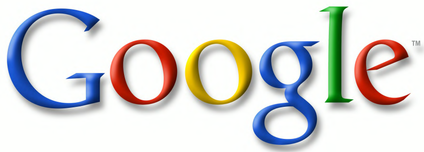





SE TAIRE ET FAIRE



1858 Dec 14.8? $1.54 }

LES DRUIDES

DU MÊME AUTEUR

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT.

Mélange littéraire et philosophique, 1 vol. in-8.

Les Conversations sur la montagne, 2 vol. in-8.

Plusieurs brochures sur le clergé et l'Enseignement, pour paraître successivement.

IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,
Rue Bailleul, 9 et 11.

LES

DRUIDES

PAR

J.-B. BOUCHÉ, DE CLUNY.

PARIS

CHEZ MARTINON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, 4.
ET CHEZ LALLEMAND-LÉPINE, RUE RICHELIEU, 52.

1844

PRÉFACE

En donnant cet ouvrage au public, je me suis moins proposé de mettre sous les yeux de mes concitoyens l'histoire philosophique du culte druidique, que les points de ce culte qui sont arrivés jusqu'à nous, et qui m'ont paru les plus propres à nous donner une idée exacte des premiers temps de la civilisation

politique et religieuse de ces prêtres philosophes et législateurs. Assez de mains savantes et habiles ont moissonné ce vaste champ dont chaque sillon sera fouillé long-temps encore par l'ardeur incessante des découvertes qui est le cachet de notre époque. Les documents historiques et scientifiques qui nous sont parvenus par le témoignage des monuments fort rares, semblent braver les siècles pour nous inviter à sonder l'obscurité qui couvre l'océan ténébreux des premiers âges du monde. Ils ont été présentés dans cet écrit sur la philosophie religieuse des druides, sous le seul jour qui, je crois, leur convenait. Je n'ai pas craint de disséquer les symboles d'une religion dont le culte ne consistait qu'en des moyens dont la nature se sert pour conserver et perpétuer l'œuvre du créateur, afin d'en donner le véritable sens.

Les druides, loin de chercher à personnifier Dieu, s'attachent partout à le montrer aux Celtes dans la manifestation de ses œuvres.

C'est par la pompe du merveilleux tableau de la nature, par l'harmonie de l'univers, qu'ils élèvent l'esprit de ces peuples jusqu'à l'auteur de toutes ces magnificences dont l'étude contemplative absorbe tous les instants. C'est à régler leurs croyances, leurs lois, leur gouvernement, sur ces impérissables manifestations du vrai, sur ces éternels modèles du beau, qu'ils s'appliquent avec une ardeur et une sagesse sans exemple dans l'histoire primitive des autres peuples.

Mes concitoyens, je n'en doute pas, me sauront quelque gré de mes faibles efforts, car mon but n'a été que de présenter à leur sympathique admiration les travaux gigantesques de nos aïeux, comme un digne exemple à suivre dans la voie du progrès moral et matériel que l'avenir ouvre largement à tous, et qui n'a et n'aura jamais de limites pour les esprits avides de recherches religieuses et scientifiques.

LIVRE I

DÉLUGE ET INCENDIE

Avant d'aborder l'histoire des origines religieuses et scientifiques des druides dans la Celtique, je dois fixer l'attention sur deux événements principaux auxquels elles se lient intimement. Je veux parler de ces grandes révolutions du globe, dont les phases se retrouvent dans celles qui agitent et régissent

les destinées des sociétés humaines. Il me faut remonter à ces temps reculés où s'accomplirent les deux plus grands phénomènes dont notre planète ait été le théâtre : le déluge d'une part, qui engloutit à peu près tout ce qui existait, et le vaste incendie si voisin du déluge, qui consuma toutes les forêts dont la Celtique était couverte.

Si les causes du déplacement instantané des eaux sur la surface de la terre ont été bien étudiées et déterminées par les géologues et les physiciens, il ne paraît pas qu'il en ait été de même à l'égard de ce qu'on appelle déluge, de ce cataclysme effrayant qui a remué le globe dans ses fondements, dont les traces sont si évidentes qu'on les observe dans les vallées et sur les plus hautes montagnes, aujourd'hui inaccessibles à toutes inondations locales, et dont les terrains d'alluvion ne peuvent s'expliquer que par les mouvements de l'Océan.

L'examen de ce qui reste d'un premier état

de la création atteste l'existence d'animaux qui surpassaient de beaucoup en grandeur ceux que la vie anime à présent ; il nous révèle des formes d'êtres qui n'ont aucune analogie avec les êtres actuels, et nous en montre d'autres qui lient entre eux tous les genres. La terre recèle dans sa profondeur les témoignages d'un sol jadis habité ; ce qui est révélé par le caractère des ossements et des végétaux fossiles des premiers âges renfermés dans les couches charriées alors par les eaux, où, de l'aveu des géologues, il n'existe aucun débris humain, mais bien d'espèces animales ou végétales éteintes, ou retirées dans des latitudes plus méridionales.

Les recherches de la zoologie et de la conchyliologie, avec la classification des zoophytes, des mollusques et des crustacées, nous ont marqué le point où commença la vie sur le globe. Mais une catastrophe ayant bouleversé notre terre, elle prit une forme nouvelle d'où sortirent de nouveaux êtres.

L'anatomie comparée (1) a jeté une vive lumière sur ce sujet, et nous a montré, dans cet âge du monde que couvre le voile des temps, la terre occupée par de gigantesques reptiles aux formes nombreuses et variées, par des lézards grands comme des baleines, à queue courte, au cou long, ayant jusqu'à des ailes et des becs d'oiseaux. Puis, une nouvelle révolution vint, qui donna la domination du globe à cette foule de pachydermes au cuir épais, aux mammouths couverts de longs poils roux et de crins raides et noirs, aux mastodontes aux dents hérissées de pointes. Chacune de ces espèces, retrouvée à l'état fossile, atteste qu'elles ont été successivement surprises par des déplacements subits des eaux et des sables, qui les ont momifiées et pétrifiées sur place, dans les sels calcaires qu'elles charrièrent avec elles, en déchirant la plaine et les montagnes, où elles ont laissé des traces irrécusables. Enfin, parut le chef-d'œuvre de la création, l'homme (2)!

Voilà ce que le travail, la science, le génie humain, ont trouvé dans les entrailles de la terre, avec la certitude de toutes les révolutions que le globe a éprouvées; ce qui démontre, jusqu'à l'évidence, qu'il renferme dans son sein la véritable histoire, comme la plus certaine et la plus vieille chronique du monde. Ici, les preuves matérielles de trois inondations violentes et successives, que séparent entre elles des millions de siècles, viennent à l'appui des traditions des peuples de la plus haute antiquité, sur le fait d'un déluge qui a changé la face de la terre (3); ce sont les seules époques des nations. Ainsi, le sol sur lequel nous marchons n'est qu'un amas de ruines, qui porte dans toutes ses parties les empreintes d'un bouleversement général.

L'on sait que différentes causes peuvent déplacer brusquement des masses d'eau, et donner ainsi naissance à des inondations locales; mais on ignore comment elles ont pu et pourraient de nouveau couvrir tout un hé-

misphère, et détruire la presque totalité des habitants, comme cela eut lieu à l'époque du déluge. Ajoutons à cela que tous les continents ont pu être ébranlés par la secousse qui a dû agiter et soulever les flots. Si l'on réfléchit à l'harmonie admirable qui préside aux lois éternelles, immuables, des corps célestes, ainsi qu'à celle du mouvement de la terre, partie intégrante du système universel des astres, on voit qu'il est impossible qu'il s'y accomplisse le moindre accident, dans le sens qu'on donne à ce mot. Tout y est prévu, tout y arrive en son temps, dans un ordre parfait. Le déluge, ainsi que les inondations partielles, entrait dans le plan général de la création; comme le flux et le reflux, ce balancement régulier des mers, qui porte et repousse les eaux, sont produits par l'influence des pressions atmosphériques ou l'action combinée du soleil et de la lune. Ces mêmes forces, augmentées, ont suffi pour submerger les continents; ce qui a changé la face géographique du globe, et

détruit en un clin d'œil les nations. Alors la nature fut mise dans un désordre général et dans une effervescence extraordinaire par la mer sortie de ses bornes. Tout cela n'indique pas des résolutions imprévues, prises *ab irato* par le créateur, mais des moyens sans l'aide desquels son œuvre eût été imparfaite à l'égard de notre terre, et des développements qu'il lui avait préparés de toute éternité dans sa sagesse infinie.

Les premiers philosophes, les premiers physiciens font jouer un rôle immense à l'eau dans la fécondité de la terre. Malgré toutes les erreurs dont fourmillent leurs théories, on est forcé de convenir qu'ils ne sont pas tout-à-fait déraisonnables sur ce point. En conséquence, je n'hésite pas à admettre que la terre n'a été réellement féconde, qu'elle n'a produit toute espèce de végétaux en abondance, qu'elle n'a été propre à toute culture qu'après avoir subi ces grandes irruptions des eaux et leur séjour à sa surface, de même que le sol égyptien

n'était fertile qu'après les inondations du Nil. Le déluge fut donc, selon nous, à l'égard du globe, ce qu'était le Nil à l'égard du terrain qu'il arrosait ; une source de richesses végétales.

Je conclus que la terre a des époques de renouvellement fixées par une loi simple, unique, immuable; que ces renouvellements se font à l'aide du déplacement des eaux qui la revivifient et la rendent plus apte aux besoins de ses diverses espèces d'habitants, pour lesquels, loin d'être une catastrophe, c'est un bienfait qu'ils partagent avec elle; que l'engrais limoneux que les eaux vont déposer sur toute sa surface sert à réparer ses forces végétales épuisées, rend sa physionomie plus verdoyante, plus utile à l'espèce humaine qui seule est appelée à jouir pleinement de tous ses bienfaits.

Mais quelle a pu être la cause occasionnelle, déterminante, de ce phénomène qui a tant occupé les savants de tous les siècles? Est-elle

de celles qu'on a les moyens de prévoir et dont on pourrait rigoureusement assigner le retour ou la périodicité, comme on l'a fait depuis à l'égard de certains corps célestes dont on a long-temps ignoré la marche (4)? Il serait extrêmement difficile de répondre d'une manière absolue à cette question. Nous ne prétendons pas la résoudre autrement qu'en nous plaçant au point de vue sous lequel nous l'avons envisagée plus haut, c'est-à-dire comme l'une de ces grandes phases providentielles par lesquelles notre planète devait et doit encore nécessairement passer, d'après les lois qui ont présidé, dès son origine, à sa formation, et qui régissent les causes de son changement, de son entretien et de son développement successif. Il est raisonnable de croire qu'il y a eu des signes précurseurs qui n'ont pu être ni observés, ni consignés d'une manière bien exacte; ils n'ont été qu'entrevus.

Seulement, nous pouvons dire qu'il a très bien pu se faire que l'orbite d'une comète ou

de tout autre corps céleste ait traversé l'orbite de notre globe, et que, de ce froissement des deux corps, il soit résulté un mouvement de pression atmosphérique tellement considérable qu'il ait été déplacé de son cours et même de son axe (5), et que les eaux de sa surface, ayant été forcées de s'échapper de leurs premiers bassins pour suivre la nouvelle inclinaison que cette déviation venait de leur donner, s'y soient maintenues après avoir creusé de nouveaux lits et trouvé leur niveau sur l'hémisphère envahi; ce qui expliquerait les restes du mammouth trouvé comprimé dans les glaces du pôle boréal, en 1806. Les eaux, refoulées aux pôles par cette grande révolution, ont dû y être brusquement enchaînées par l'abaissement considérable de température qu'elles y ont éprouvé (6). D'une température élevée, elles sont tout à coup tombées, par l'effet de cette grande perturbation, dans une atmosphère glaciale; de là, les pôles, ces ceintures de glace, ont été coulés

comme le métal dans une fournaise ardente, quand le cataclysme a fait perdre à ces régions leur activité primitive que n'aidait plus l'égalité des rayons solaires. Ces glaces croissent toujours; elles ont donc commencé. Il a fallu, dans le principe, une glace première, une glace assez forte, assez épaisse pour que la chaleur de l'été ne suffise plus à sa fonte. L'atmosphère terrestre se trouva sous deux influences également puissantes : la chaleur et le froid. Une zone dilatée, réagissant contre une zone condensée, voilà ce que cette révolution physique de la terre, le dérangement de son axe, a opéré, lorsque l'ordre des saisons s'est trouvé rompu, lorsque l'hiver a pris plus d'empire, et que la glace précédente a été augmentée, couche sur couche, par des glaces nouvelles, formant ainsi des montagnes qui ont rendu ces lieux inaccessibles. La nature les a fermés, ils sont morts (7).

Revenons aux causes premières, selon nous, de ces grands événements : nous disons

donc que le temps de la durée de la course elliptique ou parabolique que fait cette comète, son ellipse ou sa parabole étant inconnue, pouvant être de dix, quinze ou vingt-cinq mille ans, il reste impossible de savoir si c'est réellement à son passage qui doit être invariable et périodique, comme nous n'en doutons pas, puisqu'il est constant qu'il y a retour des comètes qui peuvent approcher de la terre. Ainsi, une pression atmosphérique doit tôt ou tard avoir lieu entre les deux corps, si la terre se trouve dans le nœud au moment où un de ces astres y passera (8). Les conditions d'un tel événement se rencontrent difficilement, puisqu'il ne faut que deux heures et demie pour opérer le passage ; mais elles arriveront inévitablement un jour. S'il est impossible, avec nos connaissances astronomiques, d'en déterminer le temps, il n'en est pas moins important de fixer l'attention des savants sur cette hypothèse, afin que, si ce phénomène venait à se renouveler, on pût

mieux l'étudier et soulever le voile dont il est resté entouré jusqu'ici.

Ainsi, en France, sur toute la côte maritime de la Bretagne, entre la Loire et la Seine, on n'est nullement surpris de trouver les ruines de villes et de travaux gigantesques antédiluviens, que la mer, dans une invasion, a détruits instantanément, et que les annales du monde n'ont pas enregistrés dans les temps anciens.

Quand on se transporte aux temps si reculés où ces faits se sont accomplis ; quand l'on voit ces ravages, ces bouleversements dont les dates seraient connues s'ils eussent eu lieu depuis six ou sept mille ans ; quand on fait attention à la lenteur avec laquelle la mer, dans toute sa fureur, mine et ronge sourdement les rochers qu'elle bat de ses flots, et que l'on voit qu'elle a détruit des milliers de roches granitiques sur toute la baie de Douarnenez, où elle a si fortement imprimé ses ravages, on est obligé de convenir que l'espace de siècles qui

s'est écoulé depuis la disparition des premiers habitants de ces contrées est incalculable, surtout quand il est hors de doute que des villes de toute espèce ont existé sur toute cette côte, que la baie de Douarnenez est une invasion de l'Océan sur les terres. Non seulement nous croyons à l'existence très vraisemblable d'une ville placée sur les terrains abîmés par les eaux, s'étendant de la pointe de la Chèvre jusque sur le rivage d'Audierne, mais nous sommes persuadés que toute la côte qui s'étend de Penmarck au Raz, et du Raz jusqu'à l'île d'Ouessant, était couverte de villes, comme toutes les traditions l'indiquent. Ainsi, on ne peut mettre en doute que les grandes fractures du globe, qui ont, dans un même moment, anéanti la ville d'Is et les pierres druidiques que l'on voit encore à la pointe de Penmarck, aux marées d'équinoxe, à quinze ou vingt pieds sous l'eau, plus d'une lieue en mer, les ruines de Douarnenez, de Crozon, du cap de la Chèvre et de Vannes, ne soient

dues à cette époque désastreuse du déluge.

Il est facile de déterminer que l'invasion de la mer sur les côtes de France est le même événement que celui qui fit de la Méditerranée un immense réservoir de l'Océan; que les deux événements n'en font qu'un et sont sur la même ligne longitudinale; qu'ils nous sont transmis, sur la plage de Douarnenez, par la légende du roi Gralon, comme à Cadix, par la fable du voyage d'Og-Mi, l'Hercule celtique (9), brisant les rochers qui joignaient Calpé et Abila (Gibraltar et Ceuta). Cette séparation artificielle fut l'ouvrage d'Og-Mi, qui, après avoir fondé la ville d'Alésia (aujourd'hui Sainte-Reine-d'Alise, en Bourgogne), et en avoir fait le centre des peuplades celtes, qu'il réunit en corps de nation, craignant de voir la paix intérieure de cet état compromise par la fougue de sa nombreuse jeunesse, en homme d'état, les entraîna par son éloquence persuasive de l'autre côté des Pyrénées, pour y fonder des colo-

nies. Il se mit en route avec d'immenses peuplades d'hommes, de femmes et d'enfants, marchant en masse. Entre Bayonne et Carcassonne, il livra une grande bataille aux deux gigantesques Albion et Bergion. Vainqueur, il traversa les monts et continua sa marche jusqu'à Gadès (Cadix), où régnait le roi Géryon, qu'il tua dans un combat, s'empara des nombreux troupeaux qu'il nourrissait, puis sépara Calpé d'Abila, et fit passer la mer entre les deux montagnes.

La Celtique comprenait alors la France, la Belgique et les Pyrénées jusqu'à Calpé, qui signifie pied de la Celtique. L'autre partie conserva le nom d'Hevilla, qui était le nom de toute l'Ibérie (l'Espagne). Cette tradition de Calpé séparé d'Abila, de la mer introduite par force entre ces deux promontoires, donne la certitude que la Mauritanie a été liée avec l'Espagne avant la disjonction de Calpé. A Gadès, un temple fut élevé au soleil par Og-Mi, pour perpétuer cette séparation. Ce

temple, composé de colonnes, était couvert d'une inscription hiéroglyphique qui signifiait l'alliance des hommes avec l'Océan, après le déluge, et la naissance du culte des eaux (10). Époque symbolique du départ de l'Hercule celtique pour une émigration terrestre et maritime en Italie et en Germanie, où il jeta de nombreuses peuplades (11) ; ce qui précise d'une manière incontestable cet événement, et nous indique les siècles qui se sont écoulés depuis ces grandes commotions.

En France, sur les côtes de Bretagne, tout rappelle aussi ces événements extraordinaires, ces ravages, ces bouleversements ; ce sont les mêmes faits qu'en Orient, les mêmes fables qu'en Grèce, les mêmes traditions, les mêmes déluges que celui de Noé, d'Ogygès, de Deucalion; ici, c'est le roi Gralon!!...

La légende celtique rapporte qu'à la pointe de la Chèvre s'élevait une ville du nom d'Is, gouvernée par un roi nommé Gralon, lequel avait une fille unique qu'il aimait jusqu'à

l'idolâtrie ; elle s'appelait Dahu. Le luxe et la débauche régnaient au sein de cette vaste et opulente cité, où la fille du roi, oubliant elle-même la modestie naturelle à son sexe, donnait l'exemple de la plus révoltante dépravation. Gralon, seul, gémissait en silence des égarements de son enfant et de son peuple, en priant Dieu de leur ouvrir les yeux. En vain, les prêtres et les vierges consacrées au culte y prêchaient l'amour des vertus, et exhortaient le peuple à rentrer dans les bonnes mœurs ; les excès en tous genres n'en continuaient pas moins. Mais l'heure de la justice divine était venue ! le sacré collége s'assemble, les vierges invoquent le dieu des tempêtes et le génie des airs contre cette race maudite endurcie au crime ; puis ils quittent la cité, au bruit des chants sacrés. Aussitôt le soleil s'obscurcit, son disque va s'éteindre dans les flots ; à l'instant monte à l'horizon une comète dont la queue immense, effrayante, fait scintiller mille clartés diffuses dans la

vaste étendue du ciel. Une quantité innombrable de torches de pin et de mélèze remplacent, par une lumière douteuse, le jour qui vient de s'évanouir. Dans ce moment, mille convives prenaient place à un festin offert par Dahu, tandis que les esclaves répandaient les parfums d'aromates enflammés, dont les balsamiques et suaves odeurs enivraient cette foule pressée autour des tables couvertes des membres du sanglier et de l'élan. A ce tribut des forêts se mêlait celui des bergeries. La princesse donnait le signal de la fête, en vidant d'un trait une coupe remplie d'une liqueur pétillante et dorée. Saisissant un coutelas, elle fait jaillir le jus pourpré des viandes, dont le fumet flatte l'odorat et aiguise l'appétit de ces nombreux débauchés. Le palais de Gralon retentissait des éclats d'une joie tumultueuse, quand tout à coup des voix sinistres, se mêlant aux cris prolongés de l'orgie, font entendre d'étranges accords dans les plaines de l'air. La terre

tremble sous les pas mal assurés des convives de Dahu ; l'obscurité la plus profonde règne partout, et ne permet pas même de voir aux cieux briller le chemin de l'hiver (12) : les hommes et les animaux sont frappés de stupeur, le tonnerre roule en grondant, l'éclair déchire la nue avec un bruit semblable au craquement des rochers ; l'orage approche, il s'accroît, un désordre terrible règne sur les eaux, les rivages sont ébranlés. La consternation est à son comble dans la malheureuse cité. Le peuple en foule, poussant de sinistres hurlements, courait çà et là en criant : « Dieu puissant !... apaise ta juste colère !... sauve tes enfants !... Nos mains feront couler sur tes autels un fleuve de sang égal aux eaux que tu soulèves contre nous !..... » Dieu est inexorable !!... Chacun sent qu'il touche à son heure suprême !... C'en est fait, plus d'espoir ! l'orage, amoncelé sur Is, éclate dans toute sa fureur et verse sur elle des torrents d'eau ; la mer mugissante, s'élevant par de-

gré, méconnaît ses antiques bornes : elle franchit les digues posées par l'Éternel, et déborde de tous côtés en s'avançant, poussée par un vent impétueux. Les vagues dressent leurs têtes blanches vers le firmament, en chassant devant elles les hommes épouvantés; furieuses et bondissantes, elles ont bientôt gagné la ville. Encore un instant et Is va disparaître......

Gralon, dont la vieillesse n'avait point éteint le courage, dans ce danger, n'a pas oublié qu'il est père : au milieu de la terreur universelle, il ne voit que son enfant. Pour calmer les mers, il rassemble à la hâte ce qu'il a de plus précieux, le jette sur un cheval aux pieds robustes et légers, y place sa fille, y monte, et tous deux cherchent un salut commun dans la rapidité du coursier. Mais l'irruption commence dans la malheureuse cité : ses murs, ses palais, ses plus hautes tours sont submergés; une dernière secousse de la terre les renverse. Continuant leur marche

de dévastation, les eaux labourent la plaine et la montagne; elles menacent d'atteindre Gralon. En vain, pour les apaiser, leur jette-t-il une à une ses richesses; furieuses, elles s'avancent inexorables. C'est Dahu qu'il leur faut, Dahu, que les dieux, dans leur colère, réclament en expiation; Dahu, que son père préfère à tout ce qu'il a de plus précieux, qu'il ne cédera qu'à la dernière extrémité, qu'il leur disputera avec toute l'énergie du désespoir. Alors s'engage la plus vive, la plus animée, la plus terrible lutte, lutte à outrance, entre un père et les vagues irritées. Il pousse, il harcelle son cheval, dont il déchire les flancs à coups précipités. L'œil du noble animal lance l'éclair, et sa bouche écume; il bondit, son pied frappe avec tant de force la roche granitique, qu'il en fait jaillir des milliers d'étincelles et y laisse une empreinte ineffaçable (13). Il ne court plus, il vole!!... Mais le flot l'atteint, l'enveloppe de sa ceinture humide, et lui arrache son précieux fardeau,

qu'il engloutit vivant dans son tourbillon écumeux ! La justice divine est satisfaite !.... La mer s'apaise, ses montagnes liquides s'arrêtent !.... La voix mugissante de l'ouragan cesse de se faire entendre, l'air redevient calme et le ciel serein. Mais Is, qui, un instant auparavant, dressait sa tête orgueilleuse dans la nue, est pour toujours engloutie. Une nation entière a disparu, et un vaste continent est couvert des eaux de l'Océan. C'est aujourd'hui la baie de Douarnenez !.....

Encore de nos jours, quand une tempête éclate sur cette rade, on ferme les portes, et chacun s'écrie : Écoutez, écoutez !! Les ossements des engloutis de la baie de Douarnenez, enveloppés dans des tourbillons d'eau, demandent avec instance aux hommes la sépulture, par le désespoir qu'ils éprouvent d'être, depuis des siècles, ballottés en tous sens par les vagues en furie ! Ce sont les habitants d'Is engloutis par la faute de Dahu (14). En mer, à peu de distance, vous croyez voir

errer, sous la forme de deux corbeaux, les âmes de Gralon et de sa fille ; ils semblent voltiger de roche en roche, sur le lieu même où ils ont péri. Ils disparaissent à l'œil aussitôt qu'on en approche.

Tels sont les récits historiques, telles sont les fables qui ont donné de la célébrité à la baie de Douarnenez.

Ainsi, tout concourt à prouver à l'œil du philosophe et du physicien que notre globe fut successivement couvert par les eaux ; partout il présente les traces de ces révolutions causées par le déplacement des mers. Il n'y eut donc qu'un très petit nombre d'hommes qui purent échapper à ce désastre : ceux qui eurent ce bonheur erraient sur les montagnes (15) ; ils y étaient vagabonds et malheureux, sombres, farouches, sauvages et féroces, qualités inséparables de leur condition. Ce ne fut que long-temps après qu'ils purent descendre de ces hauts lieux, à cause de la lenteur qu'ont dû mettre les eaux à se retirer.

Les lacs, les marécages, les rivières, qui couvraient les plaines d'un épais brouillard, les rendaient inhabitables. Ils avaient à lutter, pour soutenir leur misérable existence, contre tous les inconvénients des régions trop élevées. La reproduction de l'espèce devait s'y faire lentement, être à peu près nulle, par suite des maladies en tous genres que la présence des eaux stagnantes faisait naître, et qui les décimaient. Sans aucun lien de société qui pût les rendre utiles les uns aux autres, ignorants, essentiellement occupés de leur conservation individuelle, n'ayant rien pour couvrir leur nudité, exposés sans cesse aux attaques des bêtes féroces et des reptiles de toute espèce, privés de tout moyen de les repousser, de tout secours pour se soustraire à leur voracité, il est aisé de comprendre qu'ils durent être long-temps leur proie, qu'il leur fallut lutter contre toutes les causes de destruction que devait faire naître la faiblesse de l'enfance, si longue chez les hommes,

ainsi que leur vieillesse si infirme, si caduque.

Triste époque, où la mousse, l'herbe, les racines, les fruits sauvages, furent l'unique nourriture des humains, qui, moins hommes qu'animaux, menaient une vie malheureuse, erraient sur les débris de ce grand naufrage, où les villes, les habitants, l'industrie primitive, avaient été anéantis! Les générations qui suivirent perdirent insensiblement l'usage et la tradition des arts qui avaient existé avant la submersion générale. Une fois perdus, il se passa une longue suite de siècles avant qu'on pût les retrouver.

Ainsi, les montagnes furent le lieu primitif où errait le petit nombre d'hommes et d'animaux échappés au déluge, lorsqu'un événement vint tout à coup changer la face de toute la Celtique. La foudre tomba au sommet des monts Pyrénées; la flamme électrique s'attacha sur un amas de branches résineuses dont le sol était couvert, en fit un brasier qui, en un instant, communiqua le

feu aux forêts dont cette contrée était couverte (16).

En peu de jours, toute cette haute région devint un vaste bûcher. L'incendie dirigea ses ravages, d'un côté sur l'Ibérie (l'Espagne), et de l'autre sur la Celtique, en suivant la chaîne des Cévennes, du Gévaudan, du Vivarais, du Charollais. De là le feu se porta sur le plateau de Langres, où la fureur des flammes envahit, d'une part, le Jura (17) et les Vosges; de l'autre, les Alpes jusqu'à Turin et aux rives de l'Éridan (le Pô) : là finit l'incendie (18). C'est pourquoi les anciens placèrent dans ce fleuve le tombeau de Phaéton, ce fils du soleil, venu des contrées sacrées des Hyperboréens (19), qui n'est autre que l'incendie des forêts de la Celtique aboutissant à l'Éridan. La fiction poétique du monde incendié par Phaéton est le symbole de cet incendie, comme la fable du Phénix est l'emblème de la première société postérieure à cet incendie (20). Le moment arriva, de l'autre côté, où l'Océan

et les eaux des grands fleuves firent obstacle au déploiement des flammes; l'incendie s'arrêta devant ces infranchissables barrières, et tout fut fini.

Ce feu fut d'autant plus utile qu'il repoussa les bêtes carnassières et les reptiles dont les hommes avaient tant de peine à se garantir. Les forces furent réunies sous un chef, on chercha des asiles, on creusa des cavernes, on éleva une pierre brute, on rendit grâce à Dieu!!!... L'état primitif des sociétés n'a point de vestiges plus authentiques, plus vénérables; la politique, la religion, les arts, n'ont point de monuments plus anciens, qui aient survécu si complètement aux ravages des siècles et des hommes, que les pierres du culte druidique. Elles subsistent, grâce à leur matière et à leur forme; elles sont debout au milieu des ruines, dont tant de vicissitudes morales et physiques les ont entourées; elles bravent l'avenir, comme elles ont bravé le passé.

Sur cette grande et belle contrée de France était répandu le peuple celte. Le temps l'a vu passer par tous les degrés qui conduisent de la rusticité aux arts, de la simplicité au luxe. Sauvages pendant une longue suite de siècles, sans demeure fixe, tous les pays leur étaient égaux. Ils passaient leur vie sur des chariots couverts en osier, ne s'arrêtant dans un canton que le temps pendant lequel leurs troupeaux y trouvaient de quoi subsister; aussi ne faut-il être nullement surpris de leurs fréquentes migrations. Enfants primitifs d'une terre féconde, la nature avait tout fait pour eux : leur vigueur répondait à leur santé; couverts de peaux tant qu'ils furent nomades, leur habillement varia, comme leurs progrès dans la civilisation. Cet antique et simple costume rappelle au philosophe le premier état de l'homme menant la vie simple et frugale qui convenait à des chasseurs, lorsqu'ils se nourrissaient de fruits, de lait et de la chair de bêtes fauves. Leurs troupeaux leur four-

nissaient non seulement les choses nécessaires à la vie, mais encore des vêtements, des armes, des boucliers.

Les choses subsistèrent long-temps dans cet état, où les besoins, la nécessité, étaient les seules lois. Temps de l'âge d'or, où ils ne connaissaient ni discordes ni divisions, où l'ignorance leur rendait la vie simple et uniforme, innocente et pure; n'ayant d'autres retraites que les forêts, pour habitations que quelques morceaux de bois couverts de joncs et revêtus de terre; couchant sur des peaux ou de la paille, tandis que d'autres continuaient d'habiter des cavernes. Le curieux qui, de nos jours, quitte sa confortable demeure pour les visiter, est loin de penser que ces antres furent autrefois le séjour où naissaient, vivaient et mouraient ses pères, tandis que le philosophe y voit les traces d'une main humaine et le berceau de la nation française.

Ces habitants, nommés Celtes, ensuite Gaulois, furent les premiers à passer de l'état fa-

rouche des bois à une vie moins brute. Les premiers, après l'incendie des forêts de la Celtique, ils s'appliquèrent à la culture; en un mot, ils fondèrent Alésia et Bibracte, la ville sainte des druides, où Og-Mi forma le noyau de cette antique et primitive nation; époque si reculée, que les fables mêlées aux traditions tiennent lieu d'histoire.

Lorsqu'ils commencèrent à se fixer dans un canton, chacun s'y établissait à sa volonté, soit dans une forêt, sur une colline ou le long d'une rivière, selon qu'il aimait la chasse, l'agriculture ou la pêche. Lorsque le canton était trop peuplé, une partie émigrait plus loin. Le territoire appartenait à la race, qui le partageait avec les bêtes fauves ; territoire qui renfermait tant de trésors dans son sein, que le fer de la charrue n'avait pas encore ouvert. Enfants d'une terre sur laquelle ils étaient nés, partagés en familles et en peuplades, combien ne leur a-t-il pas fallu de temps pour parvenir, malgré leur manque de

ressources, leur ignorance, leurs discussions intestines, à une population si considérable, que, chaque année, ils jetaient de tous côtés ces prodigieux essaims de colonies qui se répandirent en Germanie, en Grèce, en Italie, en Espagne, en Angleterre, et finirent par envahir la partie de l'Asie qui s'étendait de la Propontide et du Pont-Euxin jusqu'au fleuve Halys, qui baigne les confins d'Angora; où ils fondèrent des villes et des royaumes, établirent des rois et une justice civile et militaire (21). Ainsi, sur quelque point du globe que l'on jette les yeux, on y trouve des vestiges de la première émigration des Celtes en Asie et en Afrique, ce qui prouve que les peuples de ces contrées ne sont que les rameaux d'un arbre dont les racines et le tronc étaient dans la Celtique.

LIVRE II



LA CELTIQUE ET LES CELTES

Les générations se succèdent, s'élèvent, s'abaissent, s'épuisent et disparaissent. La terre sur laquelle nous sommes a été soumise à mille changements; chaque endroit du globe a eu ses moments de prospérité et de décadence dans cette suite de vicissitudes et de révolutions continuelles, auxquelles toutes les

choses humaines sont sujettes. D'un côté, on voit s'élever des nations pauvres sur les débris de celles qui, par leur puissance, semblaient devoir toujours conserver l'empire dont elles étaient en possession, et celles-ci retomber à leur tour dans un avilissement qu'au temps de leur grandeur elles étaient éloignées de prévoir. Telle est la marche de tout ce qui existe.

Il en est de l'histoire des peuples primitifs comme de celle de la nature; une partie ne peut être étudiée qu'en fouillant la terre. Si la géologie et la physique fournissent des preuves irrécusables des révolutions du globe; l'astronomie, des renseignements pour l'avenir; l'historien, comme le géologue, ne doit pas hésiter, pour analyser les mœurs qui nous séparent de la première société humaine, à chercher dans les entrailles de la terre les secrets qu'elle semble vouloir lui cacher. Le temps qui efface tout ne permet pas à l'homme de savoir d'où il est parti, ni de s'assurer de

l'époque précise des grands cataclysmes, mais il les constate.

La Celtique, cette vaste et belle contrée dont nous connaissons si peu les premiers temps, ne s'est peuplée que par une progression insensible. Plus heureuse que les pays qui l'environnent, elle n'est pas froide comme la Germanie, aride comme l'Espagne, agitée par les tremblements de terre comme l'Italie. Elle est assise sur un terrain solide, mais ses habitants sont des volcans qui agitent ou renversent les autres états. En effet, sous un ciel tempéré, elle renfermait une nation douée de l'activité, de l'ardeur, de la prudence, et surtout cette sagesse si nécessaire pour conduire les grandes entreprises à leur fin.

Le commencement de cette nation, dont le nom celtique signifie *des hommes vaillants*, *une nation de braves* (1), est comme celui de tous les peuples primitifs, obscur, incertain, fabuleux. Semblable aux sources des fleuves que leur trop long éloignement dérobe à nos

recherches, son origine nous est cachée. Séparée de nous par l'intervalle des siècles, elle reste confondue dans la foule des événements, et ne laisse à notre curiosité aucun moyen de découvrir d'où elle vient, ni quand elle a commencé à paraître dans le monde : c'est du sein de cette nation qu'est sorti le peuple qui constitue la France ; ainsi la connaissance du sol et des hommes est d'une nécessité absolue pour celui qui est curieux de remonter jusqu'à son origine. Pour cela il faut non seulement consulter les traditions, les légendes, les systèmes anciens, mais il faut imiter le naturaliste, et interroger les marbres, les antiques, les médailles et les restes des monuments druidiques, seuls titres des nations éteintes. La grossièreté des Romains, qui négligèrent de s'instruire de ce qui concernait les Celtes, qui détruisirent toute espèce de monuments pour anéantir ce qui pourrait faire ombrage à leur fausse grandeur, à leur insatiable vanité, eux qui avaient rêvé d'être le

point de départ de toutes les recherches de la postérité; l'anéantissement de tout commerce étranger détruit par Jules César, l'arrivée des sauvages francs, ce déluge de barbares qui refluèrent de l'Asie sur l'Europe, les guerres civiles des princes français, la cruauté des siècles d'ignorance, firent perdre à la Celtique la place qu'elle devait, qu'elle doit occuper dans l'histoire du monde; car la race celtique, ainsi qu'un arbre immense, a étendu ses rameaux sur toute la terre.

On a bien quelque idée des mœurs des Celtes sous l'empire des druides; mais la physionomie de la nation, les traits particuliers, les détails, s'évanouissent dans la nuit des temps (*). Seulement leur rassemblement social suppose un long sommeil dans le premier état de la nature, avant le développement et

(*) Les siècles d'innocence n'ont point eu d'historiens; il n'y a rien de frappant, d'extraordinaire, dans la pratique des devoirs domestiques; le règne des bonnes mœurs est doux et uniforme.

la maturité de la civilisation. En effet, une nation réunie en société, comme étaient les Celtes quand Pythagore tentait d'imposer son dogme de la métempsycose à la Grèce, ayant une langue assez riche pour se prêter à la reproduction de toutes ses pensées, un pouvoir central, absolu dans l'ordre des choses morales et religieuses, est une nation civilisée. Un peuple qui avait un collége de savants dont les nombreux disciples étaient répandus en Egypte, en Perse et jusqu'au pays des gymnosophistes indiens pour y recueillir des observations dans toutes les branches de la science, était un peuple éclairé; et quand on voit, surtout dans ces temps si reculés, les druides débrouiller les secrets de la nature, on est doublement fondé à émettre cette opinion.

D'un autre côté, la haute antiquité de la Celtique est prouvée par la chaîne de ses noms purement appellatifs, pris dans la situation de ses contrées, de ses rivières, de ses habitants,

dont chaque mot est un symbole qui renferme l'énonciation d'une époque distincte ou d'un événement historique. Ils aimaient à employer dans l'imposition des noms une double signification; lorsque deux noms se convenaient, leur esprit éprouvait un vrai plaisir à découvrir, dans cette même expression, une double idée également juste. C'est là toute la clef de la langue et de l'histoire primitive, dont la vérité est toujours cachée sous le voile de l'allégorie, par des mots dont le sens ne se trouve que dans les monosyllabes qui les composent; noble langue de nos pères, qui anime et explique tout, qualité distinctive qui désignait où étaient placés une montagne, un fleuve, une habitation, un rocher, une famille, un peuple, sans ajouter d'autres termes.

Les noms des premiers hommes réunis en société passaient aussi à leurs descendants, en sorte que les mêmes désignations se trouvent constamment dans les mêmes familles, tournant sur elles-mêmes au gré de certaines pé-

riodes qui successivement les montrent glorieuses au monde, ou bien, par un long oubli d'elles-mêmes, les éloignent pendant plusieurs générations, puis les font reparaître sur la scène de l'histoire avec ce germe d'honneur, cet essor généreux pour les grandes choses, qui caractérisait les nobles races de l'antiquité (2). Les noms propres renfermaient en peu de syllabes un sens étendu. Cela venait de ce que ces noms présentaient le sens propre à leur racine ; mais ils étaient accompagnés de préambules, qui exprimaient le lieu de naissance, celui de la demeure, de l'affiliation des races, ou la dignité de la personne. Du principe établi de la succession de noms, il s'ensuit qu'à une légère altération près, la plupart de ceux qui subsistent ont existé dans les premiers âges du monde civilisé. Ainsi, se trouve conservés, après des milliers d'années, par leur décomposition, ces noms de nos familles, de nos villes, de nos rivières, de nos forêts, de nos montagnes,

dont l'originalité est pleine de poésies (3).

La Celtique, proprement dite, occupait cette partie de la France qui s'étend du Rhin à l'océan Atlantique ; elle se déroulait entre la Seine, qui arrose un riche pays dans ses mille détours, et la Loire, échappée des Cévennes, gonflée par les torrents du mont Gerbier le Joux, grossie par le tribut de toutes les rivières du centre de la Celtique. Paisible ou bondissante, elle coule toujours sur un sable doré jusqu'à ce qu'elle se perde dans l'immensité des mers. Terre heureuse entre toutes les terres ; le suprême auteur de toutes choses s'est plu à l'enrichir aux dépens du reste des autres nations. Là ne se font sentir ni les chaleurs brûlantes du midi, ni les froids glacials du nord. Elle jouissait d'une température d'air qui tient le milieu entre l'un et l'autre. Il semble que la nature industrieuse en ait fait un monde à part.

Cette contrée appuyait sa tête montagneuse sur les glaces des Alpes, en s'allongeant mol-

lement entre deux fleuves. Bornée par l'océan dont les flots baignaient ses rivages, par des fleuves dont les eaux bienfaisantes roulent l'or et arrosaient ses fertiles frontières, par des montagnes neigeuses qui la garantissait de toute invasion, elle avait son intérieur sillonné par une quantité prodigieuse de rivières, d'étangs, de ruisseaux dont les ramifications, semblables aux veines d'un corps animé, portaient dans les campagnes l'abondance, la fraîcheur et la vie.

Là étaient répandues les cent peuplades celtes, aux noms différents, mais toutes dignes et glorieuses, parlant la même langue, professant le même culte, ce lien puissant des nations : toutes d'une même race, à la taille haute, avec les chairs blanches, au corps vigoureux, au port martial qui décelait la force mâle et nerveuse de ces hommes que la nature avait nourris à l'ombre des forêts, dans le fond des cavernes, avec une substance que la civilisation n'avait point altérée. Ils avaient

la tête ombragée d'une chevelure blonde et flottante, l'œil bleu, le regard fier, les couleurs vives, la voix tonnante. D'un caractère impétueux et bouillant, la liberté était leur dieu favori ; ce sentiment, fortifié par l'éducation, les rendait terribles : leur aspect faisait naître la crainte qu'inspirent toujours le courage et la force réunis. Prompt dans ses résolutions, jamais peuple ne fut plus impétueux dans l'attaque, jamais nation ne porta plus loin l'intrépidité. Emportés, téméraires, le mépris de la mort leur était naturel ; hospitaliers, généreux, francs, ils ne souffraient ni le mensonge ni la supercherie ; dans les combats, ils méprisaient la ruse et les finesses de la guerre ; ces moyens de vaincre, disaient-ils, sont indignes d'un peuple courageux et libre. L'avenir ne les inquiétait pas plus qu'ils ne regrettaient le passé, le présent seul les occupait. Nos ancêtres se reposaient sur les soins de leurs neveux. « Pense à moi, disait à l'aîné de ses fils un père de famille expirant

dans ses bras; pense à moi, mon fils, ajoute mon nom au tien, et sois béni. »

Deux causes ont contribué à effacer ce type primitif : d'une part, le dessèchement des lacs, des marais, le défrichement des forêts ont rendu le sol plus sec; de l'autre, le mélange des Romains, dont le sang, comme un levain impur et étranger, a altéré la masse, en effaçant une partie des traits antiques. De là je suis amené à conclure que la nation française a conservé le caractère de nos ancêtres les Celtes, mais non leur force, ni leur structure primordiale, encore qu'elle soit aujourd'hui la plus enthousiaste pour la liberté.

Le premier de ces peuples était les Eduens aux nombreux alliés, dont Bibracte (Autun), cette âme de la Celtique, était le siége, état fécond en hommes éloquents, en talents supérieurs; cité fameuse par son sacré collége de druides, sa civilisation, ses écoles, qui commandait les Aulerques-Brannovii (les hommes

des montagnes boisées), s'étendant depuis Charolles jusque sur les bords de la Saône; aux Lingones (les belliqueux), aux Senons (les plus grands des grands), aux Carnutes (les braves à forte épée), et à bien d'autres qui occupaient cette contrée envers laquelle le ciel avait été largement libéral en la dotant d'une agréable variété de plaines, de collines, de vallons, de bois, de prairies, de terres cultivées, qui en rendent le séjour délicieux, et où la nature, parée de ses trésors, semble appeler les habitants de la terre pour les réunir sous une température douce, en leur procurant toutes les jouissances d'un printemps éternellement actif.

Non loin de Bibracte, Og-Mi avait posé les fondements d'une sainte cité, et lui avait donné le nom d'Alésia (la ville des Deux-Rivières) (4).

Champs d'Alésia! plaines à jamais célèbres par la lutte la plus mortelle qu'ait soutenue un peuple vaillant dominé par l'amour de la patrie, je vous ai vus avec un noble sentiment d'or-

gueil national! C'est au milieu de vos guérets, ensanglantés par mille glorieux trépas, que nos pères nous ont donné le plus noble exemple du dévouement à la cause sainte de la liberté, et qu'ils ont écrit la plus énergique protestation contre le joug humiliant que l'étranger voulait leur imposer! Ce sentiment, qui semble aujourd'hui étouffé sous le souffle de l'amour immonde des richesses et d'un égoïsme brutal qui fait la honte de notre époque, était si profondément enraciné dans le cœur d'acier de nos aïeux, qu'ils préférèrent la mort la plus terrible à l'esclavage.

Écoutez le chant de guerre des soldats de Vercingétorix. Ils sont sur les murs d'Alésia. Leur œil d'aigle mesure la plaine où la mort les attend, et de leurs bouches s'élève dans les airs la fière harmonie de l'hymne patriotique.

« Guerriers! voici le jour où vous allez combattre et disperser vos ennemis! Ils tomberont sous vos épées comme le blé sous la

faux du moissonneur, comme les ombres malfaisantes sous la verge sacrée des druides.»

« Marchez au son des lyres, présent du ciel.... Elles guident à la victoire et célèbrent les forts, soit qu'ils meurent pour la patrie, ou qu'ils rapportent en triomphe le bouclier de l'ennemi.

« Les messagers du ciel, fuyant l'espace que couvrent leurs épaisses légions, planent majestueusement sur vos têtes, et Bélenos a doré vos armes avant de porter sa lumière sur les tentes de vos ennemis, des ennemis de la patrie !

« Entendez-vous dans le lointain la douce voix de vos épouses, le faible cri de vos enfants? Les chants de vos vieux pères, et les hymnes sacrées que les bardes adressent aux dieux bienfaisants sont les chants de la victoire; ils vous célèbreront au retour.

« Voyez ces nuages épars qui coupent de leur blanc de neige l'azur brillant du firmament, ils portent l'âme des héros qui vous pro-

tègent contre les soldats de César. Allez combattre, vaincre et détruire vos ennemis!..... Déjà ils sont incertains. Voyez, la frayeur enchaîne leurs pas!... Courez!... frappez, et vous aurez vaincu....

« Hommage aux puissances du ciel... tout fuit, tout se débande, et le peuple des forts a terrassé ses ennemis!... Rentrons dans nos foyers domestiques défendus par votre courage et par l'influence des dieux! »

Au haut des tours et sur les murs d'Alésia flottaient de longues banderolles aux couleurs nationales; celles qui sont encore aujourd'hui les nôtres. En effet, le drapeau tricolore, qui flotte sur nos édifices publics, avait été inventé par nos pères qui donnaient à ses brillantes couleurs un sens symbolique que nous sommes loin de soupçonner dans cet assemblage de rouge, de blanc et de bleu, assemblage que l'on croit généralement dû au hasard.

Dans ces temps reculés, où le langage des

chefs des nations s'adressait plus aux yeux qu'aux oreilles des peuples, la combinaison de ces trois nuances qui résumaient toutes les grandes idées de force, de gloire et d'indépendance du pays, n'était que des modes divers de parler aux cœurs des citoyens, et nul n'était sourd à leur voix électrique. Dans les jours de guerre, arborées dans l'ordre suivant, elles signifiaient :

ROUGE.	—	BLANC.	—	BLEU.
Ardeur.	—	Indulgence.	—	Justice.

Quand au contraire la paix régnait dans la cité et avec les peuples voisins, on les disposait d'une autre manière. Elles avaient alors le sens suivant :

BLEU.	—	BLANC.	—	ROUGE.
Méditation.	—	Simplicité.	—	Charité.

La conservation de ces trois couleurs qui forment celles de notre drapeau, n'est donc point le résultat d'un consentement nouveau

ou d'une convention momentanée. Elles sont les emblèmes d'une mythologie politique dont on ne peut changer les données. Des qualités, des faits bien reconnus, les avaient établies chez les peuples les plus anciens et les plus instruits de la terre : dans les Gaules, la Toscane, en Grèce, en Égypte, en Chaldée. On les retrouve en Arabie, dans l'Inde et en Chine. La France les a consacrées de nouveau en 1830.

Le siége d'Alésia est l'événement le plus mémorable de toutes les guerres des Romains dans les Gaules. C'est dans cette Thèbes des Celtes que Vercingétorix se retira avec quatre-vingt mille hommes pour attendre les nombreux renforts que toute la Celtique devait lui envoyer. Leur concours, leur ardeur, leur unanimité pour la plus sainte des causes, offrirent alors le plus beau spectacle qu'on puisse citer chez aucun peuple. L'enthousiasme était général; partout on fabriquait des armes, on préparait des vivres. Dans cette guerre essen-

tiellement nationale, où on avait affaire aux légions de Jules César, on incendiait les maisons, on dévastait les prairies et les moissons. Les combattants se transmettaient par des mots de convention le départ de leurs colonnes, et l'approche de l'ennemi à plus de soixante lieues, et s'apprenaient, du lever du soleil à son coucher, ce qu'il importait de savoir au quartier-général. Les nuits, ils allumaient des feux sur les montagnes, et par des signaux ils faisaient passer les ordres et les nouvelles. L'amour de la patrie, sa délivrance, le salut de tous, avait mis sous les armes toutes ces peuplades belliqueuses et fait *mugir les sept voix de la guerre.*

Après plusieurs mois d'un siége aussi savant qu'opiniâtre, et d'une résistance aussi valeureuse de la part des assiégés que d'ardeur de la part des assiégeants, une bataille générale s'engagea. Plus de cent mille Celtes y périrent en combattant pour la liberté et l'indépendance! Pourquoi Vercingétorix ne

trouva-t-il pas la mort comme ses vaillants soldats? il eût épargné la honte de sa défaite à l'insolence du vainqueur.

Il suffit, pour élever notre âme, de contempler de ce sommet où les derniers défenseurs de la liberté celtique furent forcés de courber la tête, la pente de cette montagne où César fit creuser ses lignes : les hauteurs environnantes sur lesquelles les Celtes confédérés vinrent camper, ce mont que Vergasilaunus tourna à la pointe du jour, pour surprendre l'ennemi, cette gorge où il eut l'imprudence de s'engager, celle où César, ayant fait un détour, vint tomber brusquement sur ses derrières, ce qui décida la victoire, nous font donner un souvenir douloureux à la mémoire de nos généreux ancêtres, sans pouvoir refuser à César un sentiment d'admiration pour son audace et son génie militaire.

Les historiens ont montré à l'admiration du monde, ou rappelé des combats fabuleux, mensongers, livrés pour des concubines ou

des tyrans, et on a laissé dans l'oubli l'événement d'Alésia, le plus réel, le plus glorieux qu'on puisse citer dans les fastes des grandes nations qui ont combattu pour l'indépendance et la liberté! Cette antique et noble cité a subi toutes les révolutions, toutes les humiliations, jusqu'à celle de perdre son nom après avoir été détruite par Jules César (5).

Comme la Thèbes de la Béotie, deux rivières baignaient son enceinte.—Thèbes avait été fondée par Amphion : — Alésia par Og-Mi. — Thèbes était renommée par la fertilité de son sol : — Alésia était une des mamelles de la Celtique. — Thèbes a été anéantie en combattant pour son indépendance! — C'est pour cette noble cause qu'Alésia a été détruite! — Alexandre a fait passer les Thébains au fil de l'épée : — César, à son triomphe à Rome, a laissé faire du héros gaulois un jouet! le sang du guerrier teignit le char du triomphateur, et Vercingétorix immolé à son orgueil lui laissa le champ libre. Rome! le monde

avait un maître ! — Thèbes enfin a eu ses Pindare, ses Linus, ses Plutarque, et les illustres bardes d'Alésia sont anéantis. Leurs noms ensevelis dans ses ruines sont, comme elle, voués à l'oubli !

Un monument aurait dû rappeler une si noble cause à la France. A peine en est-il question dans notre histoire ; à peine si l'on reconnaît le circuit de la cité fondée par l'Hercule celtique. Les ossements de nos ancêtres, dont cette plaine a été jonchée, seront-ils toujours le seul édifice élevé à la gloire de la primitive patrie !

De temps à autre, au milieu de cette nation morcelée par la conquête, jaillissaient encore quelques lueurs du feu sacré de l'amour de la patrie, mais elles s'évanouissaient aussitôt, ainsi que ces météores légers qui brillent et s'éteignent dans le vague des airs. Le despotisme des Romains, la tyrannie des proconsuls, purent bien rallumer dans les cœurs, avec le désir de la vengeance, celui de

reconquérir les droits enlevés; mais un dernier effort devait être suivi d'une ruine complète. Ce fut en vain que le généreux Sacrovir leva l'étendard de l'indépendance, et marcha à la tête des plus braves; battu sous les murs de Bibracte, l'an 21 de l'ère chrétienne, il se réfugie avec dix de ses amis dans son château de Cordesse. Là ils forment un vaste bûcher sur lequel ils montent. Sacrovir y met le feu, et se tenant tous étroitement embrassés, ils attendent courageusement la mort, qui bientôt les enlace de flammes ardentes qui s'élèvent et tourbillonnent dans les airs, qu'ils font retentir, jusqu'à leur dernier soupir, de chants en l'honneur de la patrie et de la liberté !

Ainsi finit Sacrovir, ce vaillant patriote, cette vieille et sainte gloire de l'antique Bibracte, et le dernier défenseur de l'indépendance et de la nationalité celtique; avec lui tombèrent la grandeur et la force de la première des cités gauloises. Tel un météore qui

fend un ciel orageux, jette, avant de s'évanouir, un immense éclat : il n'est plus, que l'œil ébloui fixe encore sa trace lumineuse.

Ce fut à la suite de cet événement que Tibère, aussi fourbe que cruel, jeta les fondements d'une redoutable association d'agents provocateurs. C'est à l'aide de cette politique tortueuse qu'il fit prévaloir, qu'il entretint une irritation constante dans l'esprit des Gaulois, les poussa dans des querelles intestines qui leur firent prendre les armes les uns contre les autres, et les força à se déchirer de leurs propres mains, léguant ainsi aux tyrans futurs cette maxime odieuse : *Divide ut imperes*. Appelant à son aide la corruption, cette souveraine des consciences pourries jeta de l'or à quelques druides indignes, dont les intrigues sacriléges étouffèrent dans les cœurs de leurs concitoyens cet ardent amour de la liberté, qui, jusque là, les avait préservés contre l'avilissement moral qui suit d'ordinaire la captivité, en poussant chef

contre chef, fédération contre fédération. Ce fut leur ruine. Épuisée par de fréquentes saignées, la nationalité celtique, étiolée, mourante, expirait dans les fers du vainqueur qui lui imposait son langage et ses lois.

A l'est des Éduens était la Séquanie, plaine immense longeant la chaîne du Jura, couverte de prairies aux gazons veloutés, remplie de vastes forêts, où le vent, en soufflant sans cesse dans les branchages du sapin résineux, produit des notes mélancoliques et doucement plaintives; où l'élan, ce mammifère aux habitudes douces et paisibles, à l'odorat fin, à la tête armée d'un bois en éventail, au cou gros et court, aux jambes inégales, au trot vif et rapide, aimait à gravir ces collines, et à s'enfoncer dans les sombres forêts. Au nord, coulaient le Rhin et la Moselle, entre lesquels passent les Vosges, habitées par l'aurochs, ce bœuf sauvage, le plus gros des quadrupèdes après l'éléphant, animal au poil fauve, doux et laineux dans les

parties inférieures ; long, dur et grossier dans les régions supérieures; au menton ombragé d'une barbe pendante, aux cornes grosses et rondes, au front bombé (6).

Cette riche contrée fournit des marbres blancs, noirs et veinés de rouge. L'on y voit des grottes dont les pétrifications l'emportent sur tout ce que l'on connaît de semblable, et d'où de nombreuses sources d'eaux thermales, si utiles à la santé, jaillissent en grand nombre. La Saône, au cours tranquille, l'arrose de ses fécondes eaux. L'imagination la plus brillante ne saurait créer des tableaux aussi frais, aussi agréablement variés que ses rivages. D'un côté des prairies, de l'autre un paysage rapproché, offrant alternativement des collines couvertes de bois, des vallées en culture, des rochers entassés avec la hardiesse de la nature; de toutes parts on voit des accidents disparates qui s'accordent entre eux par des liaisons pleines de mollesse dont les yeux ne peuvent se rassasier. A travers ces fertiles

plaines se déroulent le Doubs au cours tortueux, et la Loue, cette dévorante qui sort d'une grotte en forme de coquille, et couvre tout l'espace qui est entre les flancs du roc des ondes les plus limpides, que deux coupures, en forme de cascades, changent brusquement en écume. L'œil charmé voit un océan de lait qui s'échappe avec vitesse, se courbe en arcades transparentes, et s'enfuit dans la vallée après avoir bondi de roche en roche. Il faut entendre les mugissements de ces deux enfants du Jura, qui se disputent le pays qu'ils parcourent en charriant dans leurs eaux un sable mêlé d'or qui indique aux hommes des mines inconnues. Ici le Doubs redouble de vigueur, et boit en passant la Loue, puis se jette dans la Saône qui l'apaise, et tous trois réunis coulent à pleins bords dans les plaines immenses de la Bresse, comme l'archi-druide de ces verdoyantes prairies, jusqu'au moment où ils réunissent leurs eaux dans celles du Rhône aux flots roulants.

Ne quittons pas cette noble rivière de Saône sans rappeler une de ces fêtes druidiques si pleines de poétique majesté, et par lesquelles le sentiment religieux s'infiltrait si bien dans le cœur des peuples qu'elles rassemblaient.

Sous le gouvernement politico-religieux des druides, les Éduens se réunissaient chaque année, à une époque qui répond au quinze mai, à *Timertum* (le magasin), sur les bords de la Saône. Là ils invoquaient la lune, que leur croyance religieuse leur faisait considérer comme la sœur et l'épouse du soleil, afin d'obtenir, par son intercession, une nouvelle et heureuse révolution sidérale.

Cette cérémonie commençait la veille au soir par une prière que les druides prononçaient à cette occasion.

« Grande déesse! que nos vœux ardents
« et purs comme l'immortelle flamme de Bé-
« lenos montent jusqu'à toi! Reine des cieux!
« source de richesses, mère tendre et fé-

« conde, déploie dans les cieux la toute-puis-
« sance de ton bras! Ouvre ta main protectrice,
« et l'abondance, semblable à une pluie de
« fleurs, se répandra aussitôt sur toute la terre. »

Après cette invocation, les croyants réunis attendaient dans le plus profond recueillement le lever de l'aurore. Dès qu'elle annonçait sa présence, ils se tournaient vers l'Orient, et les bardes la saluaient par le chant d'une hymne au matin, et d'une prière au soleil levant, qu'ils conjuraient de revenir sur leurs têtes avec le même éclat, les mêmes bienfaits qu'il avait répandus sur eux dans les années les plus fertiles.

A peine ces chants étaient-ils terminés, qu'apparaissait sur le rivage des Ségusiens (la Bresse) un long bateau à la poupe et à la proue élevées. Au milieu était un mât d'où pendait une voile faite en peaux. Douze rameurs, figurant les signes du zodiaque, le font glisser rapidement sur les eaux qui se rident sous son sillage. Sept pilotes, vêtus de saies

d'une blancheur éblouissante, dirigent sa marche. Ils sont l'emblème des planètes. A la poupe se tient un beau jeune homme à la chevelure flottante. Il est couvert d'une saie de couleur pourpre et symbolise le soleil : à la proue est une ravissante jeune fille dont les longs anneaux d'une chevelure abondante ondoient sur ses épaules et voltigent autour de son gracieux visage comme une auréole de bonheur et d'innocence. Sur son front uni brille un croissant d'argent. Sa tunique, éclatante d'azur, est toute parsemée d'étoiles. Sur ses genoux sont des fleurs et des fruits. Elle est l'emblème de la fécondité.

Les druides, deux à deux, se rendaient au devant de cet équipage emblématique. Arrivé sur les bords de la rivière, un druide invitait le jeune couple à descendre de la barque pour venir prendre possession d'une habitation qui leur avait été préparée dans un vert bocage. Ils mettaient pied à terre au son des instruments des bardes, et étaient conduits, en

grande pompe, dans ce lieu, dont l'enceinte était tracée par de jeunes chênes. Là on immolait deux brebis blanches, un taureau blanc et une génisse noire; les membres des victimes étaient servis au festin apprêté pour le jeune homme et la jeune fille. Ce repas terminé, les assistants se livraient aux jeux et à la danse jusqu'à la nuit.

Le lendemain de cette fête symbolique, les Éduens et les Ségusiens échangeaient entre eux les divers produits des deux peuples. Cette espèce de foire se tenait sur l'emplacement où s'élève Tournus.

Le but de l'institution de cette cérémonie, dont la religion druidique faisait tous les frais, est facile à saisir. Il est évident que les druides, en l'établissant, et en en faisant une des cérémonies de leur culte, voulaient faire comprendre au peuple, que si la terre ne prodigue ses bienfaits à ses habitants que sous l'harmonie combinée des influences réciproques du soleil et de la lune, les hommes, pour qui sont

ces bienfaits, devaient à leur tour apporter dans leurs transactions la même harmonie, le même désir d'aider leurs semblables en échangeant des choses usuelles de culture (7), d'art et d'inventions utiles. Ces deux astres étaient considérés comme la source de toute richesse terrestre, et comme envoyant chaque année, chaque mois, chaque jour, ce qu'ils ont de plus précieux, la lumière et le feu, par qui tout vit, tout respire.

Cette fête était donc d'un haut enseignement moral; elle tendait visiblement à rallier l'homme à la Divinité, en le forçant à vivre constamment selon les modèles d'ordre qu'elle met éternellement sous ses yeux.

Telle était, au reste, l'intention finale de toutes les religions qui s'établirent chez les différents peuples, après que les nations eurent perdu la simplicité religieuse de la première révélation, altérée par l'empire toujours croissant du physique sur le moral, au milieu des luttes que les hommes avaient à soutenir

contre toute la nature qu'ils considéraient comme en pleine révolte contre eux. Cet état d'attaque opiniâtre de l'espèce humaine et de résistance permanente de cette même nature étaient des faits réels, mais ils tenaient plus à l'abrutissement de la créature raisonnable qu'à l'indocilité de la matière qui lui était soumise. Marchant au hasard, sans principes fixes, sans étude, et par conséquent sans connaissance des lois qui en découlent, les hommes usaient leurs efforts à dompter plutôt qu'à utiliser les résistances. Dans ces efforts, la force musculaire, insuffisante, ne transmettait à l'intelligence, épuisée par les ténèbres de toutes les mauvaises passions, de tous les mauvais penchants à la satisfaction des désirs brutaux, que le sentiment de son impuissance, d'où la colère, la fureur, le blasphème, et, plus tard, par une conséquence naturelle, la faiblesse d'esprit et la superstition qui firent des dieux de tout, excepté de Dieu lui-même. Les plus sages n'allèrent pas plus loin, dans

leurs croyances religieuses, que le cercle visible tracé par le soleil et la lune. Toutes leurs notions sur la puissance créatrice, dominatrice et protectrice de la terre, se trouvaient dans ces deux astres, à qui, selon eux, tout l'empire sublunaire était soumis. De quelque chose au delà, nul ne s'inquiétait. L'astronomie seule avait trouvé Dieu dans ce qui n'était que la plus petite portion de ses œuvres. Malgré cette manière étroite de comprendre et d'expliquer la Divinité, dont il n'existait plus qu'une vague intuition commandée par l'impuissance des créatures, la grandeur et la magnificence du Créateur méconnu, la conscience, cette seconde révélation individuelle, permanente, ne perdaient pas tous leurs droits, et elles forçaient ceux qui prétendaient à la direction des hommes à prendre le point d'appui de leur doctrine, quels qu'en fussent du reste le moyen et le but, dans la croyance à une autorité supérieure dont l'harmonie faisait la règle et l'harmonie à établir entre leurs sectaires.

Les druides, qui avaient des idées saines du Créateur, qui depuis long-temps avaient reconnu son unité, poussèrent constamment les Celtes dans cette voie d'imitation, développée par tous les systèmes religieux qui envahirent successivement l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Mais il n'appartenait qu'au christianisme, qui n'était que la continuation de la loi primitivement donnée aux hommes par Dieu lui-même, de ramener ces mêmes hommes à la pratique de cette loi, en la fixant désormais d'une manière absolue, comme leur seul guide et le seul moyen d'accomplir leur double destinée.

LIVRE III



L'ENFER ET CARNAC

A l'extrémité ouest de l'empire des Celtes, là où finit la terre des anciens, *finis terræ*, se trouvaient les Armoricains, dont le territoire s'étendait sur toute la côte maritime entre la Loire et la Seine, région bordée de rochers granitiques, fortement échancrée sur ses rivages par l'océan Atlantique, qui y forme une

infinité de rades, de baies, de ports, qui semblent inviter ses habitants à la navigation; elle était habitée par les Namnettes, les Curiosolites, les Vénètes, les Ossimiens, les Abricantes, les Unelliens, hommes de fer, à la voix rude, au regard perçant et assuré, au visage bronzé par la fatigue, qui savaient résister à la violence des tempêtes, aux coups de la pleine mer, aux vents impétueux, sous un ciel noir et rigoureux, à l'air chaud et corrosif des côtes armoricaines, qui bravaient les ardeurs des plages brûlantes et les froids des mers glacées, sans qu'une plainte, un mot fît connaître que les rigueurs des saisons affectassent leur tempérament et leur caractère héroïque. S'ils mouraient, c'était avec cette tranquillité que la philosophie ne peut donner, et que l'habitude des dangers peut seule communiquer à l'homme. Eh bien, ces hommes, élevés sous un ciel si rigoureux, éprouvaient, en s'éloignant de leur sauvage habitation, un vif désespoir. Ce qui nous

prouve que l'atmosphère à laquelle nos poumons sont habitués dès l'enfance, que le théâtre de nos premières émotions, que le lieu qui satisfit à nos premiers besoins est toujours celui qui a le plus de charmes pour nous ; s'ils font naître chez l'homme ce grand amour de la patrie, seule force nationale, ils n'en constatent pas moins que la nostalgie est une maladie incurable.

L'invasion des Romains dans l'Armorique et les courses des peuples du nord anéantirent le grand commerce maritime des Ossimiens, des Vénètes et des Curiosolites. Les guerres intestines de cette contrée firent oublier jusqu'à l'art de construire des vaisseaux (1).

Dans l'intérieur des terres, le climat étant moins rude et le sol plus humide, l'Armoricain y avait le teint frais comme le Breton de nos jours. La variété du sol le portait naturellement à la mélancolie. Produit étrange de la variation de l'espèce humaine sur un si petit espace de terrain! Qu'on s'étonne après cela

de celles qui règnent entre les peuples éloignés, séparés par des mers, brûlés par le soleil ou comprimés par les glaces du nord. Qui ne croirait pas à l'influence des climats sur les hommes, et rejetterait comme un rêve ce qu'Hippocrate, Platon, Aristote, ce que tous les anciens, ce que tous les hommes éclairés en ont écrit, fermerait les yeux pour nier le soleil.

L'Océan bat ces rivages avec tant de fureur, la puissance qui pousse les vagues est si grande, que sans la chaîne d'îles et de rochers qui les bordent, tout le pays serait englouti dans les flots. Ces mouvements extraordinaires de la mer étonnent, épouvante; mais bientôt l'œil s'y habitue, et naturellement nos idées nous transportent aux temps si éloignés où ce point du monde, dentelé par l'irritation continuelle des eaux, touchait peut-être aux terres atlantiques (2) dont ces mers conservent le nom, et où ces côtes se réunissaient sans doute, à la contrée aux blanches

roches, à l'île Verdoyante, à la Cornouailles insulaire! Le passage du Raz, les rives de Douarnenez, l'anéantissement de la ville d'Is, les ruines de Crozon, les débris, les traditions populaires, nous montrent les siècles qui se sont écoulés, et nous présagent ceux qui doivent éternellement leur succéder, et on se demande involontairement qui a détruit? où sont les peuples qui les habitaient?....

Presque toujours ces grèves bordées de roches noires coupées à pic sont couvertes d'épais nuages de vapeurs que les vents roulent en tourbillons. L'œil n'aperçoit dans ce sombre brouillard que le goéland effleurant l'onde de son aile en jetant des cris lugubres au milieu d'énormes masses d'écume qui s'élèvent et se brisent contre les falaises granitiques, tandis que les flots s'amoncèlent sans fin et menacent de tout engloutir. Mais, soumis aux lois de la nature, on les voit glisser et mourir sur la plage. Là, sur ces rochers sauvages, quand le soleil se plonge à l'occi-

dent, lorsque la mer s'élève et gronde, toute la côte est couverte de flammes phosphorescentes qui voltigent sur la vague en furie, dont les sifflements horribles, épouvantables, sont répercutés par cent mille échos de rivage en rivage, de vallon en vallon. Les eaux, poussées par la violence des vents, forment un spectacle imposant : elles semblent s'unir avec le ciel et s'y déroulent avec une telle puissance que les montagnes de vapeur qui s'en élèvent rendent ces roches comme mobiles quand elles s'engouffrent avec un bruit infernal dans les abîmes de Plogoff, dont les cavités profondes n'ont pour hôtes que les mouettes et les cormorans de la rive.

Ces rivages se dessinent à l'œil avec une incroyable variété. Ce sont des caps, des enfoncements, des îles de toutes formes et de toutes grandeurs ; l'embouchure vaporeuse des rivières, des montagnes lointaines, des collines couronnées d'arbres, des rivages dépouillés! Voilà des émotions pour les esprits

sublimes, les philosophes, les âmes fortes, les poètes exaltés ou mélancoliques qui veulent méditer en silence! C'est un des plus grands théâtres de la force et de la puissance divine!

Cet angle de terre était célèbre par son voisinage de l'oracle de l'île de Séna, par le séjour qu'y faisaient les druides, par les idées de destruction, celles des trépassés, des ombres de la baie de Douarnenez. C'est là que les Celtes plaçaient les lieux d'expiation, ces gouffres du Ténare, que, par erreur, on plaça en Italie, et que les Grecs, privés des connaissances géographiques, ont toujours confondus avec l'occident de l'Europe. C'est de la Celtique que parlent leurs écrits; ce n'est ni en Islande, ni dans Thulé, ni en Irlande, ni en Angleterre découverte et peuplée par les Celtes, qu'il faut placer le théâtre de toutes ces merveilles. La rade du Paradis, la baie des Trépassés, l'enfer de Plogoff, les cris des âmes qu'on croit encore entendre, les prophétesses

de l'île de Séna, les druides de Carnac, les Samnites des îles de la Loire, le souvenir des villes englouties, tout un peuple abîmé dans les ondes ; tels étaient les récits que, chaque année, les colonies celtiques, les nomades, portèrent sur tous les points du globe.

C'est dans les gouffres de Plogoff que les druides plaçaient les antres infernaux. L'entrée de ce lieu d'une nuit éternelle était gardée par un loup. De sa gueule armée d'une triple rangée de dents aiguës s'échappait une écume verdâtre qui, répandue en abondance, formait un lac croupissant au milieu duquel nageaient tous les vices. Les nasaux du monstre infernal lançaient une fumée épaisse et humide, qui, en se condensant dans cette atmosphère chargée de miasmes putrides, retombait en nappes d'un liquide virulent et donnaient naissance à deux fleuves nommés *l'Égoïsme* et *la Perversité*. C'est là que les âmes des lâches, des avares, des traîtres à la patrie, de ceux qui ont tout sacrifié à l'amour

d'eux-mêmes, sont plongées pour un temps indéfini. Si quelque vivant approche de ces lieux où règne *la mort*, les hurlements du loup, trois fois répétés, l'avertissent que nul être humain n'en peut franchir la porte s'il n'a payé le tribut à la nature. Ces cris de douleurs sont si terribles, si épouvantables, que leur retentissement ébranle les fondements de cet antre ; de là les tremblements de terre et les tempêtes de la mer que le loup soulève pour faire périr les méchants. Tout autour de ce séjour de souffrances et de désolations, les vagues écument et bruissent avec fracas, les eaux roulent leurs flots, les lancent ou les rappellent avec violence en tourbillons sans cesse agités. Au dessus des abîmes profonds qu'elles cachent s'élève, s'arrondissant en demi-cercle, *le pont de l'Espérance* (l'arc-en-ciel), sur lequel sont pesées par un génie les âmes jugées dignes de s'élever dans les régions célestes. C'est par ce pont que les âmes des braves et des vertueux montent

vers leur Créateur, et qu'elles sont placées à sa droite ou à sa gauche, selon sa justice.

Quand une âme quitte un corps, elle s'élance vers le pont de l'Espérance ; mais arrivée au point culminant, si elle est jugée indigne, aussitôt pesée elle est précipitée dans les gouffres de Plogoff. Là elle erre neuf jours et neuf nuits, en suivant le chemin de l'Hiver au milieu des plus épaisses ténèbres, n'entendant d'autres bruits que les cris des oiseaux de funeste augure. A mesure qu'elle approche de la caverne *des Douleurs et des Angoisses sans nom*, un froid glacial la saisit et l'étreint de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle touche le seuil de la porte du palais de la mort. Un génie, plus noir que la nuit, veille à cette porte, comptant les vivants et ceux qui meurent sur le livre que les fléaux lui présentent à tout instant.

Le palais de la sombre divinité est ouvert sur les quatre parties de l'univers, afin que rien n'échappe à l'œil osseux et profond de la

souveraine maîtresse des existences humaines. Elle est assise sur un trône de fer massif. Sa tête est ornée d'un diadème d'argent mat. Ses pieds foulent un roc noirâtre avec un bruit semblable à celui que font les ossements que repousse le bâton ferré du voyageur qui les heurte dans sa course nocturne. Des rochers dépouillés de toute végétation forment autour d'elle une salle circulaire où règnent des frimas éternels. L'orfrai y fait seul entendre les sauvages accents de ses cris rauques. A côté d'elle se tiennent la *Peste* et la *Famine*, ces deux mères des trépas tragiques, et la *Soif de l'or*, mère des crimes et des homicides prémédités. Son corps, recouvert d'une peau desséchée, moitié blanche, moitié bleue, marque le passage de la naissance à la destruction. Dans sa main elle tient une corne d'où s'échappent les passions et tous les mauvais penchants qui souillent les âmes oublieuses de leurs destinées primitives, et qui ont profané leur corps tiré de la matière, cet objet passif

à l'aide duquel se manifestent les phénomènes de la vie sur la terre.

A peine les hommes étaient-ils sortis des forêts où Ésus les avait fait naître avec le concours des autres dieux, que la Mort jalouse quitta les entrailles de la terre, d'où le Créateur avait pris la matière pour faire l'homme, et vint redemander ce qui était à elle. Ésus lui répondit : — « Elle te sera rendue un jour. » Alors la Mort enleva une fille des hommes, et elle lui dit qu'elle la ferait vivre éternellement dans son palais humide de Plogoff, qu'elle l'établissait souveraine maîtresse de ses trésors, et lui fit voir l'or et les pierres précieuses que la terre contenait, ainsi que toute espèce de métaux ; et elle lui dit : — « Tout cela est à toi pour en disposer selon ton gré. » Après qu'elle l'eût ainsi séduite, elle la revêtit de l'immortalité, l'installa à ses côtés, et lui découvrit tous les mystères de l'avenir, mais lui ôta la puissance de les révéler. Elle remit dans ses mains la clef de

deux sources, celle de l'or et celle de l'argent, qui remontent sans cesse à la surface de la terre pour séduire les hommes, avec la faculté de faire naître sous leurs pas toutes les fleurs odoriférantes et tous les parfums exquis, afin de leur faire prendre en affection les choses terrestres. C'est cette fille des humains qui inspire les folles passions, les désirs désordonnés de sens et les moyens de les satisfaire; elle fait oublier aux âmes corrompues leur destinée, en les plongeant dans la débauche qui les rend semblables à la brute qui périt sans retour. A sa voix croît le pavot qui paralyse les élans vertueux et les poisons qui tuent en enivrant. A ses ordres sont trois vierges aussi anciennes que le monde : elles divisent les temps et comptent la durée des jours des mortels.

Toutes les âmes, précipitées du haut du pont de l'Espérance lui sont soumises, elle les distribue dans le *lac des Vices* ou dans les fleuves glacés de l'*Égoïsme* ou de la *Perver-*

sité, qui toujours bouillonnent dans cet abîme de l'expiation. Une neige éternelle les couvre de ses frimas, et des millions de reptiles hideux les tourmentent sans cesse. D'autres âmes sont condamnées à errer indéfiniment dans la sombre et affreuse *forêt des Crimes*, qui s'étend dans ce vaste et lugubre séjour. Elles voltigent sur des arbres de fer dont les feuilles aiguës et les branches hérissées d'épines les déchirent, pendant que d'énormes chauves-souris viennent sucer les plaies béantes qu'elles se font à tout instant. Puis au fond, tout au fond de l'infernale demeure, où l'œil plonge sur d'épouvantables précipices, on entend les soupirs et les cris plaintifs, les sifflements et les lamentations étouffées d'un amas d'âmes qui gémissent sous le poids énorme des montagnes de glaces accumulées sur elles, et qui leur font une agonie pénible, douloureuse et sans fin.

Au dessus de l'antre infernale, la vue s'échappe jusqu'aux dernières limites du monde

ancien : de là on aperçoit l'île d'Ouessant, à l'aspect grandiose et sauvage, aux grèves plus mélancoliques que pittoresques : l'île d'Ouessant, ce séjour des enchantements et des prodiges, l'Élysée des Celtes, ce paradis où chaque matin les âmes étaient conduites par des bateliers qu'un génie réveillait (3). Sur le rivage ossimien ils trouvaient un bateau au chargement invisible, qui cédait sous le poids des âmes qu'il portait dans cette demeure des ombres, pour y être jugées sur le pont de l'Espérance. Au lever de l'aurore, ces restes de la vie humaine, qui n'allaient pas dans les gouffres de l'expiation, s'élançaient avec la rapidité de l'éclair dans l'atmosphère, pour se rendre les unes dans la Lune, où des milliers d'ombres pâles erraient sans cesse dans des plaines arides et glacées, sans autre sentiment que celui de l'existence, et les autres dans le Soleil, ce lieu de bonheur, de délices et de gloire, ce brillant séjour des héros.

C'est dans la Lune que les druides plaçaient

les réservoirs du principe de la vie, qui n'a de sensation que quand il s'unit au corps par l'étincelle qui part du Soleil, dont les émanations vivifient toute la nature ; c'est du principe générateur de la Lune, frappé des rayons solaires, que se révèle et se maintient la vie chez tous les êtres sublunaires. Les autres âmes qui n'ont pas atteint une entière pureté, peuplent les airs sous la forme de divers animaux ou de vents désastreux. Avant de se rendre dans le Soleil, ce Wahalla, ce paradis où sont rassemblés les plaisirs de toutes les sphères qui naviguent dans l'infini des cieux promis aux âmes célestes et pures qui s'y confondent dans un océan de délices, en buvant à longs traits l'ambroisie du bonheur et de l'immortalité, dans un mélange heureux de toutes les sensations, de toutes les jouissances, de toutes les félicités !

Autour de nous sont conservés, malgré le temps qui s'est écoulé, les monuments du culte druidique. Les druides érigeaient des

pierres brutes pour honorer la Divinité. Toute l'Armorique, toutes les îles qui l'avoisinent en offrent de nombreux témoignages. L'état primitif de la Celtique n'a point d'édifices qui aient survécu si complètement aux ravages des siècles et des hommes, que ces pierres granitiques plantées, couchées ou suspendues sur plusieurs autres, que ces fragments de rocs groupés, amoncelés ou disposés en lignes parallèles, en enceintes circulaires destinées à observer les cieux, à recevoir les offrandes des fidèles, les libations ou le sang des victimes ! Monuments trop dédaignés de nos jours par les archéologues, et qui cependant doivent être placés au rang des premières productions de l'industrie et de la science humaine.

Dans les plaines de Carnac, ces pierres se dressent de toutes parts grossièrement taillées en forme d'obélisques reposant sur leur pointe. On ne les compte que par milliers, alignés sur onze rangées perpendiculaires à la

côte. Rien n'est fantastique comme cette plage couverte de débris, forêt de pierres dont le sol est jonché, gigantesque érection, monument primordial de la science astronomique, où ont été employés le génie et le talent réunis aux forces d'une puissante nation. On croit, quand on approche Carnac, être transporté non seulement au temps de la fondation du sabéisme, où la puissance des druides dominait tout l'occident de l'Europe, mais encore à celui de ces réunions générales dans lesquelles ces prêtres, souverains, philosophes et législateurs, marchaient processionnellement entourés de l'amour et de la vénération du peuple, pour annoncer l'avenir des événements célestes, les éclipses, la situation des planètes, la venue des comètes; pour cueillir le gui sacré, ce symbole de l'immortalité de l'âme, ou pour marcher à la défense de la patrie.... Quand, après tant de siècles, on voit encore l'aspect imposant de ces ruines retraçant la première image du ciel, on est saisi d'admiration.

C'est sur la côte sud du département du Morbihan, près du bourg de Carnac, que se voit le reste de cet important monument des druides, dont l'explication doit répandre de grandes lumières sur l'origine et les motifs des institutions primitives du monde civilisé (4).

Onze rangs parallèles de pierres, plantées et alignées jusqu'à la mer, sont diversement espacés. Le plus grand intervalle qui se trouve entre elles est de douze mètres cinquante centimètres, et le plus petit de quatre mètres. Les pierres du même alignement sont plantées à des distances inégales. Elles s'éloignent l'une de l'autre de six à huit mètres. Il en est qui n'ont pas plus d'un mètre de haut, tandis que d'autres s'élèvent inégalement jusqu'à sept mètres. Ces onze rangs de pierres occupent encore une superficie de terrain de plus de douze cents mètres, et une largeur de quatre-vingt-quatorze mètres. Le tracé primitif du monument indique que la to-

talité de sa longueur était de deux mille huit cent quatre-vingts mètres (5).

Je soupçonne que le monument de Carnac se trouve conforme au génie symbolique des druides; que l'arrangement régulier et harmonique de ces pierres annonce qu'elles ont été dressées pour représenter un planisphère céleste, première carte dressée par les hommes, pour asseoir et perpétuer un culte basé sur la vaste science des observations astronomiques, dont l'influence religieuse s'est ensuite fait sentir sur toute la terre. Ce qui fortifie cette opinion et me donne la quasi certitude de la vérité, c'est que l'emplacement choisi indique encore la signification du monument élevé sur le rivage de la mer qui termine la terre connue des anciens. Ces pierres diversement espacées, s'élevant inégalement vers les cieux sur une plage aride et solitaire, battues des vents, paraissent de loin autant appartenir à la terre qui les supporte qu'au ciel vers lequel elles semblent tendre, et dont

elles étaient le symbole. Leur pose exprimait l'union apparente des cieux et de la terre. Le monument dans son entier était la représentation de la partie du zodiaque céleste qui se montre à nos yeux dans une belle nuit d'hiver. Chacune des pierres de ce planisphère primitif devait, par sa disposition, l'inégalité d'intervalle et d'élévation réciproque, représenter les planètes (6), et l'immense quantité d'étoiles dont le ciel est parsemé. Cette opinion joint au mérite de la probabilité celui d'expliquer nettement la destination de cette bizarre construction.

Dans l'enfance des sociétés, tout ce qui opérait sur les sens devint autant d'objets craints, chéris ou révérés; ainsi, le plaisir, la douleur, l'admiration, l'étonnement, la peur, les éléments et les phénomènes de la nature, tout ce qui paraissait propre à procurer le bien, et à éloigner le mal, justifié par une longue habitude, fut adoré comme rempli d'une force occulte et d'une vertu surnaturelle. Le Soleil,

la Lune, les étoiles, le tonnerre, les orages, les montagnes, les fleuves, les lacs, les fontaines, la mer, les forêts, les arbres, les pierres, furent autant de divinités auxquelles on attribuait des vertus merveilleuses. Sur ce culte mal défini s'établit le *sabéisme*, qui exigeait des savants et un collége d'astronomes. La sublimité des découvertes astronomiques érigea les astres en divinités, et assura le succès de ce culte, qui s'étendit sur l'ensemble de tous les corps lumineux qui brillent dans l'immensité du ciel. Ce ne fut pas seulement la curiosité, mais la nécessité, mère des sciences, qui y eut la plus grande part, et donna la première impulsion à cette religion (7). On supposa aux astres une influence surnaturelle, et tout ce que l'imagination exaltée peut ajouter de merveilleux aux merveilles des cieux, compléta cet édifice religieux dont le monument de Carnac n'était que le résumé traditionnel.

Les anciens auteurs varient sur la *forma-*

tion de la science astronomique : les uns prétendent qu'on l'a doit aux rois *pasteurs*, d'autres à des rois puissants de l'*Atlandide.* Ce fut Prométhée, ce fut Atlas, ce fut Bélus, ce fut Zoroastre ; mais, avant tout, ce fut Uranus, roi d'un peuple qui habitait sur les bords de la mer Atlantique. Quel autre peuple que les Celtes armoricains habitait les bords de la mer Atlantique, puisqu'aujourd'hui encore la mer qui baigne les rivages de la Bretagne, cette antique armorique, a conservé le nom d'Atlantique?...

Dans les premiers âges du monde, l'étude du ciel a échappé aux révolutions physiques du globe, il n'a dû être qu'une étude inquiète, dictée par la terreur. Après le déluge, tous les changements qui survenaient dans la machine de l'univers devaient alarmer les esprits. Ainsi la sagesse et la haute prudence avaient fait de l'astronomie une affaire d'état, une science religieuse et mystique pour le peuple. Elle est encore à présent un

mystère des gouvernements chinois et japonais. Dans la Celtique, les druides seuls étaient dépositaires du secret des astres. C'est par ce moyen qu'ils croyaient connaître l'avenir. Ils avaient des tables astronomiques où ils marquaient les révolutions des planètes et leurs mouvements ; ils étendaient leurs influences sur les êtres sublunaires ; ils déterminaient les biens et les maux que leurs différents aspects annonçaient aux hommes ; ils prédisaient les années abondantes ou stériles, les maladies, les tremblements de terre, et l'apparition des comètes dont ils connaissaient le retour. Si nous avions les annales des druides, au lieu d'y voir l'histoire de la création ou l'origine de la race celtique, peut-être n'y verrions-nous que le traité des météores, des crises de la nature, des combats des éléments, des changements et des périodes des astres qui rendaient leur sacerdoce si redoutable et si révéré ; ces vicissitudes leur paraissaient des événements bien plus importants que l'histoire de l'homme!

Dans l'enfance des sociétés, l'astronomie eut deux époques distinctes. La première, quand elle fut pratiquée par les chefs des peuples nomades, temps fort inconnu en ce qui concerne l'origine directe, la capacité réelle de ces chefs, et les premiers rassemblements des hommes sous un mode quelconque de gouvernement. La seconde, lorsqu'elle fut l'apanage des druides, dans la Celtique, et qu'elle fit partie du culte de toutes les nations éclairées de la terre. Il est probable, on pourrait même dire certain, que les notions astronomiques et scientifiques que possédaient les Égyptiens étaient dues aux migrations annuelles des Celtes. En effet, l'astronomie ne date en Égypte que de seize siècles avant Jésus-Christ. Les annales scientifiques et les tables astronomiques des prêtres de Memphis, ne font mention que de 373 éclipses de Soleil et 832 de Lune, dont ils s'attribuent le mérite du calcul. Il en est de même à l'égard de la découverte de la science *gno-*

monique. Quant aux Chaldéens, leurs observations ne datent que de 719 avant l'ère chrétienne; elles ne font mention que de trois éclipses de Lune.

Les Chinois, dont les annales écrites sont les plus anciennes, ont primitivement nommé les jours année; ils ont ensuite formé leur année de 60 jours, ainsi que les Indiens et les Égyptiens (8) ; puis ils eurent une année de 6 mois (9). Les chronologistes de tous les peuples de l'Asie attestent qu'une année de 180 jours y a été généralement en usage dans les premiers temps. Les tables indiennes, apportées en France par le père Duchamp, étaient calculées pour des années de 364 jours.

Les Chaldéens, les Grecs et les Romains obtinrent ensuite le retour fixe des saisons en 365 jours, comme Hérodote le dit des Égyptiens. Cinq cent quatre vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, le philosophe Thalès était allé à Memphis pour étudier l'astronomie à l'école

des prêtres égyptiens; de retour en Grèçe, il expliqua la cause des éclipses et en prédit une de Soleil. C'est la première qui y fut annoncée. Il fit aussi connaître que la Terre était ronde; partagea la sphère céleste en cinq cercles parallèles, expliqua les causes des phases de la Lune, et parvint à faire assez exactement l'estimation du diamètre apparent du Soleil, en lui donnant la valeur d'un demi-degré de son orbite. Fondateur de l'astronomie en Grèce, il contribua puissamment au succès de leur navigation, en recommandant de faire usage des étoiles circompolaires, et notamment de la petite Ourse.

Je vais arriver à démontrer que les observations astronomiques faites par les druides dans la Celtique étaient bien plus avancées chez eux que chez les autres peuples savants que je viens de nommer; qu'ils connaissaient les constellations, et supputaient le temps que le Soleil emploie à revenir au même point du ciel en 365 jours, comme c'est encore à eux

àq ui l'on doit la connaissance de la savante période *luni-solaire* (19 ans) nommée *sa-ro.* Elle leur servait à prédire les éclipses, les variations qu'éprouvent les saisons, la puissance de la Lune sur notre atmosphère, et tous les phénomènes célestes.

D'après les notions qu'offre l'antiquité des druides, il est positif que les étoiles furent un grand sujet de contemplation pour les Celtes avant qu'ils aient pu les indiquer comme signes relatifs à la course périodique du Soleil. L'ensemble de la voûte céleste donna l'idée de figurer le ciel par le rassemblement d'une longue ligne d'étoiles dans une bande d'obélisques, comme le prouve le monument de Carnac.

Les premiers astronomes ont partagé le ciel en constellations, avant de le diviser en douze signes, ou maisons du Soleil. La Lune, qui parcourt le cercle des astres treize fois dans le même espace de temps que le Soleil en met à en parcourir un seul, donna plus de

facilité pour reconnaître les mouvements célestes. La régularité de ses phases, chacune de sept jours, fit que les druides divisèrent le temps en années lunaires, et chaque lunaison en quatre parties égales de sept jours. La révolution lunaire, qui donnait la mesure de l'année, et ses douze phases ne remplissaient pas l'étendue de la révolution solaire, puisqu'elles laissaient un déficit de temps qui augmentait chaque année. D'où il résulta un désordre qui fit prendre pour base la mesure du temps, non dans les phases de la Lune, mais dans la durée du cours du Soleil.

Devenu plus entreprenant à mesure qu'il acquérait plus d'expérience, l'œil de nos ancêtres osa fixer le Soleil, et lui demander compte de ses courses journalières. Les groupes d'étoiles furent observés, classés, dénommés et divisés en douze signes symboliques, indiquant la marche et les accidents du Soleil. Cette division rendit facile la connaissance des révolutions des planètes, et

détermina les époques fixes des saisons, en servant de règle pour les travaux de la campagne.

Voilà comment s'ouvrirent la science et la religion astronomiques. On imagina un cercle longitudinal, un planisphère représentant l'état du ciel et le cours du Soleil dans une année; on supposa dans le ciel une bande semblable au monument de Carnac; par un signe symbolisé, on indiqua chacune des douze divisions célestes. Ce cercle longitudinal ainsi divisé reçut le nom de ZODIAQUE.

Le signe du Taureau, qui succède aux Gémeaux, nous précise l'époque où cette division céleste a été conçue, en indiquant les Gémeaux comme le point d'où est parti le système zodiacal. Il est difficile d'imaginer un signe qui rende mieux l'état du ciel à l'équinoxe du printemps que les Gémeaux. L'égalité des jours et des nuits est symbolisée par deux enfants égaux d'âge et de taille. Leur enfance représente l'année qui ne fait

que commencer à développer les germes de la terre.

Cette base posée, il nous est facile d'indiquer la place qu'occupaient les signes avant que le mouvement progressif de la précession des équinoxes eût dérangé l'ordre primitif établi sous le signe des Gémeaux.

L'équinoxe du printemps étant symbolisé par les Gémeaux, le solstice d'été le fut par le signe du Lion pour représenter l'époque où la végétation et la nature ont acquis toute leur force. Les Épis symbolisent les moissons.

La Balance symbolise l'équinoxe d'automne et l'équilibre qui existe entre la lumière et l'obscurité. Un vase d'où l'eau s'écoule symbolise le solstice (10) d'hiver. Le Bélier symbolise le temps des semences du printemps et l'époque où l'on conduit les moutons dans les pâturages (11).

Dans l'origine, les principaux signes célestes ne furent établis que pour indiquer les époques des travaux de l'agriculture et fixer

les points du cours annuel du Soleil. Mais la précession des équinoxes, qu'on avait pu prévoir par son mouvement rétrograde, changea le système primitif ; voici comment : — Le Soleil, après s'être trouvé deux mille cent cinquante et un ans à l'équinoxe du printemps dans le signe des Gémeaux, arriva dans la division du Taureau, et parcourut cette division dans le même espace de temps. Le Taureau, comme les Gémeaux, fut considéré comme le symbole du Soleil régénérateur. On lui en attribua les vertus, la puissance, les bienfaits ; on lui décerna les honneurs ; et les représentations du Taureau céleste furent adorées.

Dès l'entrée du Soleil dans le signe du Taureau, on vit que les signes du zodiaque ne concordaient plus avec les saisons qu'ils indiquaient, et que le symbole n'était plus applicable à l'objet symbolisé. Pour remédier à l'opposition des astres, il eût fallu déplacer les signes, la dénomination des constellations,

et changer le groupe d'étoiles qui forme dans le ciel l'assemblage d'astres de la constellation des Gémeaux, consacrée par la religion comme le symbole de la nature, en transportant son nom dans le signe du Taureau, dont la figure ne peut être le symbole de l'égalité des jours et des nuits; ensuite le culte des Gémeaux avait jeté de profondes racines. Les étoiles, qui composent cette constellation, étaient trop connues pour pouvoir changer leur nom sans renverser les principes religieux consacrés par l'habitude. Cela ne pouvait être et n'eut pas lieu.

Ainsi, à l'exception des Gémeaux qui n'étaient plus à l'équinoxe du printemps, du Taureau qui s'y trouvait, lorsque le sabéisme faisait les plus grands progrès sur toute la terre, et du Bélier qui l'avoisinait, qualifiés alternativement de dieux régénérateurs, ressuscitant et fécondant la nature, tous les autres signes éprouvèrent un déplacement qui les fit de nouveau correspondre avec les

révolutions célestes dont ces signes étaient le symbole. Le Lion se retrouva au solstice d'été, les Épis furent replacés à l'époque des moissons, la Balance occupa la place marquée par l'équinoxe d'automne, et l'Urne se trouva au solstice d'hiver.

Sous le signe du Taureau, le culte des astres, poussé jusqu'à l'adoration de l'animal, image vivante de la constellation, était arrivé à son apogée. Cette religion avait fait son temps ; ses combinaisons étaient épuisées. Mais elle ouvrit la carrière de la navigation, des découvertes ; stimula les peuples à établir des comptoirs d'échanges sur tous les points du globe en rapprochant les distances.

Les astronomes de la Celtique connaissaient la précession des équinoxes et la révolution complète du zodiaque avant tous les autres peuples de la terre. Ils la constatèrent aussitôt que la division des Gémeaux fut franchie, et que le Soleil entra dans la division du Taureau. Le premier calcul fut compris dans une

période de plus de vingt-cinq mille années, tandis que le nœud équinoxial rétrograde dans l'ordre inverse des signes d'un degré dans un peu moins de soixante-douze ans : ce qui donne vingt-cinq mille huit cent douze années à la révolution complète du zodiaque.

Ce travail scientifique des druides a passé chez toutes les nations de la terre, et y forma la principale partie du culte. Il domine encore en Afrique, en Chine, au Japon et dans l'Océanie.

Selon les druides, dans chaque grande période du zodiaque était renfermée la vie de nouveaux êtres et leur destruction! un cataclysme et une création!... Mais Dieu seul en connaît la nature!

LIVRE IV



LES DIEUX ET LES LIEUX SACRÉS

Les druides adoraient un grand être, la cause universelle, le principe de tout, sans principes lui-même, et dont l'esprit, comme un réseau infini, créait et vivifiait en flottant sur la surface des vagues de l'éternité. L'espace était sa demeure, le chêne le sanctuaire où il séjournait quand il descendait sur la

terre pour y répandre l'immensité de ses bienfaits. Les autres divinités n'étaient que les différentes dénominations de ses attributs, les énergies des opérations de la nature. Partout on adorait ce père des humains, cet être suprême, dont le feu était l'emblème. Les druides le désignaient par le titre D'ESUS, *très haut, lumière suprême!* Ils lui rendaient hommage dans les bois sacrés, où ils croyaient qu'il faisait sa résidence. Voilà pourquoi, lorsqu'ils entraient dans ces sombres bocages, ils portaient une chaîne pour représenter leur dépendance. Ils disaient qu'Esus, dans le dessein d'exercer la raison et la vertu de l'homme, livra à sa contemplation, par un *fiat* instantané, les merveilles visibles de la création, mais qu'il jugea à propos de limiter sa science dans un cercle que son intelligence ne peut franchir, de lui laisser ignorer son origine, et la loi avec laquelle il gouverne et administre toutes choses, comme incompréhensibles et au dessus de la portée des

êtres créés ; que toutes recherches pour connaître son essence sont défendues, étant vaines, criminelles, inutiles, présomptueuses; qu'il suffit aux humains de voir ses œuvres, de connaître sa sagesse, sa miséricorde et de savoir en profiter (1).

Les druidesses de l'île de Séna entretenaient en son honneur une lumière perpétuelle sur un dolmen. Ce feu sacré était le symbole de *la pureté et de l'éternité.*

Dans la Celtique le Soleil était honoré comme le père de la lumière, dont les influences vivifient toutes les parties qui composent l'univers, dont les rayons, comme des yeux, chassent les ténèbres en parcourant sans cesse quelques parties de la terre, pour faire éclore les fleurs et pousser les plantes nécessaires à la conservation humaine. Alors il était représenté sous les deux sexes, un flambeau à la main pour montrer qu'il suffisait à la reproduction de chaque espèce.

Le savant collége des druides connaissait,

avant tous les autres peuples de la terre, la révolution complète et exacte du Soleil. En examinant la valeur du mot BÉLÉNOS, considérée comme nombre, en caractères grecs, signes élémentaires et primitifs dont se servaient les Celtes, on trouve, selon la manière de compter des Grecs (2), que ces valeurs, prises ensemble, forment le nombre des jours qui composent l'année solaire, c'est-à-dire 365 jours.

Dans le principe, Bélénos était composé de trois mots celtiques *Bel-en-os* (loin au dessus de nous). Ce n'était pas une divinité pour les druides, il n'était que le symbole positif de la valeur de la révolution solaire, l'image des temps et des périodes à laquelle ils sacrifiaient des victimes. En effet, il n'est point de Dieu plus cruel que celui de la fin des temps ; il détruit tout.

Des cérémonies, à peu près semblables à celles usitées chez les Persans du temps de Zoroastre, avaient lieu en l'honneur de Bélénos

dans toute la Celtique. C'était le 25 décembre, au solstice d'hiver, que les druides célébraient ces mystères, dans les endroits les plus sombres des forêts sacrées, par une espèce de mascarade, en se couvrant de peaux d'ours, de loups, de chèvres ou de moutons(3). Le costume qu'ils portaient dans cette fête de la renaissance du Soleil était nommé *Mastruca*. Ces cérémonies ne finissaient jamais sans de grands sacrifices. Les druidesses y étaient admises, revêtues d'une simple tunique blanche attachée sur l'épaule avec une agrafe, et entourées d'une ceinture d'airain. L'instrument du sacrifice à la main, elles étaient chargées d'immoler sur les dolmens les victimes qu'on vouait au Soleil. D'autres fêtes étaient célébrées à l'équinoxe du printemps par des feux sur les montagnes, autour desquels on dansait. Ces fêtes étaient emblématiques ; elles représentaient le combat de l'hiver et de l'été, le retour des feuillages, le moment où le Soleil

reprend sa supériorité de lumière pour féconder la nature.

Le Soleil était encore honoré comme l'image du feu céleste qui développa le germe des hommes sortis spontanément de la matrice terrestre, sous le nom allégorique de Ti-Tan (foyer de lumière). De là les noms d'*aborigènes* et d'*autocthones* que l'on donne aux Celtes, c'est-à-dire de peuples nés dans la même terre qu'ils habitaient sans être jamais venus d'ailleurs. Ainsi, sous le nom de Ti-Tan, le Soleil était honoré comme donnant le mouvement à la nature, l'intelligence aux hommes, et étant le principe conservateur de la vie de toute chose.

L'herbe, nommée *belinuncia*, était consacrée au Soleil dans toute la Celtique (4). On lui attribuait la vertu de faire tomber la pluie. Au solstice d'été, au moment de l'exaltation, de toute la force, du plus haut degré de gloire du Soleil, où cet astre, à son apogée, rétrograde en vaporisant les eaux par l'action de sa cha-

leur, les pompe dans l'atmosphère sous forme de nuages et les fait aussitôt tomber en pluie; s'il survenait qu'on fût affligé d'une sécheresse opiniâtre et désespérante, on cueillait cette plante avec de grandes cérémonies.

Les druidesses faisaient rassembler toutes les femmes d'un canton. La plus jeune des vierges était choisie pour présider à cette cérémonie et représenter l'aridité et la nudité de la nature. On la dépouillait de tout vêtement, et, nue, elle marchait à la tête des autres femmes pour chercher l'herbe consacrée. Quand la troupe l'avait trouvée, la jeune fille la déracinait avec le petit doigt de la main droite. En même temps, ses compagnes coupaient des branches de chêne qu'elles portaient à la main, en la suivant jusque sur le bord de la rivière la plus voisine, où elle plongeait la plante sacrée. Ses compagnes y trempaient ensuite leur rameau de chêne, et les secouaient successivement sur le corps de la vierge.

Ce cérémonial terminé, chacune se retirait; mais la jeune fille était obligée de marcher à reculons pendant toute la route pour montrer la décroissance du soleil. Toute cette cérémonie était symbolique et marquait le besoin qu'avait la terre du concours de toutes les influences célestes pour être fécondée par l'eau, et que ses fruits pussent arriver à leur parfaite maturité.

Le Soleil était représenté sous le nom d'Irmensul par une colonne brute en granit, ou quelquefois l'on gravait en creux la figure du Soleil, on lui offrait les prémices des fleurs et des fruits. *Hirr*, signifie long, *mein*, pierre, *sul*, soleil, *longue pierre du Soleil.*

La baie de Douarnenez était consacrée au Soleil sous le nom du *Lac des Corbeaux.* Deux corbeaux aux ailes blanches y faisaient leur résidence (5). Quand une violente discussion survenait entre les Celtes, les parties se rendaient sur les bords de la baie, et mettaient, chacun séparément, sur une même planche,

des gâteaux consacrés. Les corbeaux mangeaient les gâteaux des uns et se contentaient d'éparpiller les autres. Ceux dont les gâteaux étaient mangés avaient tort, et perdaient leur cause.

Le lac de Toulouse était consacré au Soleil; les Tectosages y jetaient à profusion l'or, l'argent et les choses précieuses en offrande. Le consul Cépion fit enlever ce trésor gardé par un génie (6).

Le coq était consacré au Soleil à cause du feu qui brille dans ses yeux, de la fierté martiale de sa marche, de la souplesse et de la vivacité de ses mouvements. Enfin, le corbeau, cet oiseau de mauvais augure, au regard sinistre, au plumage et aux cris lugubres, dont rien n'égale l'odorat et la finesse, lui était aussi consacré.

Comme le Soleil, la Lune avait plusieurs noms appellatifs chez les Celtes; sans chaleur, ni fécondité, éprouvant des altérations et des intermittences, elle n'eut que le se-

cond rang, et fut associée au Soleil comme son épouse et la reine du ciel, à cause de son union au Soleil à l'équinoxe du printemps, lorsque la Terre reçoit sa fécondité, et que le jour reprend son empire sur les longues nuits. Dans ses périodes de sept et de vingt-neuf jours la Lune a servi à mesurer la durée du temps plus longue qu'un jour. De là l'origine des semaines et des mois. Douze de ses révolutions, répondant à peu près à une du soleil, formèrent les années des Celtes.

Le nom de *Diane* qu'on donnait à la Lune, est formé du celtique *di-a-nos*, le jour et la nuit, parce que cet astre paraît à ces deux époques, et qu'il répand seul plus de lumière que toutes les étoiles ensemble, et produit dans la nuit l'effet du jour. Déesse des lieux d'expiation, elle était regardée comme visitant les âmes des damnés entre le dernier croissant, où elle demeure invisible, et le retour de sa nouvelle phase.

La Lune était honorée sous le nom de *Bé-*

lisana, comme la mère de toutes choses; c'est pour cela qu'elle était représentée sous la figure d'une femme couronnée d'une tour, et ayant plusieurs mamelles les unes sur les autres, pour montrer la force et la fécondité de la nature.

Sous le nom de *Néhalennia* la Lune était représentée assise et voilée, ayant sur ses genoux un panier chargé de fruits et de feuillage. Tout ce qui l'entoure annonce la fécondité de la nature. A droite, elle a un chien, à gauche, un autre panier rempli de fruits; le Soleil accompagne la déesse. Néhalennia était le symbole de la nature et représentait *tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera.*

Néhalennia est encore représentée voilée et assise sur le bord de la mer avec ses attributs, ayant à ses pieds une torche allumée (7). Alors elle était prise pour la nouvelle lune. Le voile mystérieux annonce que Néhalennia ou la nature ne se fait voir qu'à moitié, et que nul mortel n'a encore levé son voile. Le flam-

beau est pour exprimer que la Lune ne se montre brillante que la nuit, et que le jour s'éloigne lorsqu'elle paraît.

Les Celtes adoraient la Lune sous divers noms et par une foule de pratiques. Sous le nom de *Victorina* elle était représentée entourée des saisons et coiffée d'un modus. Le Soleil passait au-dessus traîné par quatre chevaux. Autour sont les signes du zodiaque, qui indiquent la demeure céleste de Victorina. Elle avait tant d'autorité qu'elle était appelée *auguste et mère des soldats.*

La Lune présidait aux accouchements laborieux sons le nom de *Post-Vesta.*

A Soleure, elle était honorée sous le nom d'*Epone ; Isis* était le nom que lui donnaient les Helvétiens; les Vocontiens, celui d'*Andarne*. Die, *Dia*, en Dauphiné, lui était consacré. *Divona* (fontaine de Bordeaux), était consacrée à la Lune, en reconnaissance de l'effet salutaire de ses eaux.

Au pied des montagnes de Gévaudan était

un lac consacré à la Lune sous le nom d'*Hélanus* (splendeur). Chaque année, la nuit du 6 juin, le peuple, accompagné des druides, se rendait sur le bord du lac Hélanus. Là, chacun y jetait des habits, des pièces de draps, des toisons ; d'autres y jetaient du miel, des pains, de la cire. Ils passaient sur les bords d'Hélanus trois jours dans la joie et la bonne chère. Le quatrième, au moment de partir, l'eau du réservoir bouillonnait en formant une tempête, mêlée de tonnerre et d'éclairs, accompagnée d'une inondation d'eau et de pierre. C'était pour démontrer que tout dans l'univers avait une âme et était soumis à la violente et dangereuse perturbation des eaux.

Les constellations comprises dans la ceinture zodiacale ne fixèrent pas seules l'attention des hommes. L'habitude d'observer le ciel fit apercevoir la mobilité des planètes et reconnaître leur révolution. La simplicité de leurs signes, les rapports qui se trouvent entre leurs formes, prouvent qu'elles furent décou-

vertes au moment où le planisphère de Carnac fut construit. Ces astres ayant, comme le Soleil et la Lune, un cours réglé, furent, ainsi que ces corps célestes, considérés comme divinités, et comme eux figurés par des cercles.

On désignait la Terre par un cercle surmonté d'une croix. C'était le signe symbolique de *Teutatès*, nom composé de *Teut* (homme), *tat* (père), *le père des hommes.* Pour montrer que la Terre était la *mère des hommes*, Teutatès était regardé par les Celtes comme le fondateur de la nation; aussi se faisaient-ils gloire de descendre de lui. Pour lui rendre hommage on lui faisait des sacrifices. Regardé comme l'inventeur des sciences et des arts, il était le protecteur du commerce et des voyageurs. On le représente nu, sans sexe ni barbe, coiffé du pétase, tenant dans ses mains un caducée, une bourse; au pétase il y a des ailes. Le caducée de Teutatès était une verge surmontée de deux ailes

de cygnes, enlacée de deux serpents : l'aspic et le basilic. Le basilic était le symbole de la *vie et de la vigilance*; l'aspic celui de la *mort*. Les principes réunis signifient *Eternité*. Les ailes sont le symbole de la *vitesse avec laquelle les hommes doivent s'acquitter de leurs devoirs.*

Pour désigner la planète de Mercure, on employa un cercle surmonté de deux ailes, emblème de la vélocité de la révolution de cet astre autour du Soleil. La croix placée au dessous du cercle était l'emblème *d'Og-mi*, le Mercure terrestre, le premier des dieux héros dans la Celtique. Il était représenté sous la figure d'un vieillard chauve et basané, une peau de lion avec un carquois sur l'épaule, une massue avec un arc tendu à la main gauche. Il avait enchaîné par l'oreille une infinité de peuples qui étaient attachés à sa langue par des filets d'or fort déliés. Ils le suivaient volontairement sans se débattre. Og-mi présidait à l'éloquence, armé du cadu-

cée; les serpents sont le signe de la *prudence* si nécessaire à l'orateur; les ailes, la sublimité de la parole. Il avait le privilége d'apaiser les querelles comme l'attribut de l'éloquence.

On donna à *Vénus* une forme pareille à celle de Mercure, moins les ailes, mais avec la marque distinctive de la croix. Les Celtes se mettaient à genoux devant Vénus.

Mars fut figuré par un anneau auquel est jointe la pointe d'une lance. Les druides l'honoraient sous le nom de *Taranis* et sous la forme d'une épée. Personnifié, il était représenté environné de rayons de lumière, une lance d'une main et un bouclier de l'autre. Les rayons lumineux signifiaient que le sang, principale cause de la bravoure, est dû à la chaleur du Soleil. Taranis n'était point un dieu pour les Celtes, mais ils voyaient dans l'épée un talisman qui contribuait aux succès de leurs guerres, à la gloire de la nation. On lui vouait les dépouilles des vaincus, en les

laissant exposées au centre des Cromleck.

Telles furent les dénominations et les signes primitifs du ciel. La découverte de Jupiter, *Jou*, c'est-à-dire *Dieu le père*, fit une vive sensation, ainsi que Saturne, la planète la plus éloignée du soleil que les druides astronomes aient connue. Ils célébraient, tous les trente ans, une fête solennelle en l'honneur de Saturne, lorsque cet astre entrait dans le signe du Taureau. De là les siècles de trente ans des Celtes.

C'est ainsi que les observations astronomiques firent faire aux druides les premiers pas vers la philosophie naturelle. La haute vénération que leur théologie inspirait aux savants des temps les plus reculés fut un des plus puissants comme l'un des premiers motifs qui les engagea à étudier les astres et à observer avec attention ces corps immenses qui roulent dans l'espace avec tant de régularité et de majesté. Les premiers, ils soupçonnèrent l'unité et la simplicité des lois qui

président à ces grands mouvements qui nous paraissent si compliqués. D'après leurs dogmes, le Soleil était le principe intelligent, vivificateur de tout ce qui forme notre univers visible. Ils disaient que l'espace et l'infini, le temps, l'éternité, la migration des âmes de la Lune dans le Soleil pour être indéfiniment reversées dans les régions habitées, n'étaient qu'une seule et même chose, un fait sans commencement ni fin, qui s'est produit de toute éternité, qui doit toujours se produire, et s'entretient sur notre globe par l'action réciproque du Soleil et de la Lune. Ces deux énergies divines gouvernaient le monde, entretenaient les vicissitudes des saisons dont le retour fixe, invariable, fait l'harmonie et la beauté de l'univers. Elles contribuaient à la génération des êtres subalternes, l'une en leur communiquant l'esprit et le feu, l'autre en conservant la terre et l'eau, et toutes deux en l'animant de leur souffle qui était l'air.

Sous le nom d'*Onuava*, la Terre était repré-

sentée avec une figure de femme et deux ailes déployées au dessus de sa tête, pour démontrer que, comme les autres astres, elle avait sa marche régulière. Des écailles de poisson lui tenaient lieu d'oreilles, pour prouver qu'elle avait surnagé au dessus des eaux. La tête d'Onuava était environnée de deux serpents dont les queues allaient se perdre dans les deux ailes. L'un des serpents représentait la fin des périodes et des choses ; l'autre, leur renaissance et leur renouvellement continuel.

Les druides reconnaissaient deux principes, un bon et un mauvais, qui avaient fait le monde. Ils rendaient cette idée sensible par l'image des deux serpents tenant un œuf : les crêtes des serpents sont l'allégorie des éléments dont le monde est formé ; l'œuf, le résultat de la réunion des deux principes qui concourent simultanément à toute formation, l'emblème de la génération active et passive. L'œuf était le symbole du monde ; le serpent qui se mord la queue, le symbole de la nature

et l'image de l'éternité. Cette allégorie du serpent montre qu'un seul et même être était l'auteur et le destructeur de toutes choses, qu'il ne créait que pour détruire, ne détruisait que pour reproduire de nouveau : c'est ainsi que le commencement et la fin de toutes choses se confondent dans un même mouvement (8). L'œuf, le serpent, les cercles, les fleuves, n'étaient que des emblèmes de la succession des êtres, et leur renouvellement par la génération, comme le chêne était l'image d'une durée ou d'une puissance qui ne finit point. Les rameaux portés par les druides représentaient des périodes qui se renouvellent et ne finissent leur révolution que pour en recommencer une nouvelle.

Dis, qui signifie *riche*, était le génie des autres, pour exprimer que toutes les richesses se tirent des entrailles de la terre.

Cornunos, qui signifie *corne*, présidait à la chasse des bêtes fauves. Il était représenté avec deux cornes, dans lesquelles étaient

passés deux anneaux. Il était invoqué avant les chasses de l'élan, du sanglier, du cerf, de l'ours, de l'auroch, dont abondaient les forêts de la Gaule. Les retours de la chasse étaient des marches triomphales, où chacun portait les têtes des animaux qu'il avait forcés ou tués, et les attachait avec orgueil à la porte de sa maison. Ainsi l'usage de clouer les oiseaux de proie, les cornes et les pieds des biches à la porte des châteaux remonte aux usages primitifs des Celtes (9).

Dans la Celtique, chaque cité, chaque peuplade avait son génie tutélaire intéressé à sa défense et à sa propriété, comme *Abellion*, *Circius*, *Surtur*, *Némausus*, *Vosgésus*, *Penninus*, *Bibracte*, *Ardoinne*, *Aventia*. *Defeurs*, étaient des génies locaux indépendants des grandes divinités communes à toute la nation. Ils étaient fêtés chaque année par des libations et des sacrifices.

Les Dusiens étaient des démons impurs qui tourmentaient les femmes, et en abusaient.

Ce sont d'eux que vient le nom des incubes et succubes.

Au culte des eaux les Celtes attachaient des idées d'éternité. Ils leur jetaient en sacrifice des étoffes ; dans les torrents, les chevaux pris sur l'ennemi. Ils déifiaient les fleurs, symbole de l'éternité de Dieu. Au premier de l'an, on faisait des sacrifices aux fontaines. On devinait par le murmure des eaux, après avoir fait un sacrifice. On trempait les enfants dans l'eau, pour les rendre inaccessibles à la douleur. Le culte de l'eau n'était qu'une des conséquences de la frayeur qu'avait inspirée le souvenir du déluge, et des maux qui en avaient été la suite.

Les Celtes partageaient les âmes des morts en deux classes, bienfaisantes ou nuisibles. Les génies bienfaisants étaient les âmes des sages : ils présidaient à la destinée des hommes; les génies malfaisants, les âmes des ambitieux : ils possédaient l'empire des éléments, excitaient les tempêtes, ravageaient les mois-

sons et faisaient tomber la foudre en roulant sans cesse dans les airs.

Les erreurs antiques, malgré le progrès des lumières, ont toujours été respectées. La civilisation, en se développant, n'a fait que les embellir en leur conservant leur voile allégorique, comme la première marque de religion n'a fait que cacher sous des symboles les grandes opérations de la nature. Tels sont les premiers éléments du culte chez les Celtes, et les changements qui se sont opérés graduellement le furent par un enchaînement de nécessités que chaque pas dans les découvertes nouvelles imposait aux druides. Il reste bien constant qu'il s'écoula un laps de temps immense entre le moment où l'homme, bien loin de son berceau religieux, adorait des troncs d'arbres, des pierres brutes, et celui où il revint au culte de l'Être suprême, créateur et régulateur de tout ce qui existe, oublié ou défiguré par les ténèbres de son intelligence.

Les forêts druidiques étaient des asiles sacrés, inviolables ; regardés comme la demeure d'*Esus*, les druides seuls habitaient ces sombres retraites destinées aux mystères du culte. Elles avaient différentes formes, rondes ou oblongues. Au centre étaient des espaces circulaires, entourés de chênes fort près les uns des autres. Au milieu de chacun de ces espaces était un dolmen sur lequel on immolait les victimes ; à côté était le chêne prophétique, qui rendait des oracles, et dont les rameaux avaient des propriétés magiques. Les druides le consultaient en observant le mouvement des feuilles. Aux branches étaient suspendues une hache et une épée consacrées. On le nommait *sacrivi* (arbre sacré (10).

Les Celtes croyaient que les bocages s'émouvaient et tremblaient à la voix des druides; que des sons terribles, mugissants, sortaient de dessous les dolmens ; que les arbres abattus se redressaient ; que d'autres nais-

saient spontanément ; que l'arbre sacré brû-lait sans se consumer ; que son feuillage bruis-sait au milieu des éclairs (*).

Une fois par an, à l'heure de minuit, à la pleine lune, quand cet astre étend ses voiles d'argent sur les bruyères, et que les fantômes montrent leurs têtes vaporeuses et fantastiques au bord des nuages, à la lueur des torches résineuses les druides se rendaient deux à deux au temple solitaire de la vallée. Les bardes seuls étaient admis dans l'enceinte sacrée où leurs chants plaintifs et prolongés rendaient hommage à la Lune. Les guerriers, couronnés de genêt (symbole de l'adresse), étaient autour et le peuple derrière. Là une épée était plantée au centre de l'enceinte. Debout, sur la pierre de l'inspiration, un druide

(*) Les feuilles des chênes sacrés étaient plus échancrées que celles des chênes d'aujourd'hui, ce qui nous ferait penser que l'espèce en a été détruite au moment où les druides ont été massacrés et crucifiés par la politique de Tibère.

exhortait la multitude à la lueur des flammes blafardes. Les fidèles prosternés contre terre, fascinés, haletants, attendaient dans une anxiété muette la fin de la harangue et la volonté du ciel.

Après avoir offert à la Lune un sacrifice de miel, un druide, vêtu de blanc, les pieds nus, allait déraciner la verveine, cette plante magique; avec un instrument consacré, il la faisait sauter hors du sol sans la toucher. Cette cérémonie nocturne se terminait par des sacrifices de brebis.

Les dolmens (autels druidiques) étaient toujours environnés d'un bocage sacré. Ils se composaient d'une table ou d'une masse de granit posée sur d'autres pierres dressées sur champ. Ils sont ronds ou carrés, ovales ou triangulaires; quelques uns sont creux par le haut. Tous sont en pierre non taillée. Le fer les eût profanés (11) : seulement on y voyait tracé en feuillage un pentagone (12). Cette figure géométrique était le symbole de la

santé. Ce signe rappelait aux druides le principal attribut de la nature, la santé, jeunesse éternelle, virginité florissante, que rien ne peut corrompre et dont elle seule jouit. Des cavernes étaient creusées à côté des dolmens pour que les druides y trouvassent un abri. Les instruments du culte restaient dans un lieu réservé du monument ; c'étaient des haches en silex blanc, en schiste noir ou verdâtre. Les pointes des flèches et les javelots étaient en serpentin ou ophite tacheté comme la peau du serpent.

Les monuments druidiques annoncent un commencement de civilisation. Ils sont le seul livre ouvert à l'instruction de l'archéologue, dans lequel il puisse lire la marche des événements et classer la progression de l'esprit humain selon les époques étudiées sous le point de vue politique ou d'instruction publique. Ce n'est, en réalité, que pendant l'occupation romaine que l'art, secondé par l'industrie et le commerce, donna des formes

raisonnées aux monuments qui servaient aux coutumes civiles et religieuses. C'est sous ces différents points de vue qu'ils sont intéressants pour nous. Comme les Celtes avaient des mœurs que leur simplicité rendaient chères à la nation, leurs monuments prenaient ce caractère de simplicité qui ne leur ôtait rien de leur sublimité par rapport aux enseignements qu'ils étaient destinés à propager. La philosophie, aussi profondément qu'elle ait creusé le sillon originel de l'homme, n'a rien enseigné de plus pur, et tous les labeurs de la science ne nous ont pas trouvé une origine en dehors de celle qui est commune à tous les êtres sous le rapport physique. La religion chrétienne n'avait pas encore jeté le feu de son flambeau sur l'avenir de l'homme, *post tumulum*, si l'on me permet de parler ainsi, et l'on ne connaissait rien de positif sur l'âme humaine, guidée plutôt par ses élans vers la vérité que par la vérité elle-même.

Les dolmens primitifs servaient de tombeaux aux druides et aux guerriers illustres par leurs talents, leurs vertus ou leur dévouement à la patrie. Les Celtes croyaient que leurs ombres errantes dans les airs y trouvaient un asile quand ils visitaient la terre. La tête des druides était toujours placée du côté de l'orient, comme la tête des héros l'était du côté de l'occident. Les uns présidaient au lever du soleil, les autres à la fin de sa carrière.

La plus grande cérémonie druidique était *la cueillette du gui, ce rameau des spectres, qui préservait de tous maléfices.*

C'était au solstice d'hiver, au moment où la Lune dispute de vive force l'empire du ciel au Soleil, et verse dans sa course une lumière égale sur la terre, que les druides allaient processionnellement dans la forêt pour cueillir le gui de chêne, symbole de *l'immortalité de l'âme* (13). La nuit qui précédait cette cérémonie, les druides la passaient dans l'antre

des dolmens à écouter les mots mystérieux qu'échangent entre eux les fantômes des hommes vaillants qui viennent se reposer sur la pierre dure de la vallée. Le matin ils se purifiaient avec l'eau tombée du ciel, plongeaient ensuite une branche de verveine dans une eau lustrale (14) avec laquelle ils faisaient une aspersion sur le peuple.

Trois bardes en robes blanches ouvraient la marche en pinçant de la lyre. Un groupe de jeunes filles traçait autour d'eux un cercle en chantant des hymnes religieuses. Derrière s'avançaient à pas lents des pourceaux, des chèvres, des brebis noires et blanches, deux taureaux blancs et deux hommes nus, les mains liées derrière le dos ; une branche de chêne leur tombait de l'épaule droite sous l'aisselle gauche. Ils étaient suivis des sacrificateurs armés du glaive, de la massue, de la lance et de plusieurs javelots.

Précédés de torches enflammées, deux victimaires portaient un grand simulacre hu-

main en osier, destiné à renfermer les deux victimes humaines; autour marchaient des druides en dansant.

Venaient ensuite les envoyés des différentes peuplades, chargés des intérêts respectifs de leurs tribus, tous vêtus d'une saie courte et blanche. Ils étaient armés de la lance, de l'épée et du bouclier, et portaient à la main droite un rameau de chêne, signe de la puissance. Pour marques distinctives, ils avaient des colliers, des bracelets et des anneaux d'or.

L'ordre des druides, précédés de leurs élèves, marchait à leur suite.

Un druide portait l'œuf de serpent.

Un autre, la main de justice.

Ensuite venait l'archidruide, la tête ceinte de bandelettes, une branche de verveine à la main. Il était vêtu de blanc ainsi que les autres druides. Un héraut se tenait devant lui, coiffé du pétase surmonté de deux ailes, ayant dans la main une verge de noisetier enlacée de deux

serpents. Il annonçait au peuple le retour d'une nouvelle année, en criant de distance en distance :

L'an neuf arrive ! Au gui de l'an nouveau !

Le chef civil marchait à la droite de l'archidruide. A gauche, deux druides, dont l'un portait des glands sur une patère, l'autre de l'eau pure dans un vase d'or de forme longue.

Les druidesses, couronnées de verveine, venaient ensuite ; elles portaient le vase mystique rempli de l'eau de l'inspiration, et la coupe aux philtres magiques.

Enfin venaient la noblesse et les guerriers en armes ; le peuple suivait dans l'attitude du recueillement et du respect. Arrivés près du chêne, on dressait un autel de gazon. Un druide y brûlait du pain d'avoine et y répandait une liqueur fermentée. Un autre druide montait sur le chêne, où il gravait sur le tronc

et sur les deux plus grosses branches les noms des dieux :

ESUS.

BÉLENOS. TEUTATES.

ESUS.

Un druide, pris parmi les plus jeunes, montait sur le chêne. Il était vêtu d'une saie très courte, le bras droit nu jusqu'à l'épaule, le genou gauche appuyé sur le tronc ; de la main droite il coupait, avec le *celt* ou faucille d'or, la plante sacrée, tandis que deux druides, au pied de l'arbre, la recevaient sur un tissu de laine blanche, qui n'avait jamais servi. A la chute du gui, les bardes excitaient le peuple à des chants d'allégresse. Aussitôt l'archidruide trempait le rameau des spectres dans le vase où était l'eau : c'était le symbole de *la vie pure*. Puis on enfermait les deux victimes humaines dans le simulacre d'osier pour être dévorées par les flammes. Alors se faisaient tout autour les sacrifices des animaux, en leur

plongeant dans le sein le couteau sacré, en leur arrachant les entrailles encore palpitantes pour les consulter et y lire les secrets des dieux.

Après les sacrifices on rôtissait les membres des victimes. Les druides s'abstenaient du festin, tout en excitant le peuple à se gorger de la chair sacrée, réjouissances pendant lesquelles on buvait dans des crânes humains.

LIVRE V



LES LÉGISLATEURS ET LES POÈTES

Dans toute la Celtique les druides étaient vénérés. Comme prêtres, ils étaient sacrés. Législateurs ou philosophes, leur gouvernement était patriarcal, éclairé, humain. Les Celtes jouissaient sous leur administration des droits qui constituent la force et la durée de tout corps politique ou religieux : l'élection et la

hiérarchie. Rien n'était plus capable d'entraîner les esprits que les détails de leur morale qui avait quelque chose de divin. — Ils admettaient quatre vertus principales : *la Force, la Justice, la Prudence, la Tempérance.* Leur vie se divisait en active et en contemplative. Dans l'active, ils trouvaient le vrai bonheur ; dans la contemplative, la règle de leurs actions. — Ils possédaient les trois choses qui caractérisent tout le savoir de l'homme : l'érudition, ou l'art de parler et de penser ; la physique, ou la connaissance de la nature des choses ; l'art civil et politique, ou la science des lois et des devoirs de la société. — Ils savaient maîtriser jusqu'aux écarts de l'imagination pour consoler l'humanité faible et souffrante, en fixant d'une manière absolue tout ce qui était utile aux hommes. — Leur philosophie était toute de pratique plutôt que de théorie. — Ils avaient distribué ainsi les pouvoirs de l'état et les attributions de chacun. — Au peuple, le travail et l'obéissance comme

première loi. A la noblesse, la sûreté publique et une mort glorieuse. Au corps des druides seul, la faculté législative qui faisait aboutir tous les fils politiques dans leurs mains.—Ils avaient pour maxime que, dans un état bien régi, la force doit être d'un côté, les lumières de l'autre, et qu'il ne faut jamais que la masse du peuple soit aussi savante que ses chefs. — Ils répétaient souvent cette maxime dans les réunions :—*Vous êtes tous enfants de la terre que vous habitez. Défendez votre mère!* De ce principe religieux et politique découlait l'amour de la patrie! premier ressort d'une nation bien constituée. — Ils reconnaissaient l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, les esprits des mondes visibles et invisibles. La juste distribution des récompenses et des châtiments futurs était renfermée dans leur doctrine. Pour rendre leur caractère plus auguste, ils cachaient au vulgaire plusieurs de leurs cérémonies. C'est cette politique mystérieuse qui les a fait blâmer par quelques écrivains.—

Ils étaient si renommés par la pureté, l'austérité et la simplicité de leurs mœurs, la sublimité de leur sagesse, de leurs connaissances, de leur vertu, que tous les philosophes et tous ceux qui aimaient les sciences et la vérité s'empressaient de les connaître : ceci est fondé sur le témoignage de Pythagore et de toute l'antiquité, car ils sont aussi anciens que les mages en Perse, que les bramines dans les Indes (1).

Les druides étaient persuadés qu'un Dieu unique, invisible, était répandu dans toutes les parties qui composent l'infini, principe de tout, sans principe que lui-même; que les autres dieux n'étaient que les dénominations de ses attributs et les agents indispensables des opérations de la nature. Quand ils traitaient les hauts mystères de Dieu, c'était avec une grande élévation d'idées et de sentiments. Ils n'avaient en vue que la nature et les moyens qu'elle emploie dans ses opérations. Ils croyaient les cieux fluides, et que

la terre se mouvait sur elle-même; que la lune était habitée, et que la grande masse de l'univers était éternelle. Ils pensaient que l'homme était composé de trois parties : le corps était fourni par la terre, l'âme par la lune, et que l'intelligence lui venait du soleil. Le cerveau était le siége de l'intelligence, le cœur celui de l'âme, deux principes célestes qui entraient dans l'organisation humaine. A la mort, les deux principes se séparaient du corps, l'un remontait dans la lune et l'autre dans le soleil. Ce privilége n'était réservé qu'aux druides qui menaient une vie contemplative ; les autres erraient dans les airs jusqu'à une entière purification. A ce dogme est attachée l'idée des peines de l'enfer et les récompenses du paradis. Les âmes coupables subissaient alternativement plusieurs changements, et étaient sujettes au mal moral ou matériel, à proportion de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions sur la terre. Elles étaient punies par différentes successions de

formes, qualités ou facultés, afin que les transmigrations de celles qui étaient coupables ne cessassent jamais.

La métempsycose était un des grands principes religieux des druides, ainsi que la préexistence de l'âme. L'inégalité des conditions, la mesure des peines et des plaisirs se réglaient dans un autre monde sur le bien ou le mal qu'on avait fait dans celui-ci. Les âmes pures étaient transformées en génies ; elles descendaient sur cette terre pour protéger les bons et punir les méchants. Les âmes des enfants erraient dans l'espace qui est entre la lune et la terre ; elles n'étaient admises qu'après plusieurs incarnations dans la lune.

Il est incontestable que les druides furent les premiers voyageurs, les premiers navigateurs, les premiers législateurs, les premiers philosophes de l'Occident. Ils forcèrent partout les peuples vaincus à recevoir leurs lois, usages, idiome, caractères (2). Ils semèrent

sur leur route les connaissances positives et le germe de toutes les sciences (3). Je suis persuadé que les préceptes religieux, moraux et astronomiques des druides ont été mal entendus par les chefs qui émigraient chaque année, et auxquels ils en avaient confié la garde; que, transmis en Égypte et en Perse, ils ont été pervertis et mêlés à la religion des bramines. De là cette foule de systèmes mythologiques qui ont eu cours en Orient et qui confondent les savants de nos jours.

Les druides faisaient un crime à leurs disciples d'écrire les principes de la religion, ce qui les fit accuser par les ignorants de ne point connaître l'art de l'écriture; cependant il est prouvé qu'ils rédigeaient des actes publics avec les caractères grecs, et que cette dernière nation les tenait d'eux.

La doctrine, dans la Celtique, comme en Egypte et en Chine, ne passa jamais des prêtres au peuple; les druides, jaloux d'un privilége aussi glorieux, se gardèrent bien d'ap-

peler le vulgaire à l'étude des hautes sciences. C'est pourquoi ils rédigèrent en vers le Code des connaissances secrètes (4), et ne les confièrent jamais aux livres ; dans la crainte de les rendre publiques, ils les faisaient apprendre par cœur à un certain nombre d'élèves éprouvés, destinés à en être les dépositaires. C'était un mystère à l'étude duquel les seuls initiés des druides pouvaient être admis ; ce qui fit *que l'art d'écrire inventé par les Celtes* ne fut jamais employé par ce peuple pour transmettre à la postérité les annales de la nation, jusqu'au moment où la politique sanguinaire de Rome abolit le collége des druides (5).

C'est donc de la Celtique que l'invention la plus considérable, celle qui fait le plus d'honneur à l'espèce humaine, que l'art d'écrire en caractères *populaires* s'est répandu dans le reste du monde. C'est là l'énigme de cette conformité des caractères alphabétiques grecs et romains avec les plus anciens caractères celtiques. Je ne sais pourquoi on a pu balancer

à reconnaître les Celtes pour les pères des lettres grecques, et à donner de préférence cette gloire aux Phéniciens. Les plus anciens caractères grecs étaient les mêmes que les caractères celtes, et n'avaient qu'une ressemblance éloignée avec les caractères syriens ou phéniciens. Les Grecs et les Romains écrivaient de gauche à droite, ainsi que les Celtes et tous les peuples d'occident, tandis que les Phéniciens, les Syriens, les Chaldéens et les autres peuples d'orient écrivaient de droite à gauche. De tout temps la gauche a été le symbole du couchant, et la droite le signe de l'orient, et désignaient la place qu'occupaient les peuples à la droite du monde, comme les Celtes à la gauche (6).

Quand les Celtes et les Celtes-Ibères se répandirent et s'établirent d'une manière fixe et constante en Asie et en Afrique, ils s'habituèrent à écrire de droite à gauche, pour marquer qu'ils occupaient la droite du monde. Ce changement dans leur façon d'écrire dut nécessai-

rement apporter de la variation dans la forme de leurs lettres, auxquelles ils donnèrent une tournure inverse de celle qu'elles avaient en Occident. Les plus anciens caractères grecs et latins sont les mêmes que ceux des Celtes ; leur position ni leur forme n'ont rien de la position rétrograde, ni de la forme inverse des lettres orientales ; ainsi, il reste démontré que les Grecs n'ont point reçu la méthode d'écrire ni la forme des caractères alphabétiques des Phéniciens, mais des peuples primitifs d'Occident, les Celtes (7).

Plus les formes significatives furent promenées d'un peuple et d'un climat à l'autre, plus elles éprouvèrent de changements et d'altérations sensibles.

Les Latins n'eurent jamais d'autres formes de lettres que celle des Hellènes : il y a plus, c'est qu'ils se piquèrent de constance pour les formes primitives, et n'y firent point les mêmes changements que les Grecs, comme l'atteste Tacite. Une seconde preuve que les

caractères dont se servaient les Romains avaient la même forme que les plus anciens caractères grecs, c'est le fameux tableau d'airain transporté de Delphes à Rome, connu sous le nom de *Tabula Delphica*. Ce monument était du temps de Pline dans la bibliothèque des empereurs. Il était la preuve authentique que les plus anciens caractères grecs étaient les mêmes que ceux des Latins. Ces caractères sont encore en grande partie ceux dont se servent aujourd'hui les Russes.

Tous ces peuples confessaient tenir l'invention des caractères d'autres peuples : les Romains des Grecs, les Grecs des Phéniciens, qui rapportaient toutes leurs connaissances à *Ochus ;* de même que les Egyptiens faisaient honneur de tous les arts à leur *Thoth* (8). L'invention des lettres chez tous ces peuples et la ressemblance plus ou moins frappante de leurs formes en Europe et en Asie, prouvent qu'un seul et même peuple les a

transmises à toutes les autres nations. Où trouver ce peuple ailleurs que chez les Celtes, qui, seuls sur la terre, ne reconnaissaient ni fondateurs, ni législateurs, ni vainqueurs étrangers?...

Je conclus que les Celtes sont les premiers inventeurs des caractères, de la poésie, des arts, des sciences, et qu'ils les ont transmis, dans leurs excursions en Orient, aux peuples qu'ils ont vaincus dans les premiers âges du monde (9) : non que je prétende insinuer par là que les Celtes, nos ancêtres, aient porté les sciences et les arts à leur perfection; mais la seule, la véritable gloire que je regarde comme personnelle à la Celtique, c'est d'avoir été le berceau de toutes inventions immortelles, même à l'égard des peuples d'Asie. Enfin, les druides ont constamment enseigné *que les Celtes étaient originaires du sol celte*. Leur religion simple et pure était conforme aux lois naturelles; elle n'a préexisté dans aucune autre contrée du globe, mais *elle a servi de base aux*

codes religieux des législateurs de toutes les nations de l'antiquité. Est-il un seul grand peuple connu qui pourrait établir deux points aussi importants pour prouver son ancienneté primitive et celle de sa religion?

L'histoire a conservé le nom d'un de ces druides fameux par leur amour pour les sciences. Hérophile était son nom, il enseignait à Bibracte l'anatomie sur des corps vivants. Ce fait, regardé comme horrible par sa cruauté, doit aussi être envisagé sous un autre aspect. Dans ces temps primitifs où il n'y avait pas d'hôpitaux, il était impossible de se procurer un cadavre à cause de la vénération que l'on avait pour les morts. Aussi Hérophile se servait de sa puissance et de son savoir pour faire ses expériences chirurgicales sur des esclaves. On évalue à sept cents les hommes qu'il a disséqués vivants.

En 1598, on découvrit près de Dijon un tombeau celtique, dans lequel était une pierre ronde et creuse; elle contenait un vase de

verre orné de peintures; autour on lisait en caractères grecs l'inscription suivante :

DANS LE BOCAGE DU SOLEIL,

CE TOMBEAU RENFERME LE CORPS DU CHEF DES DRUIDES,

CHYNDONAX.

IMPIE, ÉLOIGNE-TOI!

LES DIEUX LIBÉRATEURS VEILLENT AUPRÈS DE MA CENDRE!...

Voici quelques préceptes druidiques, ils offrent un vaste champ aux réflexions du philosophe. — Honore le souverain Être, et ne fait point de mal.—Les âmes sont immortelles.—Le monde est immortel.—Si la terre finit, ce sera par l'eau ou le feu.—En grandes choses, il faut immoler aux dieux. — L'obligation au peuple d'assister aux sacrifices solennels.—Défense de discuter sur les matières politiques et religieuses. — Tout père de famille est roi dans sa maison.—L'éducation des enfants doit être en commun. — La jeunesse finit quand l'homme se sent en état de combattre pour la liberté. — Les inimitiés sont

bonnes entre les grands, afin qu'ils s'accusent, s'ils conspirent contre la liberté.—Le traître à la patrie sera châtié par le feu. — On doit être vrai, diligent et prudent en administration.—Peines contre l'oisiveté.—Le vol et le meurtre en sont toujours les suites.—Être brave en toute rencontre.—Honorer la mémoire des morts.

La seconde classe des druides (les bardes) réunissait le double caractère de poètes et de musiciens. Ils se livraient à l'improvisation pour entraîner leurs auditeurs au délire de l'enthousiasme. Dans cet état, le peuple leur attribuait le don de la prophétie. Ils mettaient en vers les dogmes religieux, chantaient les destinées du peuple, ses malheurs, ses espéranees. Trompettes de la gloire pendant les batailles, ils excitaient le courage des soldats par des chants belliqueux et patriotiques. Leur musique et leur parole avaient tant de pouvoir qu'ils faisaient naître ou apaisaient la fureur des combattants. Dans les fêtes ils

instruisaient le peuple en lui racontant l'histoire des dieux, ou les hauts faits des héros, ses ancêtres. La poésie, la musique et la danse accompagnaient toutes les cérémonies.

La poésie naquit de la contemplation. Elle est l'impression ardente des émotions que l'homme de la nature éprouve avec un sentiment plus vif que l'homme civilisé. C'est chez les peuples primitifs que l'on trouve les expressions figurées, hardies, qui caractérisent la grande et sublime poésie. A la destruction des druides les épopées de l'antiquité celtique se sont perdues. Ces chants qui avaient pour sujet Dieu, la nature et l'univers, ont disparu par les menées des empereurs romains qui voulaient détruire toutes les traces du druidisme, ce père des méditations et de la solitude.

La légende celtique rapporte que, presque aussitôt après la création, Ésus, ne trouvant déjà plus la race humaine digne de sa noble origine, façonna de ses mains, avec le con-

cours des autres dieux, un homme qu'ils animèrent du souffle de leur esprit et le déposèrent sur la terre des *Aulerques-Brannovii* pour qu'il portât sur tout le globe le flambeau de l'éloquence, de la sagesse et de la justice.

La puissance des dieux est quelquefois lente à produire le bien, tandis que le pouvoir du méchant est prompt à enfanter le mal. Cet homme juste et vertueux ne fut pas plutôt sur la terre que l'envie, qui s'élève sous les pas du savoir et de la gloire, conjura la perte de l'ouvrage des dieux. Deux méchants génies jaloux lui donnèrent la mort par trahison, et de son sang, mêlé aux plantes aromatiques des montagnes, ils formèrent un breuvage divin, qui fut le principe et l'origine de l'éloquence et de la poésie... Ils le cachèrent avec soin, afin de s'en réserver tous les avantages.

Bientôt les dieux, alarmés sur le sort de leur fils chéri, interrogèrent les deux génies; ils répondirent avec une perfide ironie, que

l'enfant des dieux était mort suffoqué par la sagesse, la justice et la science. Mais le temps, qui n'efface jamais la trace des crimes, dévoila ce forfait.

Le géant Vergisson, que les méchants génies avaient offensé, les enleva et les enchaîna sur un rocher aride et solitaire. Près de périr en ce lieu funeste, ils offrirent au géant, pour leur rançon, le breuvage merveilleux; à ce prix ils recouvrèrent leur liberté.

Tous les dieux désiraient la possession de ce précieux breuvage, mais comment réussir à l'enlever de la caverne impénétrable où Vergisson l'avait déposé? Les difficultés irritent les hommes, à plus forte raison les dieux, et la fortune ne trahit point son sexe en rendant les faveurs, dont elle se montre le plus avare, mille fois plus précieuses.

Og-Mi, plus impatient que les autres dieux, quitte la délicieuse vallée d'Alésia, et, sous les traits et le costume d'un simple mortel, arrive au pays des Brannovii. Il aperçut aussitôt

la demeure de Solutré, le frère de Vergisson, et il chercha dans son divin cerveau la ruse qu'il pourrait employer pour se saisir du poétique breuvage, lorsque dans les prairies des Géants il vit des esclaves qui fauchaient la souple et verte chevelure de la terre, il leur offrit d'aiguiser leurs faux; et après y avoir consenti, il les rendit si tranchantes, que chacun d'eux voulut avoir l'utile pierre dont il s'était servi. Og-Mi la jette au milieu d'eux, et, tous se ruant à la fois pour s'en saisir, s'entr'égorgent avec leurs faux.

Quelques jours après, Og-Mi apprend que Solutré se montre très sensible à la perte de ses esclaves; il se rend auprès de lui et lui offre d'accomplir seul la tâche de tous ces travailleurs, si le géant veut obtenir de son frère la permission qu'il emporte quelques gouttes de la divine liqueur qui est en son pouvoir; Solutré accepte cette offre et s'engage à lui faire obtenir ce qu'il souhaite. Og-Mi, plein d'espoir, se met à l'œuvre; sa faux vole

sur les moissons; après avoir rempli son engagement, il demande son salaire; il trouve Solutré désespéré de n'avoir pu fléchir la rigueur de son frère. Alors le dieu-héros le presse de lui prêter son secours pour obtenir par la ruse ce que l'on refuse à sa bonne foi. Solutré lui remet un fer aigu, un talisman magique, et lui montrant une des roches qui cachent le breuvage, l'engage à la percer jusqu'à ce qu'il ait atteint la place où il est déposé. Dès qu'Og-Mi est parvenu à perforer le rocher, il se métamorphose en serpent et se glisse dans la caverne, où, reprenant sa forme et ses traits divins, il séduit la fille de Vergisson, la belle Serrière, qui cède à ses enchantements, et lui livre le sang de l'homme juste et sage. Hélas! que peut refuser la vierge qui vient de sacrifier son honneur?

Le breuvage n'a pas plutôt mouillé les lèvres du dieu, qu'il ne reste plus rien dans la coupe; il se métamorphose en aigle et se dirige vers Alésia à travers les airs. Instruit de la perte

qu'il vient de faire, Vergisson prend la même forme et poursuit Og-Mi à tire-d'ailes. Il était prêt de l'atteindre, lorsque les dieux, prévoyant qu'Og-Mi, ravisseur, ne pourrait conserver sa proie pendant le combat, exposent en toute hâte au dessous de lui des vases pour recevoir le divin baume. Le combat ne fut pas long. L'événement justifia la crainte des dieux, mais une immense part du breuvage, mêlé au sang qu'Og-Mi perdit par ses blessures, s'échappa aussi d'une source immonde et fut souillé : et tandis qu'une portion restée pure est le partage de quelques mortels privilégiés, tous s'abreuvent de l'autre à longs traits. La foule est prodigieuse autour du vase qui la contient, et tous ces malheureux essaient en vain de communiquer aux hommes, par des chants pâles et sans accords, les bienfaits qu'ils croient avoir reçus des dieux.

C'est ainsi, qu'au dessus des plaines de l'air, où eut lieu ce terrible combat entre le géant Vergisson et Og-Mi, s'étendent des tapis ver-

doyants arrosés par de limpides eaux qui roulent l'or mêlé à leur sable mouvant, tandis que d'autres plus nombreux sont ravagés par des torrents furieux qui traînent la dévastation sur les champs et les moissons.

A la suite de ce combat, les géants Vergisson et Solutré ont été changés en deux cônes montagneux, et la belle Serrière, en montagne. Telle fut l'origine de la poésie.

L'origine de la musique, comme celle de la nation celte, remonte à la plus haute antiquité (10); une profonde obscurité l'enveloppe. Les druides en faisaient la principale partie de leurs cérémonies religieuses et civiles. Les modulations en étaient vives et ardentes, quoique simples, naïves et variées selon l'occasion. Ces chants primitifs ne furent d'abord que des récitatifs courts et monosyllabiques comme la langue. Dépourvue de rhythme, cette langue servait à exprimer de mélancoliques rêveries, l'absence et le calme des passions. Libre de toute entrave,

le poète pouvait en un instant créer des beautés énergiques, sublimes, pour parler de Dieu, de religion, de lois, de patrie, de liberté. Alors la puissance des voix agissait à l'unisson sur les masses. Ces hymnes naïves de nos pères se transmettaient d'âge en âge dans chaque famille. C'est dans sa propre voix que l'homme des premiers temps a trouvé la musique, cet art d'émouvoir par la combinaison des sons, dont les druides surent tirer un si grand parti ; car Dieu permit qu'ils l'employassent pour exprimer les transports d'admiration pour ses œuvres, et de reconnaissance pour ses bienfaits, auxquels le langage ordinaire ne pouvait suffire.

Les premiers instruments furent un chalumeau de paille ; la cornemuse, qu'on fait résonner au moyen de l'air contenu dans une outre, vint ensuite. Puis parut la lyre dont se servaient les bardes ; elle était composée d'un corps sonore, surmonté de deux branches attachées par une autre branche transversale,

à laquelle on fixait des cordes. On attribue son invention à Og-Mi. Dans son origine, elle n'avait que trois cordes, nombre magique et divin ; ce nombre fut successivement augmenté, mais il n'alla jamais au delà de sept, qui est celui des corps célestes ; elles furent espacées suivant la symétrie des distances respectives des planètes. Les sept monosyllabes qui forment les sept notes musicales ont été puisées dans la langue celtique, qui était entièrement monosyllabique. Cette langue respire le système complet des druides sur l'influence des astres.

La Sirène (11) était une des sources religieuses des druides ; elle présidait aux chants, indiquait la marche du ciel, des étoiles, la course des comètes, ces astres errants dans l'infini de l'espace. Le chant de la Sirène indique cette faculté de la nature par laquelle l'air pressé rend un son, et qui produit l'harmonie des sphères, le sifflement des vents, le bruit des mers sur le rivage. *Si* n'est que l'ex-

pression du son pressé contre nos dents. Sirène signifie *conducteur des vents*. Les druides désignaient par le mot Sirène le *son*. Le peuple se représentait la faculté qui dirige le *son* comme une divinité femelle habitant les airs, la terre et les mers.

On sera étonné de retrouver ici une légende druidique conforme à la fable du roi Midas : — Un vergobret (souverain magistrat) des Éduens faisait mourir tous ses serviteurs, afin de les empêcher de rapporter au peuple qu'il avait des oreilles de cheval ; mais un intime ami du vergobret, qui s'était engagé à ne jamais révéler ce qu'il savait, ne pouvant résister à l'envie de raconter ce fait, par les conseils d'un druide, il fut le dire sur les bords de la rivière, et là trahit son serment à l'amitié. Og-Mi prit trois roseaux sur les bords de cette rivière, et en fit des anches de hautbois, sur lesquels il chanta : — *Le vergobret a des oreilles de cheval.*—Telle fut l'origine du hautbois.

Il s'agit de savoir à quel peuple appartient l'invention de cette fable. Ulysse l'apporta-t-il à Bibracte, ou bien Silène, qui voyagea partout, l'exporta-t-il de la Celtique où il l'avait apprise pour la raconter en Phrygie? — La simplicité du récit celtique me fait croire qu'il est le primitif, et qu'une fois maîtres du thême, les Grecs l'ont embelli de toutes les variantes de leur génie mythologique. Quoi qu'il en soit, cette tradition est une des plus anciennes qui soient venues jusqu'à nous.

La Danse, cet exercice du corps, cette *poésie muette*, était le symbole *des mouvements célestes*; comme la poésie et la musique, elle faisait partie du culte, quand elle s'exécutait autour des dolmens. Les danseurs et danseuses se suivaient à la file, comme des grues, pour imiter les mouvements des astres, en tournant comme eux de droite à gauche, d'orient en occident. Ensuite les danseurs déclinaient de gauche à droite par égard pour les planètes, qui, outre le mouvement com-

mun, ont encore le leur particulier d'occident en orient. Ces marches et contre-marches, accompagnées de chants et de danses, se variaient en mille formes différentes. Aujourd'hui cette expression de la nature, ce saint enthousiasme, est énervé par la mollesse et la volupté : la danse fait rougir la vertu, elle n'est plus que l'école du vice et l'art de corrompre les mœurs.

Je ne puis passer outre sans raconter ici la mort d'un barde. — La légende des Aulerques-Brannovii dit que les druides ont donné primitivement le nom de *Grosna* (la Résolue), à la rivière qui baigne la vallée qui porte le nom de *vallée de la Grosne*. Un barde a aussi éternisé la cascade de cette rivière qui se jette dans la Saône.

Bien avant l'expédition de Bellovèse en Italie, c'est-à-dire plus de six cents ans avant Jésus-Christ, un savant barde des Aulerques-Brannovii instruisait ses élèves, et il est dit qu'un jour, lorsque la nuit, au front cou-

ronné d'étoiles, descendit sur les ondes qui baignent l'antique vallée de la Grosne, le barde Cervòrix, sur le rocher solitaire de la rivière, pinçait une lyre d'ivoire enrichie d'or, présent des druidesses de l'île de Séna. — Tout était calme alors, la terre, les forêts et la voûte éclatante du ciel. — Ses disciples étaient assis autour de lui, la tête nue, écoutant les merveilles du firmament, et suivant, en les admirant, la marche des astres.

Tout à coup l'horizon s'obscurcit...., des nuages épais étendent leur voile sur la vallée..... Un vent impétueux tourmente les arbres, les oiseaux nocturnes voltigeaient autour de ce lieu sacré; leur cri se mêlait aux bouillonnements de la cascade et à la voix de Cervorix; le groupe d'étoiles qu'ils observaient disparut dans l'obscurité....., l'orage venait.....

« Tel est l'état de l'homme sur la terre!
« dit le barde, avec dédain... de massives va-
« peurs, de grossières exhalaisons.... l'en-

« veloppe matérielle qui comprime les élans
« de l'âme ; ce poids qui nous retient sur ce
« globe pesant, tout commande à l'homme
« de le quitter pour des demeures plus heu-
« reuses.... »

Après ces mots, il brisa sa lyre et se précipita du haut du rocher dans les flots bouillonnants. — En mémoire de ce fait, et pour en perpétuer le souvenir, on nomma cette chute d'eau, *le saut de Cervorix.* On le désigne encore sous le nom de *saut de la Cervèze*, par corruption du nom du barde Cervorix.

Le lendemain de ce jour néfaste, un immense bûcher couvert de fleurs fut élevé devant le dolmen de la vallée (12). Les druides, les saintes filles, les bardes, les chefs, le peuple, en firent pompeusement le tour. L'un y jeta une coupe d'ambre ; l'autre, une lyre harmonieuse. La jeune vierge y déposa une mèche de ses blonds cheveux, la druidesse, son voile, le druide, sa saie blanche comme le lis de nos vertes campagnes.

Mais ses jeunes amis, ceux qu'il dirigeait, ceux auxquels il avait décrit les merveilles de l'univers, la marche et la composition des mondes..... s'élancèrent comme l'éclair dans le bùcher, où ils furent dévorés par les flammes.

« Pleurez leur mort un jour! dirent les « druides au peuple..... On l'accorde à votre « faiblesse.... c'est assez pour l'humanité.... « Mais chantez à jamais sur vos lyres ce trait « d'amour et de respect, car que ne doit-on « pas à ces bardes qui vous forment à la « vertu, et vous font partager leurs hautes « connaissances (13)? »

Telle est l'origine du nom de la chute d'eau de Cluny, que depuis long-temps le vent des siècles avait effacé de la mémoire des hommes. De même, un jour, le temps rapide dans sa marche anéantira tout ce qui existe. La vertu seule survivra aux ruines des mondes, car, quoique humaine, elle est immortelle.

Dans un des sillons de la Grosne, cette

cascade tombe d'un rocher d'où elle se jette avec fracas dans la vallée, et y produit un effet des plus pittoresques. Là ses ondes se partagent en tombant, plus loin elles se courbent en arcades transparentes, s'épandent en nappes limpides ou s'échappent en filets de cristal au milieu des peupliers qui balancent dans les airs leurs têtes majestueuses, et des saules à la chevelure ondoyante, mêlée aux roseaux de la rive.

C'est près de cette chute d'eau qu'on aime à rêver sur la brièveté de la vie et la rapidité du temps qui fuit sans cesse. C'est là qu'on aime à demander aux flots d'où ils viennent, où ils vont, eux qui fuient sans jamais s'arrêter. Par delà ces prés quels sites vont-ils embellir ? Quelle contrée vont-ils fertiliser, après avoir voyagé entre ces saules et ces peupliers, avant de trouver l'immensité des mers où ils se perdent avec le souvenir des ravages ou du bien qu'ils ont fait ?

LIVRE VI

LES PROPHÉTESSES ET LE PARADIS

Indépendamment des druides, il y avait dans la Celtique trois classes de druidesses. — Les neuf vierges de l'île de Séna (1). — Les Samnites des îles de la Loire. — Les druidesses répandues dans chaque peuplade de cette antique et primitive nation. — Nous ne parlerons que des druidesses de l'île de Séna,

île mystérieuse et féerique, où neuf grandes prêtresses gardaient une perpétuelle virginité. Animées qu'elles étaient par un génie puissant, leur pouvoir était sans bornes ; elles consultaient la Lune, étudiaient les vertus des herbes, prédisaient l'avenir par l'inspection des entrailles, et la manière dont coulait le sang des victimes offertes en sacrifice. Elles avaient le don de guérir par des paroles mystérieuses qui avaient l'autorité des oracles et la puissance de hâter le printemps.

Ces neuf vierges étaient consacrées à *la nature,* expression sublime de la Vierge qui enfante, et qui précisait l'immortalité des âmes, l'éternité d'Ésus, la migration de cette vie dans une autre, qui n'était pour eux que la palingénésie de la matière, la métempsycose de la nature, qui toujours enfante et reste toujours vierge. — Vierge et mère à la fois, intacte et féconde, sans cesse la même et toujours nouvelle, Divinité des druides, vers laquelle ils ramenaient constamment les Celtes.

Cette île, couverte de verdure, avait dans son centre un groupe de chênes. Là, un temple, composé de pièces de bois mobiles, servait d'asile aux saintes filles. Toutes les années, de jeunes druidesses étaient chargées de décomposer et de refaire, dans l'espace de deux nuits, ces constructions où les druides seuls étaient admis pour y méditer sur ce texte fondamental de leur dogme : *Éternité, immuabilité, incorruptibilité!* culte qui n'était qu'une suite de l'hommage qu'ils rendaient à Dieu dans l'universalité de ses œuvres : à *Ésus*, ainsi qu'ils le désignaient, qui remplit tout l'espace de l'infini, et nous pénètre de ses admirables bienfaits.

Sur le rivage armoricain, en face de l'île de Sein, où l'a vue se perd à l'horizon avec le ciel, l'univers et l'éternité; dans un vallon situé près d'une des plus belles nappes d'eau de l'Europe (la baie de Douarnenez), où l'œil aime à suivre les mouvements de la mer, au milieu d'une multitude d'arbres, heureuse-

ment mêlés à de beaux tapis verts, à des rochers saillants, à des antres profonds, séjour plein d'émotions, là chaque année les druides célébraient le retour du printemps par une cérémonie civile et religieuse. Elle avait lieu après le congrès annuel des plaines de Carnutes (Chartres) (2), où toutes les peuplades de la Celtique étaient réunies dans ce centre de la nation.

Le plus illustre des guerriers était désigné à la pluralité des voix par le corps des druides pour féconder une (3) jeune vierge de l'île de Séna. Aussitôt élu, il se rendait, accompagné d'une troupe d'élite, sur le rivage opposé à l'île où une jeune druidesse s'était vouée volontairement à la conservation de l'ordre.

Après avoir passé la nuit de son départ à chanter au milieu des fleurs les merveilles de la nature, la druidesse Évellina fut revêtue, par ses compagnes, d'une tunique blanche, serrée par une ceinture sur laquelle étaient

brodés des signes magiques. Sur sa tête on posait une couronne de verveine, on la couvrait d'un voile aux couleurs azurées, on chaussait ses pieds de brodequins pourpres, où était tracé un *pentagone*. Ainsi vêtue, elle guidait ses brillantes sœurs, ses vertueuses gardiennes du feu d'Ésus, autour de l'autel des sacrifices en chantant les louanges des dieux!

« O mes bien-aimées compagnes, vierges saintes! la nuit, lorsque la lumière vacillante de la reine du ciel éclaire le sombre bocage, écoutez dans le silence les chants aériens, retenez les vers des héros dont vous attirez les âmes, et les mots mystérieux qu'ils échangent entre deux. Ils chantent la puissance d'Ésus, la création et les merveilles de l'univers! Leurs danses dans les plaines de l'air retracent les mouvements des astres, soit qu'ils se lèvent, planent dans les cieux, ou se plongent dans le sein des mers! »

Après ce chant, Évellina entraînait rapidement ses compagnes vers la pierre sacrée.

Semblable aux roseaux qu'agite le vent, leur file souple et gracieuse se plie et se replie autour du dolmen. L'œil suit à peine leurs tours et détours; elles s'éloignent ou se rapprochent, précipitent leur course ou la ralentissent, s'effacent, se montrent de nouveau pour disparaître : ainsi font les planètes autour du soleil, ainsi des milliers de comètes sillonnent l'espace de l'infini de leur parabole lumineuse et se perdent dans l'immensité des cieux (4).

A la fin de cette danse symbolique Évellina, qui s'était dévouée, s'échappait avec la légèreté de la colombe que l'Amour appelle et que les vents favorisent; elle vole au rivage, et reconnaît la barque qui doit la transporter. Ses yeux humides regardent le ciel, sa voix s'éteint, ses paupières s'abaissent, ses genoux tremblants s'inclinent vers la terre; pour la première fois elle sent couler dans ses veines un feu subtil et pénétrant; elle oublie tout : un sentiment unique enflamme et remplit son cœur!

Aussitôt que l'esquif touchait la grève du continent, l'heureux guerrier que le sort avait désigné enlevait la druidesse, la déposait sur le rivage, et lui disait :

« Fille sainte, reçois mes vœux et mon encens ! Charme de mes jours, tes regards sont plus doux que les rayons de l'aurore, fais que tes beaux yeux s'arrêtent sur les miens !... Que tu es belle, ô reine de mon cœur ! ta flamme subtile et féconde comme la chaleur du printemps va pénétrer et renouveler mon être ! Sans toi, j'aurais ignoré qu'un jour est plus long dans l'attente que le plus long mois d'hiver !... Si tu me fuyais ! je te suivrais jusque dans tes bosquets sacrés, jusqu'au pied de ce chêne, symbole auguste de nos dieux !... où je périrais du moins sans honte sous les coups des vierges tes compagnes dont tu es la plus belle !

« Ne crois pas m'échapper ; mon âme errante dans les airs troublerait ton sommeil par les sons lugubres de l'orfraie, et tes promenades solitaires par le cri aigre du corbeau.

Mais, non! je serai pour toi l'oiseau chéri que tu caresses de tes doigts effilés, que tu presses amoureusement de tes lèvres vermeilles! O ma vierge chérie! sur la terre, dans l'air, au séjour des dieux! esprit, homme, oiseau, plante ou reptile..., je ne puis plus exister sans t'aimer!... »

« Tendre Évellina! mon cœur te fut soumis dès que tu mis le pied sur le rivage : tu m'as fait comprendre le tourment que l'on nomme *Amour*. Il déchire, il consume le malheureux qui l'éprouve seul. Paisible et décevant, ainsi que les songes heureux, il nous montre les délices du paradis; âpre et dévorant comme l'ardente soif, il nous fait éprouver les tortures de l'enfer... Forêts sacrées, et vous dieux qui m'entendez, soyez les témoins de ma foi : ce que la nature a de plus doux, je l'atteste ici par tout ce que le ciel a de plus saint! Ésus, mon créateur, toi qui précédas les temps, qui leur survivras, que ma prière monte jusqu'à toi!... »

L'innocence repose encore sur les lèvres d'Évellina, et présente un nouvel attrait au guerrier : pure comme le souffle du zéphyr qui vient d'effleurer les prairies, son haleine est entrecoupée de soupirs; sa blonde chevelure, développant ses ondes dorées, voltige sur son sein, voile et découvre des trésors précieux.

Marchant à son côté, entourés par les druides et suivis par la multitude, les bardes faisaient entendre des hymnes d'allégresse et d'amour pendant cette marche de bonheur, où tous s'agitent joyeusement autour du couple, comme les feuilles printanières au milieu du tourbillon des vents.

Une vaste enceinte s'élève sur le rivage, d'où la vue s'étend sur un magique archipel. Des chênes, des frênes, des hêtres, s'y mêlaient aux arbrisseaux odorants et en marquaient le contour. Une immense toile de pourpre couvrait cet asile inviolable. Une foule d'oiseaux, dont le plumage cédait à peine à l'éclat des fleurs, faisaient retentir *le bocage de*

l'union de leurs concerts mélodieux. Là, l'heureux guerrier conduisait Évellina, et sur un lit de mousse et de feuillage il pose sa vierge chérie, qui, aussitôt, saisit sa main qu'elle porte à ses lèvres avant de la presser sur son sein. A cette douce pression, le guerrier laisse de nouveau parler sa tendresse. Enchaînés l'un à l'autre par un attrait et une sympathie si parfaite, ils savourent à la fois les charmes d'un feu naissant et les douceurs d'une longue fidélité.

Tandis que les derniers rayons du soleil se mêlaient à l'azur pourpré des cieux, mille jeunes filles jouaient autour du bocage de l'union en se défiant à la course ; les unes se paraient de guirlandes, d'autres consultaient le cristal des fontaines sur leur beauté ; toutes dansaient, et l'amour qu'elles ignoraient encore semblait animer tous leurs pas. Les bardes faisaient entendre un dernier chant joyeux, et tous se dispersaient pour respecter l'asile sacré du mystère. On n'entendait plus que le bruit des vagues qui venaient se briser

sur le rivage, et leur triste frémissement se mêlait seul aux sons aériens que les vents apportaient par delà les mers, car la nuit rapide comme l'éclair avait fait descendre sur la terre le silence et le sommeil.

Le jeune couple restait enfermé pendant neuf jours, et le soir de la dernière journée, après avoir goûté toutes les félicités d'un amour heureux, au clair de la lune, cette protectrice des amants, le guerrier reconduisait la druidesse où il l'avait reçue.

— Chère Évellina, lui dit-il, ne peux-tu donc résister à l'ordre absolu de tes sœurs ; avec l'appui des dieux et la force de mon bras, viens partager le bonheur dans la famille de ton époux.

— O toi! jeune et vaillant guerrier, à qui mon cœur s'est donné sans réserve, quelle que soit désormais ma destinée, je sens que je t'aimerai toujours; mais je ne briserai point mes vœux, je n'abandonnerai pas mes sœurs!

A ces mots, elle s'arrache des bras du héros

et saute dans la barque qui aussitôt s'éloigne du rivage et disparaît dans la brume des mers. Séparation cruelle et semblable à celle de deux tendres ramiers surpris par un orage instantané, lorsqu'ils s'ébattent sur le rocher solitaire, et que des vents opposés les enveloppent, les séparent, les roulent dans leurs tourbillons, en les entraînant au loin dans les airs.

Évellina, ramenée parmi ses compagnes, était reçue avec tendresse; elles lui prodiguaient mille soins imaginables jusqu'au moment où elle devenait mère. Si elle donnait le jour à une fille, elle restait dans l'île pour compléter un jour le nombre *neuf* des druidesses ; mais si le nouveau-né était un garçon, la mère le nourrissait de son lait jusqu'à ce qu'il soit jugé pouvoir se passer de ses soins. Cette époque arrivée, l'enfant était exposé dans une nacelle qui le conduisait sur le continent, où tout était disposé pour qu'il abordât sans accident. Les druides, réunis en corps, le recevaient pour lui donner de l'édu-

cation et l'élever au milieu d'eux dans le grand collége de Bibracte (*).

Un jour, cet enfant, beau comme un rayon du soleil d'été, ce fils, d'une *vierge-mère* de l'île de Séna, s'égara dans le bocage sacré de Bibracte, tandis que le druide chargé de le surveiller s'était endormi au pied d'un chêne antique (**). Il arriva que, comme cet enfant passait devant une caverne dont les ronces cachaient l'entrée, il en sortit tout à coup un vent très violent qui l'enleva dans son tourbillon et bientôt l'emporta dans les régions

(*) Le but de cette cérémonie primitive était d'honorer le principe actif de la génération universelle et la force féconde de la nature. Il subsiste encore, dans plusieurs provinces de la France, un reste de cette fête dont on a long-temps ignoré l'origine. C'est de planter, le 1er mai, un arbre orné de guirlandes à la porte des jeunes filles, et de leur présenter des fleurs, comme le symbole vivant de la virginité de la nature.

(**) On verra, dans cet épisode qui termine cet ouvrage, tout le fond de la pensée philosophique des druides, et le résumé de leur théologie basée sur une espèce de révélation.

supérieures de l'air. Au même instant un orage épouvantable, accompagné d'éclairs, jetait au loin l'épouvante. Le druide éveillé subitement demeura muet de surprise, et ne voyant plus près de lui son pupille, il eut peur : mais la pluie qui tombe par nappes larges et précipitées le force à chercher un abri plus sûr que celui du chêne sur lequel la foudre peut tomber. Il se dirige vers l'antre mystérieux qui lui était connu et d'où était parti le vent qui avait enlevé l'enfant confié à sa garde, écarte les broussailles, pénètre dans ses vastes profondeurs et s'asseoit sur la pierre, pleurant sur le sort du jeune druide. Tout à coup une lumière éblouissante remplit la caverne obscure, et apparaît devant lui, resplendissante d'une beauté céleste, une de ces divinités incomprises par les humains et dont la majesté est insoutenable à leurs faibles yeux. C'était la protectrice des Celtes, Néhallennia ; elle représente *tout ce qui a été, ce qui est, ce qui sera.* Sa taille est noble et élevée, un diadème

orné d'étoiles étincelantes surmonte son front divin ; une tunique blanche, frangée d'argent, est retenue sur ses épaules par des rubis ; une ceinture de perles, sur laquelle sont tracés les signes célestes, enserre sa taille. Tout son être respire le bonheur de l'immortalité. A sa vue, le druide tombe le front dans la poussière et récite en tremblant une hymne d'adoration.

— Relève-toi, dit-elle d'une voix dont les accents pénétraient l'âme des rochers, relève-toi, saint prêtre d'Ésus, et ne crains rien. L'enfant que tu pleures te sera rendu le neuvième jour, au lieu même où tu t'es endormi par la volonté de Dieu dont les desseins sont impénétrables. Va, retourne auprès de tes frères, et si l'on te demande où est le fils de la vierge de Séna, tu répondras en montrant Bélénos : — Un génie l'a enlevé pour lui révéler *les choses saintes*, et il ne nous sera rendu qu'au neuvième jour au pied du chêne sacré.

Ayant dit ces mots, Néhallennia s'éclipsa, et

tout devint sombre dans la caverne. La tempête avait cessé ses ravages, le ciel était plus pur, le druide regagna son collége.

Les druides voyant qu'il n'avait pas l'enfant avec lui, et craignant qu'Ésus, pour venger une offense secrète qui demandait une victime, ne l'eût tué de sa foudre, lui demandèrent où il était. — Mais leur ayant fait entendre les paroles de la divinité, ils répondirent :

— Ton récit, mon frère, est vrai comme le présent et juste comme l'avenir ; nous croyons.

Cependant, emporté par le tourbillon, l'enfant, à mesure qu'il s'élevait dans les célestes régions, semblait se dépouiller de sa terrestre enveloppe ; un fluide plus subtil que l'air dilatait sa poitrine, et imprimait à tous ses sens une activité qui leur faisait perdre tout ce qu'ils avaient de grossier.

Déjà il a franchi la vallée des nuages ; ces corps floconneux, qui de loin semblent un amas de fumée mouvante, lui apparaissaient

comme des armées dont les rangs pressés se heurtent au choc du vent qui les foule et refoule sans cesse. Leurs formes extraordinaires, capricieuses, se dessinent nettement à ses yeux au milieu des sons confus de toutes les voix de l'air. Ce sont des amas infinis de formes d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants ballottés par le flot incessant des nouvelles formes qu'apporte l'ouragan venu de la terre. Ils se pressent, s'entremêlent, glissent les uns sur les autres. Les uns poussent, vers notre globe qu'ils quittent, des cris de douleur, d'autres pleurent, et quelques uns semblent méditer profondément. Là, tous, incertains de leur sort, se sentent sous la main puissante d'Ésus qui doit fixer leurs destinées. On en voit qui suivent les mouvements des guerriers, planant au dessus de leurs armées, et, par leur influence, augmentent leur courage, ou les frappent de terreur. Des ombres pâles errent au dessus de celles-là; ce sont celles qui, pendant les nuits obscures, font retentir

les cavernes et les forêts silencieuses de leurs lugubres gémissements que l'écho mélancolique prolonge tristement de vallons en vallons. Ils jettent l'épouvante au cœur des méchants par des apparitions bizarres et des lueurs trompeuses ; n'étant point encore dépouillés des passions terrestres, elles se mêlent aux passions des hommes par un reste d'instinct tout humain. On sent leur influence dans les songes, les visions, les paniques des jours et des nuits. Ce sont des génies sylphidiques sans cesse repoussés vers notre planète, malgré les efforts qu'ils font pour franchir le cercle d'une atmosphère supérieure. Leur poids les ramène toujours en bas : ainsi, ne pouvant plus être des hommes, ils logent dans les corps ébauchés par l'influence des astres qui leur prêtent avec ardeur leur factice animation. Ombres jugées indignes des célestes demeures de Bélénos, elles sont condamnées à errer indéfiniment dans les airs, sur la terre, et dans les mers où elles prennent des formes fantastiques.

L'enfant vit tout cela, et il avait bien peur; mais le Génie qui l'accompagnait s'empressa de l'enlever du milieu de cet amas confus d'âmes en peine pour le porter dans un tourbillon voisin. C'était celui de la lune qu'il franchit avec une rapidité dont nous n'avons point d'idée ici-bas. Là nagent dans des torrents de vapeurs humides des milliers d'âmes sans autre sentiment que celui de l'existence, sans mémoire du passé, ni des différentes migrations qu'elles ont accomplies; elles attendent dans une torpeur glaciale les nouvelles épreuves qu'Ésus leur destine dans sa providence éternelle. Là sont aussi les réservoirs du premier principe de la vie, les rudiments de l'âme humaine, qui n'aura de sensation que quand elle aura été complètement vivifiée et unie à un corps, pour lui communiquer le flambeau de la vie qu'elle doit lui prêter pour un temps dans son alliance avec la matière, objet des sens, et lui donner l'intuition des choses célestes, objet d'elle-même,

et d'où elle émane par la toute-puissance de Dieu.

L'enfant voyait ces groupes d'âmes réunies tomber comme la cendre éparse, ou comme le grain que jette le semeur dans les sillons préparés. C'est par les longs tubes d'obscurité formés par ce que nous appelons *éclipses* que se fait *ce semis d'âmes* qui, aussitôt qu'elles touchent la terre, reçoivent la commotion de l'étincelle partie du Soleil, centre brillant de toute vie, et dont les effluves puissantes vivifient tout le système terrestre. Car c'est du contact de son feu sacré avec les produits rudimentaires du principe humide et froid de la Lune, que naissent et se maintiennent les phénomènes vitaux chez tous les êtres sublunaires.

Le Génie, voyant notre jeune voyageur aérien saisi d'admiration en face de toutes ces choses, le pénétra davantage, afin de les lui graver profondément dans la mémoire; après qu'il l'eut trempé pour ainsi dire dans

les profondeurs de ces mystères, il l'enleva de nouveau, et, en un clin d'œil, ils arrivèrent dans l'atmosphère radieuse du Soleil. L'enfant ébloui ne pouvait en supporter l'éclat; alors le Génie l'enveloppa de toute part de son ombre protectrice, et ils traversèrent ces régions que rien ne saurait décrire. A peine les eurent-ils franchies que toutes les frayeurs de l'enfant, à l'approche de ce qu'il prenait pour une fournaise ardente, se dissipèrent, et qu'il sentit en lui les divins effets du feu vivifiant, qui prête son flambeau à tous les mondes qui lui sont soumis. Les plus douces sensations d'un amour pur et heureux qui dilate nos cœurs dans la fleur de notre jeunesse, les suaves accords d'une harpe éolienne pendant une belle nuit d'été, la joie qui inonde l'homme vertueux qui passe sa vie dans des actes de bienfaisance, toutes les pénétrantes émotions d'un cœur tendre et affligé qui trouve un ami qui lui ouvre les bras et le console, ne sont rien en compa-

raison des émouvantes pressions d'enchantement et d'ivresse qui ravissaient notre voyageur en approchant du disque immense du père de la lumière. — Vois, dit le Génie : cette lumière des lumières qui brille d'un feu si vif, que nul œil humain, même à des distances incommensurables, n'en peut soutenir l'éclat, n'est qu'un amas sans nombre d'âmes épurées, qui se confondent et nagent dans un océan de délices. Estime, et apprends à faire estimer ce que vaut la vertu qu'Ésus récompense dans ce séjour d'une manière aussi magnifique. Qui peindra l'état extatique de ces âmes, ce mélange de toutes les sensations de plaisir, de tous les sentiments de bonheur parfait, de toutes ces jouissances infinies, dépouillées de tout ce qu'elles avaient de terrestre, purifiées au feu éternel qui les a revêtues de son immortalité pour être avec lui à toujours, dans la sphère immense du monde des mondes ? —Oh ! qu'on est bien ici, s'écria l'enfant ; que ne puis-je y rester avec

ceux qui m'enseignent sur la terre le culte des dieux! que n'y puis-je vivre avec ma mère, le guerrier qui est mon père, et les druides qui sont mes frères, et ma famille là bas, où je ne voudrais plus redescendre! — Enfant, tu ne sais ce que tu demandes, dit le Génie ; regarde et écoute! afin que tu puisses raconter aux fils des hommes ce que tu as vu et entendu, savoir que tu as été transporté par la volonté d'Ésus dans le palais de Bélénos, le séjour qu'il réserve aux bons, aux compatissants, aux guerriers valeureux qui meurent pour la patrie! aux bardes qui chantent, en enseignant la vertu! aux druides qui lui offrent les sacrifices d'expiations pour les fautes et les crimes des hommes, dont ils sont les conducteurs et les chefs dans la voie de la vérité, et à tous ceux enfin qui suivent leurs conseils avec un cœur droit, et pratiquent la bienfaisance envers leurs semblables.

Disant cela, le Génie saisit l'enfant dans

ses bras et le transporte sur une haute montagne située au centre du disque du Soleil. Là est le palais de Bélénos. Sa grandeur et sa magnificence frappent les yeux du fils de la druidesse de Séna. On y monte par des degrés de cristal le plus pur; les pierres les plus précieuses servent de dalles à son péristyle; sous les arceaux de ces voûtes brillent des milliers d'escarboucles enflammés. De son faîte d'or poli qu'étreint une ceinture de diamants, tels qu'on n'en voit point sur notre globe parmi les plus purs, s'élèvent de hautes et sveltes colonnes de rubis scintillants qui forment une coupole hardie et légère sur laquelle s'épanouit, dans tout l'éclat d'une lumière céleste, une étoile aux mille feux, dont les rayons vont se perdre dans les espaces infinies de l'incommensurable royaume de Bélénos. De ce palais, son œil embrasse les mondes. Là le sommeil le plus léger, celui de l'oiseau sur la branche, n'effleure point la paupière du dieu. Là ne se succèdent ni le

jour ni la nuit, mais une lumière éternelle. L'herbe qui germe et la laine qui point sur le dos des agneaux ont leur bruit qui monte jusqu'à son oreille. Son œil voit toutes les actions des hommes, il entend tous leurs discours. Son intelligence sonde tous les replis de leurs cœurs, et de sa bouche sort la parole qui retentit aux quatre coins des neuf mondes. Maître éternel, par la volonté d'Ésus, de ces glorieux domaines de la vie, il voit rouler sous ses lois les douze maisons des dieux dans une harmonie constante. A sa droite est le trône du souverain maître des cieux et de la terre. A sa gauche est le cahos où roulent les flots d'une vapeur qui attend son soufle créateur pour être lancé vers la Lune, où elle devient *semence d'âmes.* Sous ses pieds est une fontaine où *la Sagesse et la Prudence* sont soumises à sa volonté, et au milieu de son palais, un chêne dont le *gui* ne meurt point, qui a la vertu de rajeunir sans cesse ceux qui y touchent, déploient majestueuse-

ment son feuillage ancien comme Bélénos lui-même, et dont l'ombre tempère la clarté des cieux. Là sommeillent, rêvent ou vident l'ambroisie dans la coupe des Dieux, dans une extase sans fin, couchés sur leurs lauriers, les vaillants guerriers qui se croient sous le dôme verdoyant des forêts.

Et maintenant que tu as vu et admiré toutes ces choses, dit le Génie, sache aussi la destinée des mondes qui roulent sous nos pieds. Regarde là bas, tout là bas, cette petite sphère aplatie, qui semble un point obscur à peine visible dans l'infini : c'est la terre destinée à périr un jour, elle et tout ce qu'elle renferme, pour être ensuite purifiée par Bélénos, et rendue vierge par Ésus qui lui destine de nouveaux habitants, quand ceux qui se traînent à sa surface auront accompli leurs destinées terrestres, bornées comme tout ce qui est de la terre et par la terre ; ainsi toute matière, mais non l'intelligence et l'âme qui viennent de Dieu et qui retournent à lui. Mais

quand la fin de ce monde, qui est la terre, viendra pour elle, Bélénos n'y enverra plus que de pâles rayons qui ne suffisent plus pour l'échauffer, et alors trois années stériles viendront. La lumière céleste pâlissant de plus en plus, la chaleur deviendra moindre encore (5), et la neige fondra en abondance des quatre coins de l'univers. Les hommes pressés par la faim s'entr'égorgeront; tous les liens de famille seront brisés; les frères tueront les frères, les enfants les pères, les femmes leurs maris. Tous les désordres régneront sur la terre, comme au temps où on ne connaissait point Ésus, où personne ne suivait d'autre loi que celle d'une peur brutale de mourir de faim. Les étoiles ne donneront plus de clarté, les montagnes seront ébranlées, les arbres déracinés, jetés au loin par la tempête. La mer débordera de toutes parts, les fleuves rouleront des flots de venin qui tueront tout ce qui sera vivant. L'eau et le feu détruiront la terre, et la feront ensuite belle comme au commen-

cement ; ce sera le nouveau règne d'Ésus. — Tu leur diras toutes ces choses quand tu seras redescendu vers eux.

A peine le Génie avait-il fini cette phrase, que l'enfant sentit tout à coup comme la vie s'éteindre en lui. Des ténèbres profondes l'environnaient, il lui sembla qu'il roulait à travers des nuages qui devenaient de plus en plus épais à mesure qu'il descendait. Un choc léger qu'il ressentit suffit pour lui faire reprendre ses sens. Il ouvrit les yeux, étendit les bras, et fut tout surpris de se réveiller après neuf jours qui ne lui avaient semblé qu'un instant, au pied du chêne où le druide l'avait conduit. Il était là, livré à un sommeil profond, quand un vent fort, effleurant sa face, le réveilla, et il vit l'enfant à ses côtés. Il en fut tout joyeux, et l'ayant embrassé, il le prit dans ses bras, et le ramena parmis ses frères, où tous furent remplis d'admiration en écoutant les merveilles qu'il leur raconta.

Ce récit fut tracé sur des lames d'or et conservé comme un dépôt sacré dans le grand collége druidique de Bibracte, où deux druides veillaient jour et nuit à sa conservation.

FIN.

NOTES

NOTES

DU LIVRE PREMIER



NOTE 1.

Recherches sur les ossements fossiles dont les révolutions du globe ont détruit les espèces.

(CUVIER.)

Les égyptiens avaient un système de cosmogonie qui donne les plus hautes idées de leurs connaissances. Ils avaient reconnu que les eaux avaient couvert tout le globe, qu'elles y avaient charrié et déposé des coquilles et des débris d'êtres organisés.

Note 2.

Chaque nation prétend au droit d'aînesse, prétention qui n'est qu'un vestige de la tradition des faits primitifs, seule trace qui nous reste de l'homme pris à son berceau, car la marche solennelle des siècles s'ouvre par un grand peuple dont la seule trace est le nom que porte la mer Atlantique, dont les flots se brisent sur les grèves de la France. Le temps a détruit tous les monuments qui auraient pu nous en apprendre davantage, à moins que le monument de Carnac n'en soit un débris.

Virgile dit, que Mercure, qui symbolise les Celtes, était petit-fils d'Athlas, c'est-à-dire des *Alpes*, et fils de Maïa, c'est-à-dire de *l'incendie*.

Je suis donc convaincu que la Celtique fut un des berceaux des premiers hommes antérieurs au déluge et que c'est là que l'Écriture nous montre la place du paradis terrestre. Moïse ne dit nulle part que le berceau du premier homme ait été en Asie. Au contraire, tout ce qu'il a écrit sur ce jardin mystérieux concourt à prouver que *le premier semis humain fut fait dans la Celtique, et qu'il sortit tout formé des mains de Dieu!*

Le mot EDEN est un mot celte, qui signifie *le pays de l'homme ;* les Latins en ont fait EDO, *je produis.* Le sens de ce mot détermine la véritable signification du mot Eden ; d'où vient le nom primitif EDUENS, *le pays qui a produit l'homme.*

ADAM, signifie le premier possesseur de la terre. Ce nom d'Adam était rendu plus brièvement et plus énergiquement par le mot celtique DAM. ADAM en langue flamande, qui est un reste du celtique, signifie *l'être vivant par excellence.* En Belgique le mot ADEM, signifie *souffle, respiration, vie.*

Quant aux quatres fleuves qui arrosaient l'Eden, les noms que Moïse leur donne sont évidemment celtiques.

Phison, le fleuve du feu. *Guéon,* le guéable. *Khidde-kel,* la forêt brûlée. *Le phrat,* le passage.

Tous les rapports semblent se rencontrer dans la Celtique pour y placer les quatre fleuves du paradis terrestre. La Loire entoure la Celtique avec la Seine. Le Doubs roule des flots d'or. Le Rhône coule du côté de l'Orient.

L'historien Joseph nous apprend que les noms *arabes, abaris, iberes, hébreux* sont synonymes, et s'autorisant de l'égyptien Ménethon, dit que six cents ans avant

Moïse, sous la conduite de Saltis, les Hébreux descendant des Arabes établirent en Égypte les rois pasteurs.

Saint-Jérôme a écrit que le nom d'*arabe* ne signifie pas autre chose que les peuples *Hespérides* ou du couchant. De là je conclus que les Hébreux étaient eux-mêmes originaires de la Celtique. Ce qui le prouve jusqu'à l'évidence, ce sont les racines des noms propres hébraïques qui ont un rapport positif entre la langue celtique et l'idiome hébreux.

Si cette précieuse tradition de la création eût pu se conserver intacte, elle nous aurait fourni les principales couleurs pour peindre le tableau du berceau du premier homme sorti des mains de Dieu! — Ah! que l'espèce humaine ne formant qu'une seule famille devait être intéressante et faire contraste avec le genre humain divisé par peuple!... Mais il y a si loin, le monde est si vieux, l'histoire si jeune!

J'appelle l'attention des savants sur cette hypothèse.

(*Note de l'auteur.*)

NOTE 3.

Il y a deux espèces de déluges : les locaux et les généraux.

Le déluge de Sisuthrus arriva en Chaldée ; l'époque n'en a jamais été déterminée.

(SYNCELLE et ABYDÈNE, suivant EUSÈBE.)

Le déluge d'Ogygès arriva sous Phoronée, roi d'Argos, 1759 ans avant J.-C. Il inonda l'Attique par la rupture des digues de la Mer Noire.

(SOLIN.)

Le déluge de Phrygie arriva sous le roi Annac.

Le déluge de Deucalion arriva 1529 ans avant J.-C., par la rupture des digues d'un lac de Thessalie.

(DIODORE de Sicile, OVIDE.)

Le déluge de Prométhée arriva en Egypte par la rupture des digues d'un lac d'Abyssinie.

(DIODORE de Sicile, PLUTARQUE.)

Le déluge d'Inachus arriva en Béotie.

(PAUSANIAS.)

L'histoire de la Chine est remplie de détails sur différents déluges. Le Chong-King (chapitre... Yas-Tien) fait dire à Yas les paroles suivantes : « Les eaux immenses « du déluge se sont répandues et ont tout inondé et sub- « mergé. Les montagnes ont disparu dans leur sein ; « les collines y ont été ensevelies ; leurs flots mugis- « sants semblaient menacer le ciel ; les peuples poussent « des soupirs : qui pourra les secourir ?.... » — Hoaï-Nan-Tsée, Lie-Tsée et les autres tos-sé (savants) parlent d'un déluge arrivé sous Niu-Hoa, dont les eaux immenses inondèrent toute la Chine. — Lopi (article Soui-Tchi), après avoir rapporté que les saisons furent changées, que les jours et les nuits furent confondus, ajoute : « Il y eut alors de grandes eaux dans tout l'univers.... « qui réduisirent les hommes à la condition des pois- « sons. » — Le célèbre Kong-in-Ta ajoute que ces eaux avaient submergé les animaux et les maisons... — L'histoire de la Chine parle encore d'une grande inondation arrivée sous Peyrum, dans des temps bien postérieurs aux inondations du temps d'Yao ; mais il est difficile d'en fixer l'époque.

Les Mexicains parlent d'un déluge qui inonda le pays, et força les habitants à se retirer sur les montagnes. —

Les habitants de la Floride rapportent qu'il y eut dans leur contrée un déluge produit par le débordement du lac *Théomi*. C'est sans doute quelque lac qui existait dans les monts Apalaches.

Les Groënlandais eux-mêmes parlent d'un déluge : « Dans la suite des temps, disent-ils, le monde fut noyé « par le déluge. — Une des preuves existantes du déluge, ce sont les débris de coquillages et de poissons qu'on trouve bien avant dans les terres, à une profondeur où l'homme n'habita jamais, et les débris de baleines qui couvrent les montagnes les plus élevées.

(*Histoire du Groënland.*)

NOTE 4.

Nous sommes loin de connaître toutes les comètes, puisque tous les jours on en aperçoit de nouvelles. Leur nature physique n'est pas plus certaine pour nous que la durée de leur révolution. La science n'est encore arrivée à leur égard qu'à des présomptions qui sont loin d'une certitude. L'on en connaît aujourd'hui cent trente-sept, dont soixante-huit directes, et soixante-neuf rétrogrades.

Dans l'antiquité, l'apparition d'une comète était regardée comme une calamité publique. Plus voisin du déluge, on savait ce que le genre humain avait à en redouter. Le temps a presque effacé ce qu'a de sinistre leur apparition. Pline nous a conservé une tradition curieuse, qui apprend que les malheurs dont Typhon couvrit la terre furent annoncés par une effrayante comète : la fable de Typhon était le symbole des anciens pour désigner le déluge.

NOTE 5.

Le célèbre mathématicien allemand, J. S. Klügel, mort en 1812, a démontré que le plus petit axe de notre ellipsoïde n'est point l'axe de rotation de la Terre, mais l'axe de rotation primitif; ce qui placerait le pôle méridional près du cap de Bonne-Espérance : ainsi l'équateur primitif aurait traversé le centre de l'Europe, et se serait prolongé vers la haute Asie.

Les Égyptiens croyaient que l'axe de la Terre, d'abord parallèle, ce qui supposait un printemps perpétuel, le paradis de la Genèse ou le jardin des Hespérides, s'était incliné par la pression du passage d'une comète; que les jours et les nuits furent confondus et les saisons

changées par le dérangement de la Terre dans son mouvement.

NOTE 6.

Les glaces polaires présentent en hiver l'aspect d'une plaine couverte de neige, parsemée de montagnes et de monticules. Ces monticules sont nommés *torosses*. On distingue deux espèces de ces montagnes de glace, celles de *formation primitive*, qui sont des glaçons de plus de quarante mètres d'étendue et dont l'épaisseur varie de six à dix mètres. La glace de ces *torosses* est d'un bleu sale, tirant sur le gris; elle contient beaucoup de parties terreuses; leur caractère chimique est de ne point contenir de sel. *Les torosses de nouvelle formation* se composent de lames d'une épaisseur inégale, et d'une petite étendue, ayant des bords et des angles tranchants; leur caractère chimique est de contenir un peu de sel marin. Les *torosses* des deux espèces s'élèvent à la hauteur de 25 à 28 mètres.

La terre mêlée à la glace des *torosses* de formation primitive indique qu'elles ont été produites instantanément dans un mouvement général des eaux aux deux pôles; tandis que le sel contenu dans les *torosses* de

seconde formation, prouve que ce sont des glaçons formés de l'eau de la mer.

Ce principe établi, on trouve que la mer glaciale doit être parsemée très irrégulièrement de glaces primitives arrêtées sur son sol. Le froid ayant atteint l'intensité nécessaire, la congélation commence sur les bords du continent et s'y étend de plus en plus chaque année.

(*Note de l'auteur.*)

NOTE 7.

La température de tous les pays connus dans les temps anciens offre des changements atmosphériques positifs. — Alexandrie et le Caire, sans pluie autrefois, en ont aujourd'hui de longues et abondantes. — La Grèce et l'Italie, dont le ciel était pur et serein au temps d'Homère et de Romulus, sont à présent nuageuses comme la France. La chaleur y diminue progressivement et d'une manière sensible. — La Sibérie a produit des palmiers et des plantes tropicales; elle a nourri d'innombrables mammoutht dont les glaces du pôle couvrent ou compriment encore les ossements. — Des troncs de vigne sont trouvés de nos jours sur des mon-

tagnes où la vigne ne vient plus. Des traditions sur sa culture, en différents endroits où elle est impossible aujourd'hui, témoignent d'une diminution générale de la température de la terre.—En 1819, d'après le *Journal astronomique* de Berlin, l'astronome Bode a écrit que, depuis 1800, les jours pluvieux ont augmenté d'année en année. Au reste, l'on sait que, depuis 1830, les rigueurs du climat vont toujours croissant; qu'une des conséquences nécessaires de cette augmentation du froid, remarquée en différents pays, est la diminution positive de plusieurs espèces d'oiseaux et d'insectes.—L'on a remarqué que les sources d'eau chaude et de gaz inflammable diminuent ou cessent entièrement. En Turquie, les bains de Kukurli, qui, en 1825, avaient 87 degrés de chaleur, n'en avaient, en 1841, que 79.—Enfin, en janvier 1842, les montagnes des environs d'Alger étaient couvertes de neige. Dans Alger, le thermomètre Réaumur a marqué 2 degrés au dessous de zéro, tandis que la neige et la glace existaient dans les rues.

(*Note de l'auteur.*)

NOTE 8.

Newton n'a présenté l'attraction que comme une hypothèse physique, et non comme un principe appuyé sur des données mathématiquement démontrées. Il n'affirme rien sur l'arrangement réel de l'univers; il a seulement soupçonné que la nature était très simple et semblable à elle-même; que les mouvements des astres, comme la vie de tous les êtres, n'avaient qu'une seule et même cause. Il avoue son insuffisance sur cette matière, mais il n'a pu s'abstenir de donner des noms à ce qu'il a supposé exister. D'ailleurs, Newton nous dit dans sa *Théorie des couleurs*, liv. 3, question 31, qu'il emploie le mot *attraction* sans y attacher une opinion réelle. « *Et* « *que ce qu'il appelle attraction peut très bien être* « *causé aussi par impulsion, ou par quelque autre* « *cause qui lui est inconnue.* » Les commentateurs de Newton ont adopté comme vraies ses plus légères suppositions, qu'il n'a fait que proposer sans les résoudre. Si les principes de ce savant mathématicien semblent expliquer l'arrangement de l'univers, ils ne nous ont rien appris sur l'origine et la fin des choses. Ainsi Newton n'a inventé l'existence des deux forces contraires,

dont l'une attire et l'autre repousse, dont la puissance est de soutenir les globes au milieu du vide, que pour remédier au vide qu'il avait admis.

Les expériences de la machine pneumatique ont mis hors de doute la non existence du vide et l'invraisemblance du système de Newton ; elles nous ont prouvé que la dilatabilité de l'air est infinie, que la moindre parcelle qui reste dans le récipient se répand dans toute sa capacité. Pourquoi l'attraction ne retient-elle pas au fond du récipient la portion du gaz qui y reste? Voilà la preuve qu'il n'y a pas d'attraction et que les vapeurs ne restent pas à la surface de la terre. De là l'on peut affirmer que les gaz de l'atmosphère se dilatent jusqu'aux corps célestes.

Enfin, le mouvement est impossible à concevoir dans un espace vide. L'oiseau resterait couché à terre, tandis qu'il s'élève légèrement dans l'espace rempli d'air. Si l'espace était vide, tout dans l'univers serait sans mouvement et sans vie; le vide est impossible.

D'après le plein, tous les mouvements des corps célestes sont faciles à concevoir; ce sont des ballons voguant sans cesse dans un océan de gaz qui les entraîne dans son cours éternel. On conçoit parfaitement, dans

le plein, les pressions de l'atmosphère, tandis que tout est obscur d'après le système du vide. Qu'une comète ou tout autre astre se rencontre dans le nœud de la terre, il en résultera une pression qui les forcera à se tenir éloignées à la distance qu'exige l'influence de la pression; c'est-à-dire, deux corps célestes, voguant dans l'espace, doivent nécessairement se tenir à la distance l'un de l'autre où s'étend l'atmosphère formée par la pression de la chaleur qu'ils se réfléchissent. Ainsi, la distance entre deux planètes sera toujours de l'épaisseur des deux atmosphères plus ou moins comprimées. Je suis fermement convaincu que jamais deux corps célestes ne peuvent se heurter. A la vérité, le plus fort peut déranger le plus faible; mais cette catastrophe, pour l'espèce qui peuple la planète, ne doit pas être en réalité une catastrophe pour cette même planète, car tous les mouvements de la nature sont des effets de la tendance à l'équilibre. Par exemple, l'eau d'une machine à vapeur cède à la force de la chaleur, la reçoit et se dilate avec violence. C'est ainsi que la chaleur produit, par la tendance du calorique à l'équilibre, cette force énorme qui meut des machines puissantes, et donne à la locomotive une vitesse inconnue avant cette découverte. Je présume

que la puissance de ce mouvement n'est pas produite par une attraction. Ainsi, les différentes directions des corps, en bas, en haut et vers les pôles, n'ont qu'une seule et même cause, celle de la tendance de la chaleur à l'équilibre. (*Note de l'auteur*)

NOTE 9.

Og-Mi, Mercure celtique, divinité mixte, c'est-à-dire un Hercule et un Mercure, personnification du dieu Og, inventeur du feu, emblème de la force, et du dieu Mi, emblème de l'éloquence et de la persuasion.

NOTE 10.

Philostrate dit que, du temps de Néron, on voyait encore à Cadix les colonnes érigées par Og-Mi et couvertes par lui d'inscriptions hiéroglyphiques que les prêtres du lieu ne pouvaient expliquer, mais qu'Apollonius de Tyane vint à bout de déchiffrer, et qui, d'après son interprétation, signifiait l'alliance des hommes avec l'Océan.

NOTE 11.

Du temps d'Auguste, on comptait cinquante-sept branches de races celtiques en Italie et en Germanie.

NOTE 12.

Le chemin de l'Hiver, nom que donnaient les Celtes à la voie Lactée.

NOTE 13.

Près de Ris, département du Finistère, on voit un rocher nommé Granec, par corruption de Gralon, sur lequel est empreint un pied du cheval de ce roi. — En Palestine, dans l'église qui couronne le mont des Oliviers, on montre une pierre où le Christ, vainqueur de la mort, imprima son pied en s'élevant de la terre au ciel. — A Jérusalem, dans la mosquée d'Omar, on voit les doigts de l'ange Gabriel et les pieds du prophète Mahomet imprimés sur la roche. — Sur un rocher, dans la vallée de Josaphat, on voit les pas de l'âne qui portait Jésus-Christ lors de son entrée à Jérusalem, en accomplissement des prophéties. — Sur un rocher du mont Sinaï, on voit imprimée la figure de Moïse. — On voit également, dans la maison de Simon le Pharisien, la pierre que foulaient les pieds du Dieu fait homme, lorsqu'il pardonna à Magdeleine repentante. — En Italie, près du monastère de Vallombrosa, on montre, sur une pierre,

l'empreinte de la figure de saint Jean Gualbert. Ce saint priait, dit la tradition, au bord d'un précipice, lorsque le diable l'y précipita. Il tomba avec une telle force d'impulsion, que son corps s'y imprima tout entier. — En France, on conserve dans l'église de Sainte-Radegonde, en Poitou, une pierre qui porte l'empreinte des pieds du Christ. Près de cette même église se trouve une autre pierre, entamée par le sabot de la jument de saint Jouin, un jour que le saint était tourmenté par le diable. —Enfin, dans l'abbaye de Cluny (département de Saône-et-Loire), j'ai vu la main de saint Hugues, imprimée sur la seconde porte d'entrée de la basilique, etc. (*Note de l'auteur.*)

NOTE 14.

La belle Dahu perdit la vie près du lieu qu'on nomme encore aujourd'hui *Poul-Dahu.*

NOTE 15.

Les montagnes de Caf (le Caucase) sont regardées comme la demeure primitive de la race indienne échappée au déluge.

Les annales chinoises rapportent qu'avant Fohi, les

hommes, errants dans les forêts, broutaient comme les plus vils animaux. — Les Han-Lins, commentateurs du Chon-King, rapportent, d'après Tchin-Tsée, « que dans « les temps anciens, il y avait peu d'hommes; chacun « habitait sur les hauteurs, principalement celles du « Songari, regardées comme la demeure primitive de la « race jaune (Chinoise). »

Diodore de Sicile a écrit que l'herbe et les fruits furent la nourriture primitive des premiers hommes. — Plutarque dit qu'on mangeait la mousse et l'écorce des arbres, et que quand les hommes pouvaient trouver du gland ou de la faîne, ils en sautaient de joie. — Eutrope dit que les hommes à moitié brutes ne se nourrissaient que de glands. — Pline dit qu'avant Cérès les hommes ne se nourrissaient que de glands, de châtaignes et de noix. — Platon, Thalès, Lucrèce, Ovide, Virgile et Horace offrent les mêmes images. Ainsi, l'histoire profane, la poésie, concourent avec les livres saints pour attester la réalité de cet événement mémorable.

NOTE 16.

L'histoire, d'après la chronologie moïsienne, place l'époque de l'incendie des forêts de la Celtique en l'an

six cent cinquante-sept après le déluge, c'est à-dire deux mille trois cent quatorze avant Jésus-Christ. (DIODORE *de Sicile*, liv. 6; LUCRÈCE, *poëme de la nature.*)

NOTE 17.

Les monts Jura, dont Jules-César a parlé le premier, sont une appellation symbolique relative à l'incendie des forêts celtiques. Le mot *y-ur-a* signifie le premier feu. César en a fait jura.

NOTE 18.

Apollonius de Rhodes, à l'occasion de la chute de Phaéton dans l'Éridan, appelle les Hyperboréens adossés aux Alpes, *la nation sacrée des Hyperboréens.*

NOTE 19.

Athénée a écrit que les Alpes étaient nommées *Riphées*, battues du vent Borée. — Possidonius appelait toute la Celtique le pays des Hyperboréens, pour exprimer qu'ils étaient à l'abri de Borée. — Apollonius de Rhodes dit que ces contrées hyperboréennes, regardées comme inviolables, étaient consacrées au soleil par un culte particulier. Ceux qui leur faisaient la guerre pas-

saient pour sacriléges, et s'exposaient à toute l'indignation céleste. Insensiblement on a reculé cette dénomination des monts Riphées et Hyperboréens jusqu'en Russie.

NOTE 20.

Parmi les traditions moitié historiques, moitié fabuleuses, on distingue celle du Phénix. Cette fable est, sans aucun doute, le symbole de la renaissance du monde, après le vaste incendie dont nous avons parlé. Il est vrai que, plus tard, cette fable est devenue l'emblême d'une période solaire qui renaît au moment qu'elle expire. Cette idée n'a pu prendre naissance en Égypte, où le soleil conserve toujours à peu près la même force ; c'est donc aux druides que nous devons cette ingénieuse allégorie : nons en avons pour preuve la fable druidique de Frigga, ou la Terre. Cette fable dit que Frigga, obligée de transiger avec son père (le soleil), qui était aussi son mari, sur ses infidélités annuelles, lui permit de s'absenter du lit conjugal pendant soixante-cinq jours, à la condition expresse qu'il lui serait fidèle pendant trois cents jours. Il est facile de voir, sous cette allégorie, l'alliance du soleil avec la terre, alliance qui se renouvelait soixante-cinq

jours après que le soleil l'avait quittée, pour ne revenir qu'au printemps et la féconder de nouveau. La fable dit que le Phénix (c'est-à-dire le soleil) vivait pendant trois cents jours, après lesquels, suivi de tous les oiseaux, il prenait son vol vers l'Éthiopie (pays situé près de l'équateur), où il faisait son nid sur des plantes aromatiques, et s'y brûlait ensuite avec son œuf. De ses cendres naissait un ver rouge, qui, après certaines transformations, reprenait ses ailes et s'élançait vers l'occident.

La fable de Janus doit recevoir la même interprétation, et confirme mon opinion. Ce dieu portait dans une main le nombre trois cents et dans l'autre celui de soixante-cinq.

Or, la fable de Frigga, qui a donné naissance à celles de Phénix et de Janus, n'a pu naître que sous un ciel *propice*, et non sous l'équateur.

NOTE 21.

Pline dit formellement qu'Ancyre a été bâtie par les Celtes. — Strabon a écrit, qu'en fondant le royaume de Galatie, les Celtes y établirent un roi et des officiers de justice et de guerre, et qu'il en fut de même en Eolide et en Ionie.

NOTES

DU LIVRE DEUXIÈME.



NOTE 1.

Ces peuples s'appelaient entre eux CELTES, qui signifie *hommes vaillants, nation de braves.* Ces Celtes ont bien soutenu un nom aussi illustre.

Les Celtes ont été nommés Gaulois par les Romains.

Caton a dit : Les Celtes excellaient dans l'art militaire.

Saint Jérôme ajoute : La Gaule a toujours eu un grand nombre d'hommes très vaillants et très éloquents.

Le célèbre évêque d'Avranche, Robert Cœnalis, a dé-

fini en peu de mots les Celtes : « Les Celtes, dit-il, ont une âme de feu, un cœur noble ; ils sont curieux, gais, vifs, et ils aiment les festins. »

NOTE 2.

Les armoiries sont les signes interprétatifs des races nobles dès la plus haûte antiquité. Le blason primitif des familles s'imprimait sur la peau ; il est antérieur à l'usage des habits. Le roi Abis, inventeur de la charrue et du labourage chez les Ibères, portait sur son corps ces stigmates distinctifs de sa noble race. A mesure que les peuples se vêtirent, ces marques distinctives des familles passèrent de la peau sur l'habillement et sur l'armure ; alors il était ordinaire de voir sur l'armure des gens de guerre des lions, des loups, des cerfs, des chiens, des aigles, des vautours ; tous ces symboles étaient parlants et avaient rapport au nom de race, ou au nom particulier. Dans chaque race il y avait autant de symboles particuliers qu'il y avait de noms différents propres à cette race. (JUSTIN, VOGÈCE et DIODORE de Sicile.)

Les guerriers celtes portaient des figures en relief sur leurs boucliers et sur leurs casques. Quand les armoi-

ries des Celtes n'étaient point parlantes, elles avaient rapport à un exploit : événement dont la race adoptait l'emblême pour en faire un symbole exclusif. La prise du capitole par Brennus devint le blason caractéristique et l'écusson de sa race.

Les Celtes, fiers de leur antiquité primitive, avaient scrupuleusement observé cette pratique des armoiries, comme signes distinctifs des familles. Toutes les autres nations, et particulièrement les Grecs et les Romains, avaient un blason héréditaire et distinctif des races, des contrées et des personnes. (*Note de l'auteur.*)

Ammien-Marcellin certifie que ces stigmates avaient passé de la Celtique dans la Grande-Bretagne. Ils furent abolis par le synode de l'année 787, comme un reste de paganisme.

NOTE 3.

NOMS PRIMITIFS DES RIVIÈRES DE LA CELTIQUE.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification celtique.
L'OUSCHE.	*Oscara.*	La rivière oblique.
Le SUZON.	»	La rivière de la vallée.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification celtique.
L'ALIÈRE.	*Alaveria.*	La rivière aux eaux pures.
L'ARMANCE.	»	La rivière qui fertilise.
Le BRONCHIN.	»	La rivière qui se divise.
Le DAIN.	*Danus.*	La vite.
Le DESSOURBE.	»	La rivière a deux sources.
Le DRUJON.	»	L'abondante.
La GLANTINE.	»	Les eaux limpides.
Le HALLE.	*Allanus.*	La prompte au débordement.
La LOUE.	*Louh.*	La dévorante.
Le LOUGNON.	»	Le rongeur.
La SEILLE.	»	La pressée.
La NIÈVRE.	»	La rivière aux deux sources.
La SAÔNE.	*L'Arar.*	La douce, la lente.
Le DOUBS.	*Doubios.*	Le paisible.
La LOIRE.	*Liger.*	La ravageuse aux eaux froides.
Le RHÔNE.	*Rhodanus.*	Le roulant.
L'ARMANÇON.	*Hermensio.*	La rivière au lit rouge et rocailleux.
La TILLE.	»	La truiteuse.
Le RHIN.	*Rhenus.*	La rivière au cours rapide.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification celtique.
L'OISE.	*Isara.*	La lente.
La MEUSE.	*Mosa.*	La pressée.
La MOSELLE.	*Mosella.*	L'abondante.
La MARNE.	*Motrona.*	La sablonneuse.
La SOMME.	*Samara.*	La croupissante.
L'AUBE.	*Alba.*	Le lit blanc.
La CRUNE.	»	La tortueuse.
Le MADON.	»	Le rouleur.
L'YONNE.	*Iconna.*	La rivière des vallées.
La SEINE.	*Sequana.*	La tortueuse.
La JUINE.	*Junna.*	La froide.
L'ORGE.	*Urbia.*	Les deux bras.
L'ESCAUT.	*Scaldis.*	L'abondante en joncs.
L'ORNE.	»	La lente.
Le CHER.	*Carus.*	L'impétueux.
L'INDRE.	*Andria.*	La rivière aux coupures.
La DIVE.	»	L'abondance.
L'ERDRE.	»	La rivière qui coule à travers les terres.
Le LAUTION.	»	Les eaux noires.
L'UDON.	»	La profonde.
Le GERS.	*Ægircius.*	L'impétueuse.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification celtique.
La SIOULE.	*Sioul.*	La paisible.
La VILLAINE.	*Viniconia.*	Le fond vaseux.
L'ARDRE.	»	La rivière qui sent mauvais.
La SARTHE.	»	La couleur d'argent.
Le DRAC.	*Dera.*	La furieuse.
L'ISÈRE.	*Isarn.*	La couleur de fer.
La DRÔME.	*Drom.*	La prompte.
La DURANCE.	*Druant.*	La mauvaise.
Le GUER.	*Guerus.*	Le tapageur.
L'ORON.	»	La rivière qui coule pendant un certain temps.
La VEUZE.	»	La submergée.
L'ARGENT.	*Argant.*	La belle.
La SORGUE.	»	La reine des sources.
Le VAR.	»	La rapide.
L'ALLIER.	*Elaver.*	La rivière qui enrichit.
L'ARIÈGE.	*Aregia.*	Le fléau d'or.
L'AUDE.	*Alax.*	La bonne eau.
Le GARDON.	*Gar.*	Le très rapide.
Le LERS.	»	La rivière qui coule et tarit.
Le TARN.	*Gar.*	La rivière au bruit tonnant.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification celtique.
L'ADOUR.	*Aturu.*	La rivière qui fait tourner des pierres.
La BLAISE.	*Balisa.*	La dormeuse.
LA DORDOGNE.	*Dordonia.*	La profonde.
La GARONNE.	*Garu.*	La très rapide.
La GROSNE.	*Grona.*	La résolue.
L'OGNION.	»	La source d'Og-Mi.

NOMS PRIMITIFS DES MONTAGNES ET DES LIEUX.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification celtique.
Les VOSGES.	*Vosegus.*	La montagne aux bœufs sauvages.
Le JURA.	*Y-u-ra.*	Le premier feu.
Le CANTAL.	»	Les hautes montagnes blanches.
PUY DE DÔME.	»	La montagne aux grandes fractures.
Les CÉVENNES.	*Keben.*	Montagnes à la cime élevée.
Le MONT-D'OR.	»	La montagne coupée.
Le LOMONT.	»	La suite des montagnes.
Le MONTFAUR.	»	La montagne élevée.
Le Mont ROLAND.	»	Le roc à large cime.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification celtique.
Le Mont POZÈRE.	*Keben.*	La montagne des vipères.
Le CANIGOU.	»	Le sommet blanc.
Le Mont BRESSIER.	»	La montagne ardente.
Le mont OREL.	»	La montagne des eaux secourables.
Le mont PILAT.	»	La montagne au sommet mouillé.

BELLE-ILE.	*Calonés.*	L'île des Rocs.
PENMARCH.	»	Promontoire du Sable roux.
ARDENNES.	*Ardenan.*	La grande forêt.

NOMS DES PEUPLES.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification des noms.
La COMTÉ.	*Sequani.*	Les hommes de cheval.
La BOURGOGNE.	*Eduens.*	Le pays qui a produit l'homme.
TROYES.	*Tricasses.*	Les très forts.
CHALONS.	*Catalauni.*	Les braves.
LANGRES.	*Lingones.*	Les belliqueux.
POITIERS.	*Pictones.*	Les hommes aux gros javelots.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification des noms.
Le MANS.	*Cenomani.*	Les esprits subtils.
Les BRETONS.	*Armorici.*	Ceux qui habitent les bords de la mer.
BREST.	*Curiosolites.*	Les inventeurs des barques couvertes de cuir.
NANTES.	*Namnettes.*	Ceux qui habitent sur les rivières.
VANNES.	*Vénètes.*	Les habitants des langues de terre.
RENNES.	*Redones.*	Les coureurs excellents.
CHARTRES.	*Carnutes.*	Les braves à forte épée.
TOURS.	*Turoni.*	Le peuple inconstant.
ANGERS.	*Andhai.*	Les habitants des grandes forêts.
NORMANDS.	*Abricates.*	Les peuples qui désirent les combats.
MEAUX.	*Meldorum.*	Les peuples hardis.
AUVERGNATS.	*Avernia.*	Le peuple belliqueux par excellence.
AVRANCHES.	*Ingena.*	Les prompts aux combats.
PICARD.	»	Les hommes aux longues piques.
AMIENS.	*Ambriani.*	Les hommes couverts de fer.
BEAUVAIS.	*Bellovaques.*	Les hommes valeureux.

Noms actuels.	Noms celtiques.	Signification des noms.
SOISSONS.	*Suessones.*	Les légers à la course.
»	*Allobroges.*	Les hommes venus d'un pays étranger.

NOTE 4.

Le pied de cette montagne conique est baigné par deux petites rivières, l'Ose et l'Oserain.

NOTE 5.

Rome, dans cette crise (cinquante-deux années avant Jésus-Christ), fut dans une telle anxiété, que lorsque le sénat apprit cette victoire il ordonna vingt jours de prières publiques. — Les circonstances de cet événement mémorable seront toujours des documents curieux d'histoire, de géographie et de stratégie militaire.

NOTE 6.

L'urock, le plus grand, le plus terrible des quadrupèdes, occupait les vastes forêts de la Celtique; il y dominait en roi tous les autres animaux.

(JULES-CÉSAR, STRABON, ISIDORE.)

Les cornes de l'uroch étaient si grandes, qu'elles pouvaient contenir jusqu'à quatre pintes. (ATHÉNÉE.)

Il y avait beaucoup de rennes et d'élans dans les forêts des Gaules. (JULES-CÉSAR.)

Il y avait d'immenses troupeaux de porcs dans les forêts des Éduens; cette nation avait choisi la ressemblance du porc pour en faire son sceau dans le sénat, et son signe symbolique dans les armées. (JULES-CÉSAR.)

Le castor était commun et nombreux sur les bords de la Meuse, du Doubs, de la Seine, de l'Aisne, de la Saône et du Rhône; ce fleuve a vu les derniers.

La Charente, la Loire, la Seine et la Somme étaient immensément peuplés de cygnes.

NOTE 7.

Timagène nous dit qu'il s'opéra, il y a trois mille cinq cents années, un mouvement d'Asie sur toutes les côtes de la Méditerranée jusqu'à Gadès (Cadix). Le besoin commercial fit chercher à ses populations des terres nouvelles pour y trafiquer de résine, poudre d'or, de fer et

d'argent, dont les Pyrennées étaient si riches. Alors les Vénètes faisaient un commerce de perles, d'étain et de plomb, qu'ils transportaient en traversant toute la Celtique et les Alpes jusqu'en Italie.

Pline dit que les Gaulois savaient l'art de teindre les étoffes en plusieurs couleurs. Ce grand philosophe attribue à ces peuples l'invention du savon, ce qui suppose l'art et l'usage des tissus. Il dit encore que la tarière (le vilebrequin) a été inventée par les Gaulois.

On doit aux Celtes l'invention de rendre le fer malléable. (VARRON.)

L'art d'étamer le cuivre, dont on doublait les vaisseaux, fut trouvé à Bibracte. Les Éduens parvinrent à vernir avec de l'argent les harnais de leurs chevaux et l'attelage des chars. (PLINE.)

L'on ne peut découvrir si la charrue a été reçue par communication, ou si tous les peuples l'ont inventée simultanément.

Le soc de la charrue fit naître une source inépuisable de trésors; à cet art succéda le besoin d'échanger la surabondance des denrées, et les bienfaits de l'agricul-

ture ont donné naissance au commerce. Un travail assidu et progressif a augmenté l'industrie, le commerce et les arts ; ainsi a commencé la civilisation.

Les Celtes ont découvert les engrais fossiles, la craie, la marne, la chaux et les moulins à vents.

(VARRON, PLINE.)

NOTES

DU LIVRE TROISIÈME.



NOTE 1.

Jules César a dit que les Gaulois étaient très exercés dans l'art de la navigation; il se plaît à faire l'éloge de la solidité et de la forme de leurs vaisseaux; il les préfère même à ceux des Romains; il dit encore que les Gaulois avaient des flottes. — Strabon déclare que les voiles des vaisseaux gaulois étaient faites avec des peaux cousues ensemble.

Il est glorieux pour nos aïeux et honteux pour leurs antagonistes d'entendre avouer à Jules César qu'il se servit avec succès des vaisseaux gaulois. Je crois que l'art de la navigation porté à ce point chez nos ancêtres suppose nécessairement une profonde science et une civilisation acquises depuis bien des siècles.

Note 2.

Homère, Platon, Euripide, Denis d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Strabon, Pline, tous les auteurs anciens attestent l'existence et la magnificence des monuments et des villes des Atlantes, de leurs ports et de leur commerce maritime. On attribue à ces peuples l'invention de l'astronomie et de l'astrolabe ainsi que la perfection de la marine. Après la submersion de leur île, ceux qui s'échappèrent répandirent les sciences, les arts, la navigation et le commerce.

Ainsi on ne peut révoquer en doute le cataclysme général de l'Atlantide. Voilà des autorités qui doivent fixer au plus haut point l'attention des philosophes de nos jours, qui nous font venir toutes les lumières de l'Orient.

Un monument curieux nous a été laissé par Platon. Ce philosophe raconte qu'un prêtre de Saïs, parlant à Solon, lui dit : — « Nos fastes rapportent comment votre république a résisté aux efforts d'une grande puissance qui, sortie de la mer atlantique, avait envahi l'Europe et l'Asie, car pour lors cette mer était guéable : sur les bords était une île, vis-à-vis de l'embouchure que vous nommez les colonnes d'Hercule. Cette île était plus étendue que la Lybie et l'Asie ensemble. De là les voyageurs pouvaient passer à d'autres îles, d'où il leur était facile de se rendre sur le continent. Dans cette île, il y avait des rois dont la puissance était formidable. Elle s'étendait sur cette île ainsi que sur les îles adjacentes et sur une partie du continent. Ils régnaient outre cela sur toutes les contrées de l'Europe limitrophes de la Lybie. Les souverains de l'Atlantide tentèrent de subjuguer votre pays et le nôtre. Alors, ô Solon ! votre république se montra, par son courage et sa vertu, supérieure au reste du monde. Elle triompha des Atlantes..... Mais dans les derniers temps, il survint un tremblement de terre, une inondation ; alors tous vos guerriers furent engloutis dans les terres en l'espace de vingt-quatre heures, et l'Atlantide disparut. »

NOTE 3.

C'est dans l'île d'Ouessant que doit être placée la fable rapportée par Tzetzés, transportée par erreur dans *Thulé*. Cette île merveilleuse ne peut détruire mon assertion. Ni les anciens ni les modernes n'ont pu fixer la place de Thulé.

L'Islande, qu'un petit nombre d'auteurs croient être la Thulé des anciens (ultima Thulé), fut découverte, en 798, par Nadok, qui l'appela *Snée-land* (couverte de glace). Le Suédois Gardar et le pirate norwégien Floko la reconnurent ensuite; ce dernier lui donna le nom *d'Iceland* (pays de glace). Ingolfe fut le premier habitant de l'Islande.

Un fait certain, positif, c'est que les Bretons de la côte du Finistère (*finis terræ*) attestent que, de temps immémorial, leurs pères leur ont fait connaître l'île d'Ouessant sous le nom de *Thulé* (ultima Thulé), nom qu'ils lui donnent encore aujourd'hui dans leurs légendes et leurs chansons.

Avant que les Gaules et l'Angleterre fussent bien connues des Romains, toutes les îles du nord se confon-

daient dans la géographie nominale fort embrouillée des Grecs; de là ces erreurs de situation géographique d'Aristote, qui faisait toucher Cadix aux terres de l'Inde; celles de Strabon, qui place les sources du Danube dans la Bohême; celles d'Eschyle, qui fait couler l'Éridan en Espagne; celles qui faisaient prendre à d'autres savants l'Espagne pour une ville, la Vistule et le Rhône pour l'Éridan, enfin confondre les îles électrides avec les îles cassitérides.

NOTE 4.

Le monument de Carnac, que les peuples primitifs de la Celtique ont construit avec tant d'efforts, était consacré à l'histoire des phénomènes célestes, pour transmettre à la postérité ce que les druides croyaient mériter de lui être transmis. La science du ciel, si utile pour étendre la sphère de l'esprit humain, ne servit à nos aïeux qu'à rétrécir le génie des masses qu'ils gouvernaient, et à livrer l'homme aux vaines superstitions astrologiques.

NOTE 5.

La Sauvagère a écrit que ces onze rangées de pierres

étaient un camp romain. Il est facile de combattre cette pauvre démonstration.

Caylus dit que ces pierres donnent l'idée d'un culte bien établi. — Je le crois comme Caylus; mais je ne pense pas que ce culte ait été celui d'un autre peuple que les Celtes : et en effet on ne trouve chez aucun une disposition analogue. Caylus ne le dit pas. Son opinion n'éclaircit donc pas ce mystère.

NOTE 6.

La Tour d'Auvergne dit qu'au centre du monument de Carnac se trouvait un siége taillé dans un des blocs de pierre.

NOTE 7.

Le sabéisme a été universel. On en trouve des vestiges par toute la terre. Il fallait des signes de ralliement aux sociétés, les astres en donnent qui sont universels par leurs phases périodiques. On saluait le soleil à son lever, à midi, à son coucher; puis on célébrait son entrée dans chaque signe du zodiaque.

NOTE 8.

Bailly, Astronomie indienne.

NOTE 9.

Soucit et Censorin.

NOTE 10.

Les urnes ont été long-temps le symbole des fleuves, des rivières et des fontaines. Ainsi les vases et les serpents, dont la marche ondulée est l'image du cours sinueux des eaux, furent, dans les temps primitifs, le symbole des eaux.

NOTE 11.

Dans l'antiquité les druides faisaient faire les semailles dans le mois qui précède le printemps.

Arnobe dit que les Celtes primitifs faisaient du pain avec du gland torréfié, puis réduit en poudre. — Strabon, en parlant de la fertilité des Gaules, pour les blés, comprend la moisson des glands. — Boëtius regrette l'âge où l'homme vivait de gland. — Suidas et Ulpian ont justement remarqué que les Grecs et les Romains ont généralisé le mot gland pour toutes sortes de fruits. —L'expression des Romains, quand ils désignent le fruit du hêtre, *glans fagea*, suffit pour prémunir

contre l'opinion que les hommes ont vécu de glands de chêne.

Tacite dit que le cormier, l'alisier et le châtaignier sont indigènes des Gaules.

Jules César nous apprend que le froment était cultivé dans les Gaules. — Varron, Florus, Diodore de Sicile nous apprennent que les Gaulois conservaient leurs blés dans des cavernes sans être battus.

Le seigle paraît avoir été le premier grain que les Celtes aient cultivé. Pline nous apprend qu'il est indigène de la Celtique, ainsi que l'avoine.

L'orge était cultivée par les Celtes; ils l'avaient apportée d'Asie lors de leur première émigration; elle servait à composer la bière si nécessaire à leur régime de vie.

Jules César dit que le panis et le millet étaient cultivés par les Gaulois.

Pline dit que les Celtes cultivaient les raves, les aulx et les ognons.

L'angélique, assaisonnée de miel, était un mets recherché des Celtes. — La serpentaire cuite et passée à deux ou trois eaux était un mets agréable et nourrissant, surtout lorsqu'elle était préparée avec le miel. — La

graine et les racines de l'iris leur servaient de nourriture. — Les graines de glaïeul jaune, torréfiées, étaient une de leurs friandises. — Le chamœle servait à relever le goût de leur viande.

NOTES

DU LIVRE QUATRIÈME.

NOTE 1.

En mars 1711, en fouillant le chœur de l'église de Notre-Dame de Paris, on trouva un bas-relief où était gravé, sur la plate-bande du haut, le nom d'Ésus. Ce bas-relief représente l'Être suprême au milieu d'un bois, sous la forme d'un homme sans barbe, pour montrer son éternelle jeunesse. Il est vêtu d'un court sagum; l'épaule et le bras droit sont nus pour indiquer les di-

verses opérations de la nature ; le genou gauche est appuyé contre le tronc d'un arbre ; le pied droit est posé à terre. De la main gauche il tient le gui sacré, tandis que la droite, armée du celt, se prépare à détacher de l'arbre ce symbole de l'immortalité de l'âme pour le donner aux druides, qui ensuite le communiquaient aux hommes comme le présent le plus précieux de la divinité. (*Note de l'auteur.*)

NOTE 2.

Voici la valeur des lettres du mot Belenos, considérées comme des nombres, selon la manière de compter des Grecs.

	B.	η.	λ.	ε.	ν.	ο.	ς.
365	2	8	30	5	50	70	200

(*Note de l'auteur.*)

NOTE 3.

Origine des loups-garous.

NOTE 4.

La Bélinuncia, nom de la jusquiame. Ce terme nous a été conservé par Apulée.

NOTE 5.

Nous avons vu dans le premier livre ce qu'étaient ces deux corbeaux.

NOTE 6.

Cepion ayant été battu quelque temps après par les Cimbres, toutes les Gaules attribuèrent la défaite de ce consul romain à l'insigne sacrilége qu'il avait commis en osant porter la main sur un trésor consacré.

De nos jours, quand on veut faire allusion à un or qui ne profite pas, on cite l'*or de Toulouse*.

NOTE 7.

A Nîmes, on a trouvé une mosaïque qui représente Néhalennia. Plusieurs médailles ont été frappées en son honneur. Une entre autres représente deux génies de la victoire planant dans l'air, tenant chacun une patère (vase pour les sacrifices). Ils soutiennent de chaque côté deux rideaux qui pendent d'un dais sous lequel la déesse est assise, ayant deux paniers remplis de fruits et un chien à sa droite. Les monuments érigés à Néhalennia, dans la Celtique, sont tous en pierre et ont le même caractère. Leur dessin tient du style antique.

NOTE 8.

On a trouvé en Italie deux serpents dressés sur leurs queues. L'un tient un œuf dans sa gueule entr'ouverte, l'autre le façonne avec sa bave; mais dès qu'il est formé, il le dévore, comme jaloux de sa production. Cette allégorie de l'œuf est aussi représentée sur les monuments celtiques trouvés dans l'église Notre-Dame de Paris.

NOTE 9.

Dans les temps primitifs il suffisait d'exceller à la chasse pour se faire une grande réputation : ce fut presque toujours le seul mérite des héros de l'antiquité. C'était alors un exercice périlleux qui demandait force, courage et adresse pour exterminer les bêtes sauvages.

Les Celtes avaient des chiens de chasse extrêmement légers, qu'ils nommaient *vertragi*. Ils en avaient d'autres pour la chasse du lièvre et du renard, qu'ils appelaient *segusii*; ils tiraient leurs dogues de la Grande-Bretagne pour chasser l'aurochs, le renne, l'élan, le sanglier, le daim, le chevreuil. Ils avaient l'habitude d'empoisonner les traits dont ils se servaient à la chasse avec le suc de

l'if pour rendre la chair plus tendre. La place touchée était jetée.

Chaque année les chasseurs célébraient une fête en l'honneur de la lune.

Une amende était infligée à celui qui dérobait un chien.

Note 10.

Nous pensons que les mots latins *sacra vis*, qui veulent dire : force sacrée, n'ont pas d'autre étymologie que celle du mot celtique *sacrivi*, par lequel les druides désignaient le chêne.

Note 11.

Dans presque toutes les contrées de l'ancien monde on trouve des pierres druidiques. Ces monuments sont multipliés en Angleterre. Les Anglais supposent qu'ils sont fondés par art magique; ils en prêtent la construction à l'enchanteur Merlin. — Silvestre Girard en place sur la montagne de Cyllarus, en Irlande. — Montfaucon dit qu'elles sont communes dans la Frise, la Westphalie et tous les pays du nord. — Strabon dit que le temple d'Hercule, à Gadès (Cadix), n'était qu'une réunion de

pierres druidiques. La Genèse, elle-même, parle de ces pierres élevées comme monuments sous le nom de *Bethêl* (maison de Dieu).

Quand les hommes errants sur tous les points de la terre eurent perdu le sens des emblèmes anciens, ils divinisèrent *les pierres*. On leur offrait des sacrifices, on les couvrit de couronnes de fleurs, on versa sur elles de l'huile, des parfums ; on adora le Sala-Gramma des bramines, la pierre Salanite, les béthel, le gébul des Hébreux, les colonnes des Macchabées, l'alquibile des Arabes, la pierre de l'aréopage, le dieu Termes, Jupiter Cappotas, la pierre de la porte Capène, etc., etc.

Polybe, en décrivant la première alliance des Romains et des Carthaginois, dit qu'ils attestèrent une pierre comme témoin éternel, indestructible, de leur alliance, et que, se dévouant à la vengeance céleste, ils frappèrent d'un caillou la tête d'un agneau, consentant à périr comme lui, s'ils manquaient au traité qu'ils venaient de jurer.

NOTE 12.

Beausobe, Manichéisme.

NOTE 13.

L'eau lustrale était une eau dans laquelle on avait éteint un tison ardent.

NOTE 14.

Le concile de Leptine, de l'année 743, défend les cérémonies superstitieuses qui se pratiquent auprès des pierres. Le concile de Nantes fait la même défense, ainsi que ceux d'Arles et de Tours. Plusieurs synodes renouvellent ces prohibitions.

Deux capitulaires de Charlemagne, des années 789 et 794, prohibent le culte des arbres, des pierres et des fontaines, et ordonnent aux prêtres de faire détruire les forêts et les bois consacrés.

Saint Sévère, ayant fait couper un bois druidique, pour perpétuer la mémoire de cette action, fit graver dans l'endroit même l'inscription suivante : — *Saint Sévère a renversé l'arbre des cent dieux.* On assure qu'en déracinant cet arbre on trouva autour une grande quantité d'or et d'argent.

Le chêne était en vénération chez les Hébreux, parce que les premiers patriarches avaient habité et sacrifié

sous les chênes. — Abraham dressa ses tentes sous les chênes, dans la *vallée de Membré*. On les montrait encore du temps de Constantin. Les Juifs, les chrétiens et les Turcs allaient les visiter par motif de dévotion. — Jacob enterra sous un chêne la nourrice de Rachel. Ce fut sous un chêne qu'il enfouit les idoles de ses enfants. Sous ce même chêne Josué plaça une pierre sacrée, en mémoire de l'alliance qu'il venait de renouveler entre Dieu et les Israélites.

NOTE 15.

Les druides, avant l'invasion des Romains, avaient fini par des simulacres de sacrifices humains. Dans les bois sacrés on se bornait à la simple aspersion du sang d'une victime choisie parmi les hommes condamnés à mort.

MM. Taillepied et Morin, l'un et l'autre très érudits, ont justifié les druides de la grande accusation des sacrifices humains ; ils ont dit, avec raison, que ces sacrifices ne s'étaient autant prolongés que par la volonté de chaque peuple qui les exigeait dans les grands dangers, ou pendant les calamités publiques.

NOTES

DU LIVRE CINQUIÈME.

Note 1.

Jules César reconnaissait l'antiquité des druides ainsi que leurs sciences et leurs fonctions.—Pline accorde aux druides des connaissances en astronomie.— Pomponius-Méla et surtout Ammien-Marcellin regardaient les druides comme très savants dans les sciences physiques.

Strabon a la plus grande idée du dogme et de la justice des druides. — Clément d'Alexandrie considère la

religion des druides comme une religion de philosophes, et, sous les rapports essentiels, il la trouve conforme à celle des Perses. — Celse, ennemi des prêtres chrétiens, leur oppose sans cesse les druides, comme les prêtres les plus sages et les plus savants de l'antiquité. —Botidoux, auteur de la Philosophie des Gaulois, se fondant sur les témoignages de Diogène Laërte et de Celse, répute la religion des druides aussi ancienne que celle des mages et des curètes; il ajoute qu'Aristode a déclaré qu'il avait appris beaucoup de choses d'après la philosophie des druides.

Alexandre, l'historien, semble ne pas douter que Pythagore soit venu s'instruire dans la Celtique, et il dit: Ce grand philosophe s'y était décidé sur le récit que Phérécyde, son maître, lui avait fait de la science des druides.—Saint-Eusèbe, dans ses Commentaires sur l'Évangile, livre 10, regarde le système de Pythagore comme émané de celui des druides : dogme qui n'a été puisé dans aucun système de théologie; tandis que la doctrine et autres systèmes des Égyptiens et des Persans ont été formés sur celui des druides. *Dans la Celtique, les éléments; en Orient, les développements.*—Au surplus, Pythagore a généralisé son système de la transmigration,

tandis que les druides n'ont jamais varié sur le dogme de l'immortalité de l'âme.

Les druides n'offraient aucuns sacrifices, ne remplissaient aucunes fonctions sans tenir une baguette blanche à la main; cette baguette était l'emblème de la force qui punit et de la justice qui doit présider aux jugements. Le lapin était une des figures symboliques des druides.

NOTE 2.

La parenté de la langue celtique avec le sanscrit a été prouvée d'une manière irrécusable dans un savant mémoire de M. Pictet, couronné par l'Académie des inscriptions. Elle offre aussi une analogie incontestable avec le grec et le latin.

Jules César et Strabon disent que les druides ne se servaient de l'écriture que pour régler leurs comptes, et qu'ils employaient les mêmes caractères que les Grecs.

Archiloque, dans son livre des Temps anciens, pense qu'Homère a créé en grande partie la langue grecque sur celle des Celtes.

Denis d'Halicarnasse a remarqué dans son livre des

antiquités romaines qu'il y avait beaucoup de mots celtiques dans la langue grecque.

Tacite parle de plusieurs inscriptions gauloises trouvées en Germanie et en Rhétie ; il fait observer qu'elles étaient toutes écrites en caractères grecs.

Les tablettes de plomb, trouvées dans des tombeaux celtiques aux pieds des Pyrénées, présentent des fragments de l'écriture des Celtes et des caractères hiéroglyphiques tracés de la main des druides ; ce sont des lames de plomb d'une demi-ligne d'épaisseur, où sont gravées des figures d'hommes et d'animaux. Ces figures ont un rapport certain, positif, avec les hiéroglyphes égyptiens.

Note 3.

Aristote a écrit que la philosophie et l'étude des hautes sciences ont pris naissance dans le sein du savant collége des druides de la Celtique.

Clément d'Alexandrie nous assure que Solon, Thalès, Phérécyde et Pythagore sont venus s'instruire auprès des druides. — Ce qu'il y a de certain, c'est que Cicéron ne parle de l'*Éduens Divitiacus* que comme d'un homme d'une science rare et d'un esprit supérieur, qui avait fait une étude particulière des secrets de la nature.

NOTE 4.

Toutes les autorités antiques prouvent que lés Celtes avaient des chroniques, que ces chroniques étaient en vers, et que ces vers se chantaient. Un passage d'Éginhard nous apprend que le recueil de ces anciens poëmes historiques existait encore du temps de Charlemagne; que ce prince les écrivit de sa main et les apprit par cœur. Éginhard assure que ces poésies étaient de la plus haute antiquité. — Quelle perte pour la France! quelle perte pour l'histoire de la Celtique!

Les Celtes n'écrivaient point leurs poëmes, au lieu que les Celtibères, sous le second des Césars, avaient des annales et un code de lois écrites en vers, qui remontaient à six mille années celtibériennes d'antiquités (2000 ans). Cette considération me ferait croire que les Égyptiens, n'étaient qu'une peuplade d'émigrés celtibériens, et qu'ils ne produisaient des annales d'une antiquité si prodigieuse qu'à la faveur des chroniques de la mère patrie qu'ils s'étaient appropriées.

Les Égyptiens avouaient eux-mêmes qu'ils étaient originaires de l'Hespérise ou Celtibérie pyrénienne. —Hérodote dit, livre 2, qu'autrefois ils avaient vu naître le

Soleil où il se couche actuellement. Ce qui me semble le prouver, c'est l'identité du bœuf *Apis*, symbole du labourage et de la fécondité de la terre chez les Égyptiens ; chez les Celtibères, nous voyons pareillement, dans les plus anciens âges, un roi du nom d'*Abis*, inventeur de la charrue, fils de Gargorès, inventeur des ruches à miel. Les Égyptiens rendaient un culte religieux à d'anciens personnages celtibériens ; ils s'attribuaient les mêmes chroniques, les mêmes événements que les peuples pyrénéens, l'invention des premiers arts, la découverte du feu et celle des métaux. Diodore de Sicile convient que la gloire de toutes ces inventions appartient en propre aux nations voisines des monts Pyrénées. Ainsi, il me paraît incontestable que les Celtes furent les premiers inventeurs des lettres, encore que les autres peuples aient perfectionné l'art d'écrire.

Les Egyptiens étaient une horde d'hommes sans lois, sans arts, errant de caverne en caverne, dans les roches voisines des cataractes et ne se nourrissant que de reptiles. Voilà le peuple primitif, marchant de pair pour l'antiquité, avec toutes les autres nations sauvages ; mais si l'on demande quels peuples étaient les Égyptiens policés, auteurs de ces belles lois, de ces magnifiques mo-

numents, objets de notre admiration, je dirai que c'était une colonie de Celtes civilisant le peu de naturels de ce pays inondé par le Nil, prescrivant à force d'art un lit à ce fleuve qui usurpait le sol égyptien par ses débordements annuels, et qu'ils en firent avec le temps le centre du commerce, de la politique et de l'industrie humaine.

(*Note de l'auteur.*)

NOTE 5.

Jules César a dit que c'était un des points fondamentaux de la discipline des druides de ne jamais rien écrire, parce qu'ils regardaient la mémoire comme la chronique par excellence et comme le grand livre des hommes. — Aussi, lorsque l'empereur Claude abolit le druidisme dans les Gaules, il détruisit en même temps ces vastes archives vivantes d'histoires, de doctrines, de morales et de philosophies, qui n'existaient que dans la mémoire de ces prêtres; ce qui donna lieu aux Gaulois de s'appliquer à écrire sur toute sorte de matière et de perdre insensiblement de vue toute l'ancienne doctrine.

NOTE 6.

Aristote, au second livre du Ciel, entend par la droite du monde la partie orientale, et par la gauche l'occident. La politique romaine renversa ce système, afin que Rome, la capitale de l'univers, fût censée occuper le côté honorable. Voilà pourquoi Lucain place la gauche du monde à la partie australe, et la droite au septentrion.

NOTE 7.

L'historien Josèphe se moque avec raison du *Cadmus* des Grecs, il les défie de produire aucun monument historique qui indique son existence.

Cadmus est un personnage symbolique dont le nom est l'équivalent de l'alphabet et signifie *la chaîne, l'assemblage des lettres*. Cadmus n'est donc pas un personnage effectif, mais l'emblème de l'assemblage parfait des lettres de l'alphabet chez les Grecs.

Aristote, cité par Pline, a écrit que bien des siècles avant Cadmus, les Grecs avaient un alphabet composé de dix-huit lettres; comme l'alphabet des Grecs était composé de vingt-quatre lettres, il s'ensuit qu'on ajouta

six caractères aux dix-huit premiers antérieurs à Cadmus. Aristote dit qu'*Epicharme* en inventa deux, *Palamède*, un, et *Simonide*, les trois autres, d'où il résulte mathématiquement que jamais Cadmus ne fut l'inventeur d'une seule lettre de l'alphabet grec. Ainsi, les dix-huit caractères primitifs des Grecs, qu'Aristote reconnaît être plus anciens que Cadmus, sont précisément les mêmes qui nous sont communs avec eux; et de ces six caractères ajoutés, nous n'avons adopté que le Z et l'X.

Une preuve que *Cadmus* n'est qu'un mot symbolique, c'est qu'on lui donne pour épouse l'*Harmonie*, qui signifie l alliance de la poésie avec la musique, figurée par *Harmonia*, femme de Cadmus.

Les poètes nous ont conservé une particularité sur Cadmus et Harmonia, qui nous prouve que cette alliance des lettres et de l'harmonie était venue d'Illyrie en Grèce.

Ils écrivent que Zethès et Amphion, princes thébains, ne voulurent point souffrir Cadmus et Harmonia; c'est-à-dire, ne voulurent point admettre l'alliance de la poésie et de la musique : ce qui obligea ces deux illustres suppliants de se retirer en Illyrie, où ils se soutinrent en rampant; circonstance exprimée par les poètes par la métamorphose de Cadmus et d'Harmonia en serpent.

Les Grecs avaient donc une poésie et une musique avant l'époque de Cadmus ; mais ils n'admirent l'alliance de ces deux arts que long-temps après les Illyriens. Les Illyriens étaient une tribu celtique, ce qui me fonde à croire que les arts s'introduisirent en Grèce par le canal des Celtes, et que les prétendus caractères phéniciens apportés en Grèce n'ont jamais existé.

Quinte-Curce doute que les Phéniciens soient le premier peuple qui ait eu des lettres. Il dit : — Cette nation s'est appliquée la première à la connaissance des lettres, ou du moins est la première qui l'ait répandue.

L'écriture, dans son origine, consistait en figures hiéroglyphiques ; ce moyen si antique, de peindre un mot par l'image d'une chose, suppose une disette absolue d'autre ressource, et une extrême simplicité d'idées. Les hiéroglyphes n'étaient qu'une peinture symbolique et sacrée. Aux hiéroglyphes succédèrent les caractères *démotiques ou populaires* qui, par leur nombre, leur valeur, leur force, leurs diverses combinaisons, servent à montrer le fond inépuisable et toujours nouveau de la pensée humaine.

Platon dit que celui qui a inventé les lettres était un dieu ou un homme divinement inspiré. Tel fut parmi

les Egyptiens Thoth. Quoiqu'on lui doive beaucoup de connaissances, toutes utiles au bonheur et à l'accroissement de la société, on ne lui doit rien de si estimable que l'usage des lettres qu'il répandit par le moyen de *Thamus*, synonyme de *Cadmus*. Ces deux noms ont la même la racine et sont l'emblême de l'assemblage des lettres. (*Note de l'auteur.*)

NOTE 8.

Le Thoth des Égyptiens n'est autre que le *Theutat* des Celtes, l'inventeur de tous les arts. Ces deux mots sont synonymes, ils ont les mêmes attributs, et dérivent de la même racine. Ainsi la langue celtique pourrait bien avoir été la langue-mère par excellence, universellement répandue par droit de conquête! et les Celtes les patriarches de tous les peuples civilisés!...

(*Note de l'auteur.*)

NOTE 9.

Solin a écrit que les contrées de l'Asie, appelées *Galatie*, furent, dès les premiers âges du monde, occupées par la plus ancienne espèce de Gaulois. *Galatiam*

primis seculis priscæ Gallorum gentes occupavere. Passage aussi lumineux que décisif.

Hérodote dit, livre septième, que les Chaldéens n'étaient qu'une tribu d'Assyriens : « Parmi les Assyriens étaient les Chaldéens.... Les Assyriens, comme colonie phrygienne, portaient les mêmes armes que les Phrygiens... Les Phrygiens ont gardé le nom de *Briges* tant qu'ils ont demeuré en Europe ; mais depuis qu'ils ont passé en Asie, ils ont changé de nom en changeant de pays, et ont été appelés Phrygiens. »

Quant à cette prodigieuse antiquité des Chaldéens, qui comptaient quatre cent soixante-dix mille années, dont quarante mille étaient consignées dans leurs tables astronomiques, il ne faut y avoir aucun égard. Les écrivains orientaux s'appuient sur les calculs rétrogrades des mouvements des astres; cette preuve est insuffisante. Tout le talent consiste à remonter à l'infini par le moyen d'un calcul inverse, dans les périodes célestes des siècles antérieurs, et à coudre à ces époques spécieuses des faits.

Pline n'a point ignoré cette vérité importante de l'histoire primitive : il dit, livre cinquième : « Plusieurs auteurs ont écrit que les *Mysiens, Phrygiens et Bithy-*

niens asiatiques sont autant de colonies d'Europe, qui sont venus s'établir en orient. »

Appien dit que la *Dardanie*, contrée phrygienne, avait reçu ce nom d'une tribu d'origine celtique.

Tite-Live dit qu'Ilion est une dénomination *brige*, c'est-à-dire celtique dans l'origne, et que *Pergame* est synonyme de *Bergame*.

Le poète Apollonius de Rhodes, intendant de la bibliothèque d'Alexandrie, sous Ptolémée Evergetes, dont Virgile a imité plusieurs passages, dit que les *Briges* étaient établis en face des *iles d'Hieres*.

Pline ajoute que toutes les îles septentrionales de l'Europe ont été jadis nommées Britanniques, et qu'ensuite ce nom est resté en propre à la Grande-Bretagne.

Le *Pas-de-Calais* était ainsi nommé en mémoire de la descente des Celtes dans les îles Britanniques, *Fretum Gallicum*, le trajet des Gaulois.

Solin et Denis d'Halicarnasse disent que les *Ombres* étaient la plus ancienne colonie gauloise, et de plus un peuple *diluvien* échappé au déluge.

Pline, Tite-Live, Justin, l'orateur Marc-Antoine, Servius, Isidore démontrent que les *Toscans* et les *Étrusques* étaient une colonie de Celtes. De là vient l'origine des

décrets du peuple et du sénat romain, qui ont reconnu que les *Éduens* étaient alliés d'origine avec ceux de Rome.

Pausanias et Ptolémée nomment les peuples de Phrygie, *Celto-Galates*. Zosime et Plutarque appellent les peuples de la Trace et du Pont, *Celto-Scythes*. En récapitulant les dénominations, on trouve dans l'Asie, l'Afrique et l'Europe, *des Celtes*, *des Celt-Ibères*, *des Celto-Scythes*, *des Celto-Ligyes*, *des Celto-Galates*, *des Galates*, *des Gallo-Scythes*, *des Gallo-Ligures*, *des Gallo-Grecs*; et nulle part on ne trouve *des Scythes-Celtes*, *des Thraces-Celtes*, *des Grecs-Gallo*, etc.

Il est vrai et sage de penser avec le savant Cluvié, que les Scythes, de quelque part qu'on les fasse venir, n'ont jamais outre-passé la Germanie, entre le Danube et la Vistule.

Ici je ne puis m'empêcher de signaler l'étrange erreur de tous nos écrivains si savants, si éclairés, qui toujours se sont obstinés à faire venir d'Asie toutes les nations européennes; quand toutes les traditions, tous les noms de ces peuples les avertissent qu'ils sont d'origine celtique.

(*Note de l'auteur.*)

NOTE 10.

Je m'élève ici contre cette foule d'écrivains qui se sont tous accordés à répéter que l'invention des notes, ou figures musicales désignatifs des sons, *ut-ré-mi-fa-sol-la*, était due à un moine du onzième siècle, nommé *Gui d'Arezzo*; il ne fit que renouveler la méthode d'appeler les notes, comme les avaient appelées les *Celtes*. Il préféra, dans sa méthode, ces dénominations monosyllabiques aux dénominations verbeuses, introduites par les Grecs, et adoptées par les Latins. Ce moine eut l'esprit de comprendre que le mot représentatif d'un son ne doit pas remplir plus de temps que le son même; il s'écarta de la routine grecque et romaine, et il remit en vigueur la méthode antique des Bardes. De l'aveu de tous les historiens, *Gui d'Arezzo* n'inventa point les monosyllabes musicales, il les prit de l'ancienne hymne de la Saint-Jean :

Ut queant laxis
*Re*sonare fibris
*Mi*ra gestorum
*Fa*muli tuorum,
*Sol*ve pollutis
*La*bia reatum, etc., etc.

Il est évident que les noms monosyllabiques, dési-

gnatifs des sons, ont été arrangés à dessein dans cette hymne antique ; et que ce n'est point le hasard qui les a fait trouver là, mais qu'elles ont été ajustées à la tête de chaque demi-vers pour servir à exprimer les noms des notes.

Gui d'Arezzo n'inventa point les noms celtiques des notes, mais il fut le premier qui employa ces noms dans une méthode écrite ; en sorte qu'on le regarde comme l'inventeur de ces noms. Ajoutez qu'il fut réellement l'inventeur de la *gamme*, c'est-à-dire, qu'il ajouta la lettre *g* aux six premières lettres usitées avant lui dans la musique alphabétique ; l'échelle des tons, par ce moyen, fut appelée *gamme*, la lettre *g* s'appelant en grec *gamma*.

L'invention de la gamme donna lieu d'attribuer les noms monosyllabiques des notes à Gui d'Arezzo, quoiqu'il n'ait fait qu'en renouveler l'usage, puisque l'on sait par le témoignage de Platon, de Pline, de Cicéron, que le nom de chaque planète était annexé à chaque son de musique.

Je conclus que les sept mots techniques, *ut-ré-mi-fa-sol-la-ut*, sont un reste de la dénomination planétaire des Druides donnée aux sept notes musicales. Le seul

nom de la note *sol* avec le soleil, démontre que les notes employées par Gui d'Arezzo dans sa méthode, étaient fort antérieures à ce bénédictin. Je crois que ces monosyllabes sont puisés dans la langue celtique, et qu'ils sont l'expression des préjugés des druides sur l'influence des astres, et sur leurs rapports avec l'harmonie musicale ; raisons qui nous forcent d'en rechercher l'origine au temps où la musique prit naissance chez les Celtes, de qui Pythagore me paraît avoir emprunté tout son système harmonico-planétaire, ainsi que le dogme de la métempsychose, que l'on sait avoir été propre et personnel aux druides.

Le premier *ut* n'est autre que le *Theutates* des Celtes. Je dis que par le premier *ut* j'entends *Theutates*. De là cette formule des poètes : *Commençons et finissons par Jupiter*, c'est-à-dire commençons par *ut* et finissons par *ut*. La première note représente l'éternité passée, l'autre l'éternité à venir.

La note *ré* était l'*Arés* des Celtes (la guerre). Les Latins en ont fait le mot *Rex*.

La note *mi*, dont les Latins ont fait *mi-tis*, désigne la douceur et l'attrait de l'éloquence, à laquelle Og-Mi présidait.

La note *fa* signifie *fax*, le flambeau. Cette note répondait chez les Celtes à la planète de Vénus, la plus brillante de toutes. En arabe, le mot *fa* signifie l'entrée. De tout temps Vénus a été expliquée et définie par *l'entrée à la vie.*

La note *sol* signifie le soleil.

La note *la* désigne la lune. *La* est l'article par excellence chez les Celtes. Distinction honorifique pour exprimer *la seule, l'unique*. Comme le mot *sol* signifie *le seul.*

Il y a environ cent cinquante ans que le nommé Lemaire, maître de chant, ajouta la note *si*. Elle fut de suite adaptée dans la gamme, malgré l'opposition des musiciens d'alors. Ce qui fit une échelle de huit sons. Système différent de celui des Anciens, dont toute la musique consistait en sept sons combinés sur l'harmonie des planètes, et sur leurs distances respectives.

En 1330, le nommé De Mœurs, natif de Paris, fit des figures musicales désignatives des sons, appelées *Blanches, Noires ou Croches*. (*Note de l'auteur.*)

NOTE 11.

D'après les monuments de la Grèce et l'assertion des

écrivains de l'antiquité, on donnait des pieds d'oiseau aux Sirènes.

Dans la langue des Phéniciens, *sir* signifie chant, de là le mot sirènes.

Zoroastre appelait l'âme sirène.

Platon plaçait dans chaque sphère une sirène.

Servius fait les sirènes filles de Calliope (du ciel) et d'Acheloüs (de l'eau). Il dit qu'une des sirènes chantait, la seconde jouait de la flûte, et la troisième de la lyre.

Clément d'Alexandrie donne des ailes d'or aux sirènes.

Quelques Anciens disent que les Muses ayant vaincu les Sirènes, elles leur coupèrent les ailes.

Le Balh-Jaana des Hébreux est l'oiseau des déserts, que les Grecs traduisent par le mot sirène. Sirène, en hébreu, signifie chanteuse.

Isaïe parle des Sirènes habitantes des ruines et des déserts.

Job s'écrie : — *Frater factus sum sirenum*,

Suidas nomme les Sirènes *suaves et musicæ facultates.*

NOTE 12.

Les enterrements des Gaulois étaient toujours somptueux; on y jetait dans le feu tout ce qui avait fait plaisir au défunt, même les animaux. Quand un druide ou un chef d'état mouraient, on allait jusqu'à brûler les esclaves et même les amis qui les avaient affectionnés.

Les Gaulois étaient renommés par leur piété pour les morts. En novembre, les familles s'assemblaient pour passer des nuits sur la tombe de leurs parents, et en chasser les malins esprits qui troublent le repos des morts. Les tombes étaient entourées d'ifs, d'aubépines, et de peupliers; on y jetait des fleurs, on y faisait des libations de lait; réuni en famille, on y versait des pleurs.

Les Gaulois représentaient les morts une urne à la main, symbole de la briéveté de la vie; ils enfermaient dans la tombe, avec le cadavre, une figure de femme tenant deux enfants dans ses bras; c'était la nuit portant le sommeil et la mort.

(*Note de l'auteur.*)

NOTE 13.

La pierre Folle ; *Fol* signifie en celtique *pierre d'inspiration.* Ce dolmen ou cette pierre folle a été détruite il y a peu d'années par l'ignorance de son propriétaire. J'ai observé qu'à la surface de ce dolmen il y avait sept trous percés en forme de petits bassins, destinés, sans nul doute, à recevoir de l'eau. L'épreuve que j'en ai faite m'a démontré que c'était un monument primitif d'astronomie, dressé pour indiquer l'heure de minuit, heure ordinaire des grandes cérémonies religieuses des druides. Par une belle nuit, j'ai mis de l'eau dans les sept trous, et j'ai vu réfléchir, précisément à l'heure de minuit, la lumière des sept étoiles de la grande ourse dans l'eau des sept bassins. Cependant ayant renouvelé plusieurs fois l'expérience, j'ai vu une déviation de sept minutes dans la reflexion de l'eau des sept trous, avec l'heure exacte de minuit sur nos meilleurs chronomètres.

On ne saurait trop regretter l'anéantissement d'un monument dont personne ne s'est occupé, et qui avait une si haute importance pour la connaissance du culte druidique.

(*Note de l'auteur.*)

NOTES

DU LIVRE SIXIÈME.



NOTE 1.

L'île de Sena (l'île de Sein) se trouve placée, dit Pomponius Méla, sur la côte des Ossimiens. Ce qui la distingue, c'est qu'elle est le séjour de l'oracle d'une divinité gauloise. Les prêtresse de ce Dieu gardent une perpétuelle virginité; elles sont au nombre de neuf. Les Celtes les nomment Cénas (vierges). Ils croient qu'animées par un Génie particulier, elles peuvent, par leurs

vers, exciter des tempêtes dans les airs et sur les mers, prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées, prédire l'avenir, etc., etc.

La célébrité des druidesses n'était pas circonscrite dans les limites de la Gaule, elle remplissait l'Europe et l'Asie ; on venait les consulter de toutes parts. Elles prédirent la mort d'Alexandre Sévère et la trahison de ses soldats, lorqu'il partit pour son expédition en Germanie. Elles montrèrent le trône à Dioclétien, et le moyen d'y parvenir, en lui marquant le terme du règne de la famille d'Aurélien.

Le prolongement de la pointe du Raz faisait autrefois partie de l'île de Sein. Rien d'effrayant comme le passage du Raz. De là cette prière des matelots bretons : — « Secourez-moi, grand Dieu, dans le passage du Raz : « mon navire est si petit et la mer est si grande ! »

L'enchanteur Merlin (nom qui signifie né au printemps) naquit dans l'île de Sein. Plusieurs auteurs ont écrit qu'il avait été engendré par un incube. Ami du roi Arthur, Merlin le suivait partout sous différentes formes. La légende dit qu'il fut métamorphosé en cerf et renfermé vivant, par la dame du Lac, dans la forêt qui couvrait les grèves du Mont Saint-Michel. C'est dans

cette forêt qu'Antoine, évêque de Galles, et Méliadus, venaient consulter le prophète. Cette forêt fut submergée au huitième siècle.

NOTE 2.

Chaque année, au printemps, une assemblé générale avait lieu à Chartres, centre de la Celtique, où les états étaient obligés de se rendre en armes pour y décider sur toutes les affaires qui intéressaient la religion et le bien des états. Là les druides faisaient mourir celui qui arrivait le dernier afin de rendre les autres plus diligents. Ainsi en agissent les cigognes quand elles délibèrent qu'il faut changer de climat : la dernière arrivée est mise en pièces par le reste de l'assemblée. Dans la Celtique la cigogne était le symbole de l'activité.

NOTE 3.

Tacite dit que les Celtes épousaient plusieurs femmes, non par libertinage, mais à cause de leur rang. — Ménandre en porte le nombre à douze. — César dit que les Armoricains se mariaient dans leurs propres familles ; les

femmes étaient communes aux frères et aux fils ; les enfants appartenaient à celui qui avait connu une fille vierge.—Diodore, de Sicile, a dit que Julie, femme de l'empereur Sévère, reprochant un jour à une dame armoricaine de ce que les femmes de sa nation s'unissaient indifféremment avec les hommes et même avec leurs propres frères, l'Armoricaine répondit : — « Nous pratiquons aux yeux de tout le monde, avec des hommes libres, ce que les dames romaines pratiquent en secret avec leurs affranchis et leurs esclaves. »

Strabon nous dit que la première condition chez les Celtes pour être accepté en mariage, était la bravoure; les femmes ne s'unissaient qu'à ceux qui en avaient donné des preuves. — Jules César ajoute que les Gaulois étaient très difficiles sur la pureté des familles qui leur proposait une alliance; la mémoire chez eux conservait l'histoire des actions et des générations passées. Ils ne s'alliaient qu'entre eux. Lorsqu'un père voulait marier sa fille, il invitait plusieurs jeunes gens estimés par leur valeur, et celui auquel sa fille présentait librement la coupe à boire, était choisi pour devenir son époux. Une fois mariées, les femmes étaient sous la dépendance absolue de leurs maris, qui avaient droit de vie et de mort

sur elles et leurs enfants. Les adolescents ne quittaient leurs mères qu'à l'âge où ils étaient admis à porter les armes. — Solin dit que le premier vœu d'une femme gauloise, en mettant au monde un enfant mâle, était qu'il n'eût qu'à mourir au milieu des armes. — Au sortir du ventre de leur mère, les enfants étaient plongés dans l'eau froide pour les rendre plus forts et vigoureux.

Solin dit que les femmes gauloises qui avaient empoisonnés leurs maris, étaient mises à la torture; coupables, les parents les faisaient mourir avec cruauté. Pline nous apprend que quand un Celte soupçonnait la fidélité de sa femme, il la forçait à précipiter elle-même dans un fleuve les enfants qu'il avait eus d'elle. Si les enfants allaient au fond de l'eau, la femme était jugée coupable, et, comme telle, mise à mort. Si les enfants pouvaient gagner le bord du fleuve à la nage, c'était le signe que leur mère était innocente.

La corneille, qui est réputée ne plus s'apparier quand elle a perdu celui auquel elle s'était attachée, était le symbole des veuves gauloises.

NOTE 4.

C'est encore ici le cas de remarquer avec quel soin les druides s'efforçaient de rendre sensibles aux yeux des croyants les grandes merveilles de la nature. Leur culte, ou plutôt le rituel de leur culte, n'était qu'une constante représentation des phénomènes célestes. Cette danse des jeunes vierges de l'île de Séna est une preuve de plus que ces prêtres étaient passionnément admirateur de l'harmonie des œuvres d'une toute-puissance, dont ils gardaient pour eux la connaissance, et dont ils ne donnaient l'idée au vulgaire que par des symboles qui avaient sur toutes les sectes païennes, l'avantage d'être d'une pureté et d'une inflexibilité morale dont les dieux des autres peuples étaient loin d'être les emblèmes, encore moins les modèles.

NOTE 5.

Les observations astronomiques des druides avaient constaté l'agrandissement de l'orbite de la terre et la diminution de l'obliquité de l'écliptique, toujours pro-

gressive et jamais rétrograde, en nous rapprochant des étoiles fixes des environs de l'équateur céleste. En effet, un des changements les plus intéressants que produit notre éloignement progressif du soleil, c'est l'augmentation du crépuscule.

FIN DES NOTES.

TABLE DES LIVRES

IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,
Rue Bailleul, 9 et 11.

